

THÉATRE

DU MÊME AUTEUR

La petite Classe. . . . . 1 vo

Histoires de Masques. . . . . 1 vo

Poussières de Paris. . . . . 1 vo

Princesses d'Ivoire et d'Ivresse. *(Couverture de Manuel Orazi.)*. . . . . 1 vo

Le Vice errant *(Couverture de Lorant-Heilbronn)*. . 1 vo

Monsieur de Bougrelon. . . . . 1 vo

Fards et Poisons. . . . . 1 vo

L'École des Vieilles Femmes. . . . . 1 vo

EN PRÉPARATION

Mme Monpaloue... Heures de villes d'eaux . . . 1 v

Hélie, garçon d'hôtel. . . . . 1 v

La Dernière Roulotte. . . . . 1 v

Le Châtiment de la Lumière. . . . . 1 v

Le Valet de Gloire. . . . . 1 v

Le Jardin des Complices. . . . . 1 v

Le Poison de Venise. . . . . 1 v

IMP. DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 15.9



Photo. de Ch. Gerschel. Héliog. l'Estampe.

JEAN LORRAIN

A Chassepot Imp Paris

JEAN LORRAIN

THÉATRE

BROCÉLIANDE

YANTHIS — LA MANDRAGORE

ENNOÏA



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1906

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotes à la presse.

PRÉFACE

Ce théâtre féerique, lyrique, épique et légendaire, écrit, il y a vingt ans et plus, sous la visible inspiration de Leconte de Lisle et du poète lauréat anglais sir Alfred Tennyson, sous l'obsession aussi des Mantegna, des Carpaccio, de Gustave Moreau surtout et peut-être de Bœklin (car la peinture est bien plus près qu'on ne le croit de la mise en scène, et la beauté du théâtre grec réside peut-être toute entière dans la parfaite harmonie des acteurs et du décor), ce théâtre de mes vingt ans, et de mes trente ans aussi, évidemment puisé à tant de sources différentes, fut surtout rêvé, composé et voulu pour une interprète unique, une géniale, ingénieuse et rythmique artiste, dont la merveilleuse compréhension de la scène, la plastique incomparable et une diction autrefois de caresse ont bouleversé, révolutionné, enchanté, passionné et captivé tout un siècle.

Je n'ai pas besoin de la nommer.

On aura vite deviné que, pareil en cela à tous les poètes de ma génération, pendant vingt ans, je n'ai rêvé et n'ai voulu qu'elle pour interprète.

Elle a été tour à tour la Viviane onduleuse et féline

aux yeux d'eau verte, aux rampements enlaçants de couleuvre de Brocéliande, tour à tour la petite princesse aveugle et par les rois meurtrie de la légende d'*Yanthis*, petite amoureuse dolente et pitoyable expiant, innocente, le criminel passé de toute une race.

Elle fut enfin, hypnotisée de terreurs, obsédée de remords, lys d'orgueil secoué par l'orage des épouvantes, la reine hallucinée de la *Mandragore*... elle fut...! elle aurait dû être!.. Mon imagination de jeune auteur la voyait, comme une autre lady Macbeth, entre les Sorcières de la lande au pied des gros cubes de pierre, où croît le bois noir des gibets.... la *Mandragore*, la *reine Godelive*, la figure la plus chère entre toutes les héroïnes conçues pour Elle et dans laquelle, aujourd'hui assagi et plus calme, je retrouve la double hantise des reines de Shakespeare et de Mœterlinck.

Pour Elle Gustave Flaubert et sa *Tentation* m'inspirèrent le premier acte d'*Ennoïa*, pour Elle le cycle d'Arthus me suggestionna d'évoquer de l'oubli la coupable et douce figure de l'Hélène bretonne, la blanche Genèvre encore célèbre au pays de Cornouailles, et pour elle enfin une mélancolique poésie d'Henri Heine me fournit tout un troisième acte avec la légende de *Loreley*.

Ennoïa! Il y avait là-dedans des champs de bataille et un bruit de sanglots, de guerre et d'épopée..., des faux serments et des baisers adultères, des fiertés et des révoltes de femmes cabrées contre la brutalité des mâles et l'iniquité toujours persistante des lois, des reines en exil, des princesses errantes, des paniques d'armées et des extases d'amour, des émeutes et des courtisanes innocentes livrées par la justice séculière à la justice plus dangereuse des prêtres et par les prêtres abandonnées à l'aveugle cruauté des foules; et tant de légendes résumant l'esprit de tant de races contenaient, il me le semblait du

moins, presque toutes les larmes avec toutes les joies et toutes les douleurs.

L'Interprète rêvée lut toutes ces pièces, connut tous ces drames, pleura sur quelques-uns et ne les joua pas.

J'eus le sort commun de beaucoup, de presque tous les poètes, et en effet quelle tragédienne, quelle comédienne aussi a jamais fait couler plus d'encre que celle-là ! Combien d'espérances n'a-t-elle pas déçues qu'elle avait fait naître, à combien de rêves n'a-t-elle pas donné des ailes pour les briser ensuite et de combien de carrières n'a-t-elle pas encouragé, puis arrêté l'essor! La Divine n'avait pas le temps, elle promettait, promettait toujours, mais ne pouvait tenir ses promesses. La Divine se tordait les mains et se désolait de ne pouvoir jouer ses poètes, au fond c'étaient les seuls qu'elle aimait, mais les événements la poussaient, et la Divine, liée par de précédents engagements, jouait tous les ans une nouvelle œuvre de M. Victorien Sardou. La Divine avait de grands besoins d'argent.

Il faut vivre.... et puis ce furent les tournées des deux Amériques, celles de l'Océanie et de l'Afrique centrale. Entre temps les rêves blessés à mort râlaient le long des routes, les beaux projets s'écroulaient; un tourbillon d'illusions séchées, un fumier de feuilles mortes emplissait les fossés des routes de France, et des poètes crevaient de misère et de chagrin, mais ce n'étaient que quelques auteurs en moins. Le sang des hécatombes est l'encens favori des idoles, le fidèle du culte, immolé sur l'autel, n'a que le droit de bénir le talon du dieu qui l'écrase : la vision finale en extasie les spasmes.

Bref, de tous ces vers médits et de toutes ces proses composées pour une Seule il ne reste aujourd'hui que quatre drames vieillis, sinon démodés, du moins datés de l'époque où triomphait celle qui les inspira. Pareils à

quatre tapisseries anciennes, ces tapisseries laines et soies, où les minutieux artistes du XVe siècle brodaient dans les forêts bleuâtres, assises au milieu de fleurs rigides, des princesses à licornes et des dames en hennin, j'offre aujourd'hui ces quatre drames à l'absente, quatre trophées, trophées de son passé, du mien et des enthousiasmes effrénés, et des passions démentes, démentes et légitimes que sa jeunesse souleva.

Si ce volume lui parvient au cours de ses pérégrinations lointaines, puisse cette lecture lui rappeler des temps meilleurs, et les nuances fanées de mes tapisseries de songe égayer, une minute, la banalité de sa chambre d'hôtel, ces hôtels cosmopolites, bruyants et désespérément mornes des Indes et des Amériques, où elle promène aujourd'hui son existence de princesse de grands chemins!

JEAN LORRAIN.

BROCÉLIANDE

CONTE EN UN ACTE

Joué au Théâtre de l'Œuvre en Décembre 1898.

PERSONNAGES

LE CONTEUR. . . . . . . Suzanne Després.
MYRDHINN. . . . . Max Barbier.
VIVIANE. . . . . Nina Berardi.

Viviane. — Robe étroite et très longue, vert de mer à arabesques d'argent, épaules et bras complètement nus... La robe d'un ton glauque et verdâtre est relevée sur le devant sur une jupe de brocart bleu pâle brodée de fleurs d'or et de soie rose... Sur les cheveux roux, presque cuivre, libres et flottants sur les épaules, un hennin de toile d'argent pailletée d'or, très haut; double voile en gaze d'argent flottant. Les bras nus sont chargés de bracelets et d'anneaux d'orfévrerie précieuse, collier de perles au col... Viviane doit être svelte et très blanche, profil très pur, physionomie inquiétante et charmeresse, allures onduleuses.

Myrdhinn. — Grande robe à larges manches de samit écarlate, bordée de trèfles d'or, nu-tête et nu-pieds. Longue barbe blanche tombant sur la poitrine, cheveux blancs emmêlés et flottants sur les épaules, très grand de taille et très robuste encore... Air de bienveillance et de tristesse.

Le Conteur. — Costume de jongleur, la veste courte, le maillot collant, les cheveux longs et bouclés sous le bonnet florentin.

BROCÉLIANDE

CONTE EN UN ACTE

Ainsi donc tu le veux,
Couleuvre aux yeux de femme ? Apprends donc la légende.

La scène représente une vieille salle gothique, au plafond en voûte, soutenu de place en place par des piliers trapus.

Le Conteur est assis, les jambes croisées, sur un escabeau, à droite de la scène. Un vieux missel est ouvert sur ses genoux.

LE CONTEUR, lisant.

Tome deux, page vingt, du livre des légendes.
Comment, Arthur régnant sur les races normandes
Des bois de Carleonn aux monts de Pen-Armor,
Viviane, la fille onduleuse aux crins d'or,
Courtisane galloise experte en félonie,
Des douze preux d'Arthur ayant été honnie
Pour sa langue envieuse et ses viles amours,
Se vengea.
Retirée au fond des grands bois sourds
Dits de Brocéliande, elle endormit dans l'ombre
Myrdhinn, le mage errant, le héros doux et sombre,
Le bienfaiteur d'Arthur et du peuple breton.
Les vieux harpeurs gallois ont conservé son nom.

(Parlant à lui-même.)

Viviane et Myrdhinn, les noms d'une romance
Célèbre au gai pays d'Anjou...
Mais je commence :

(Lisant.)

C'était aux siècles d'or éclipsés pour toujours
Des combats fabuleux et des longues amours.
Les blés étaient en fleur et dans Brocéliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient; c'était aux mois bénis,
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids,
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Au pied d'un chêne énorme, entre les larges palmes
Des fougères d'avril et les touffes de lys,
Viviane et Myrdhinn étaient dans l'ombre assis.

Le fond du théâtre s'entr'ouvre et disparait, laissant voir un ravin sauvage et tout en fleurs de la forêt de Brocéliande.

A gauche, au pied d'un chêne énorme et dont les ombrages envahissent la scène, l'enchanteur Myrdhinn est assis, nu-tête et nu-pieds, triste et comme affaissé dans une rêverie profonde. Aux pieds de Myrdhinn et la tête appuyée sur ses genoux, Viviane est étendue dans une pose suppliante, des guirlandes de feuillage à demi tressées retenues dans un pli de sa robe.

Au tronc du chêne, un peu au-dessus de la tête de Myrdhinn, sont suspendus une outre, une épée et un grand casque héraldique en or, ailé d'or rouge et surmonté d'un mufle de tarasque.

Auprès du chêne, immenses touffes de fougères, de bardanes, de glaïeuls, d'iris et de lys jaunes en fleur, végétation féerique et luxuriante... Au fond du ravin qui termine le décor, long cordon de pommiers et d'aubépines en fleurs, tout blanc au pied d'un bois de sapins noirs.

Myrdhinn et Viviane gardent tous deux le silence.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRDHINN, VIVIANE

VIVIANE, appuyant ses bras nus aux genoux de Myrdhinn
et le fixant dans les yeux.

M'aimez-vous, ô Myrdhinn, m'aimez-vous, puissant maître ?
(Elle se dresse à demi et le couronne de sa guirlande de fleurs.)

Voyez, j'ai de mes doigts tressé ces fleurs de hêtre
Pour votre front de mage et vos cheveux d'aïeul.
(Silence de Myrdhinn. Elle se laisse retomber à ses pieds.)

Il se tait... et sa barbe est comme un grand linceul,
Où la parole morte est à jamais raidie.
(Se rapprochant et posant sa tête sur les genoux de Myrdhinn.)

Le hâle et l'air des bois m'ont-ils donc enlaidie
A ce point, qu'aujourd'hui, dédaigneux de me voir,
Vous refusiez, Myrdhinn, à mes yeux le miroir
De vos yeux, vos chers yeux emplis de mon image
Jadis?
(Elle baisse la tête et, tristement, comme à elle-même :)

Sita jadis aima d'amour un mage,
Mais l'amour de Sita n'était pas morne et seul.

MYRDHINN

Mais l'amour de Sita respectait son aïeul.
J'ai de la neige au front... enfant, et c'est folie
De vouloir éveiller dans l'ombre ensevelie
La jeunesse défunte et l'amour apaisé.

VIVIANE

C'est bien... Je me tairai sans quêter de baiser.
Voyez, je m'enveloppe et revêts de sagesse.
(Elle se hausse en rampant jusque sur les genoux de Myrdhinn, s'y

assied, lui passe un bras autour du cou, de l'autre main ouvre la barbe de Myrdhinn autour d'elle, s'en enveloppe et là, blottie, lui peigne la barbe et chante à mi-voix :)

Une vieille araignée, effrayante et traîtresse,
Ayant au fond des bois tendu ses rêts d'argent,
Gardait dans l'ombre obscure un silence méchant.
Vint à passer auprès, lumineuse et vibrante,
Une mouche d'été, folle âme au bois errante.
Le monstre eut bientôt fait d'arrêter son essor
Et dévora vivante au bois l'abeille d'or.

MYRDHINN

Et l'abeille chantait, même étant dévorée!

(Il lui caresse les cheveux.)

O lourds cheveux d'or fauve et langue plus dorée!
Mais j'ai quatre-vingts ans, moi je suis un vieillard;
O blanche étoile errante en mon triste brouillard,
Viviane, à quoi bon ces espiègles caresses
De jeune amante à moi, si vieux? Quelles tendresses
Puis-je vous inspirer et que veulent de moi
Ces grands yeux attachés sur les miens? Oui, pourquoi
Tout ceci? Néanmoins Myrdhinn vous remercie;
Vous l'avez fait sourire et mon âme obscurcie
Par vous s'est éclairée, enfant rieuse.

(Il se dégage et la repousse doucement.)

VIVIANE se dressant debout.

Enfin,
Vous avez retrouvé la parole.

(Elle se rassied.)

Un devin
Breton, étant tombé, dit un conte, en enfance,
Croyait devenir fée en gardant le silence.
Vous au moins vous parlez, vous avez une voix.

MYRDHINN lui prend la main, et comme se parlant à lui-même :

Écoutez. Le passé nous avertit parfois.
(Très lentement d'abord, puis s'animant peu à peu.)

Quand j'étais droit et fort... au temps de ma jeunesse,
Neuf compagnons et moi, tous les dix dans l'ivresse
De nos vingt ans, joyeux et de gloire jaloux,
Au pied de ce grand chêne avions pris rendez-vous
Pour courir l'aventure et conquérir le monde.
Comme nous étions là, devisant à la ronde,
L'un d'entre nous, prenant son olifant d'airain,
Fit soudain éclater dans un mâle refrain
Un tel enthousiasme enragé pour la gloire,
Qu'on eût dit un appel farouche à la victoire,
Une insulte à la mort, tant ce chant mâle et fier
Sonnait, ardent et sombre, avec un bruit de fer :
Et nous l'écoutions tous ravis, l'âme exaltée,
Quand un cerf à nos pieds, comme une ombre argentée,
Partit dans la broussaille au clair appel du cor ;
Et chacun reconnut le cerf aux cornes d'or,
L'animal fabuleux des chasses légendaires,
Le cerf aux cornes d'or, qu'à travers les clairières
Tous les rois ont chassé dans la brume et le vent
Et sans jamais l'atteindre.
(Il se lève, Viviane le suit.)

Alors nous soulevant
Sur nos selles, dans l'ombre et la forêt brumeuse
Nous chassâmes trois jours la bête merveilleuse,
Luttant avec le vent, l'éclair des cornes d'or
Dans les yeux, tressaillant au fauve appel du cor ;
Et l'enivrant écho de la chanson superbe
Tournoyait sous le chêne et bondissait dans l'herbe
Et, le col en sueur, l'écume sur le mors,
Nos dix chevaux cabrés partageaient nos transports.
(Lentement.)

Le cerf s'évanouit à la source des Fées,
Cette source fameuse, où des voix étouffées
Semblent rire et tantôt gronder sous le flot clair.

VIVIANE

Oui, je sais... qu'un enfant y jette un clou de fer,
Une épingle... elle rit! l'eau bavarde, et murmure;
Mais qu'on y trempe un casque, un glaive ou quelque ar-
Voici le flot qui gronde et bouillonne en courroux. [mure,

MYRDHINN

Tout en causant du cerf et raillant entre nous
Notre espoir chimérique et notre course vaine,
Nous allions tourner bride et quitter la fontaine,
Quand, dans l'ombre attiédie et calme des grands bois,
Un murmure invisible, un chœur ailé de voix
Si douces, qu'on eût dit un vol errant d'abeille,
Nous arrêta.

(Mouvement de Viviane.)

Ravis, nous prêtâmes l'oreille
Et serions, enivrés, restés là jusqu'au soir
Si mon vieil écuyer, étonné de nous voir
Chanceler et pâlir, n'eût vu le sortilège
Et ne nous eût crié : « Souvenez-vous d'Alphège! »
Nous rappelant alors Alphège et les deux rois
Trouvés morts avec elle au clair ruisseau des bois,
Nous mîmes pied à terre, et loin des sources vides
Regagnâmes la ville.

(Il se rassied, Viviane s'assied auprès de lui.)

Au loin les voix plaintives
Chantaient dans la nuit claire et raillaient nos terreurs.

(Il prend la main de Viviane.)

Hé bien, quand tout à l'heure avec vos doigts frôleurs
Vous caressiez ma barbe et, faisant la craintive,
Vous vous disiez abeille entre mes rêts captive,
Votre douce chanson m'a troublé... Le passé
M'est apparu soudain et, le cœur enlacé
Dans les nœuds étouffants d'une trame invisible,

(Il se lève.)

J'ai senti près de moi la mort!

VIVIANE

Est-ce possible!

MYRDHINN

C'est ainsi... j'ai cru voir la source au fond des bois
Claire et calme, et dans l'ombre, où murmuraient les voix,
J'étais moi-même assis, sans escorte et sans arme,
Ébloui, subjugué, par je ne sais quel charme
Que vous seule saviez, c'étaient des rythmes d'or
Et des pas enlacés.

(Viviane se lève tout à coup.)

Et j'étais comme mort;
L'herbe autour de mon front montait épaisse et noire
Et vous chantiez dans l'ombre, et lentement ma gloire,
Ma vie et mon renom se retiraient de moi.

VIVIANE, presque menaçante.

Myrdhinn!

MYRDHYNN

O douce enfant, pardonnez mon émoi.

(Il lui prend les mains, l'attire à lui, et la force à s'asseoir auprès de lui sous le chêne.)

Mon cœur a tressailli depuis sous vos caresses.
Aussi pour ma méprise et toutes vos tendresses,

Pour vos soins méconnus, vous dois-je une faveur?
Demandez, Viviane, osez... votre ferveur
A m'aimer malgré moi l'a certes méritée...
Fût-elle étrange et folle... allez, belle irritée,
Le vieux loup s'apprivoise et cède à votre voix.

(Viviane se laisse glisser aux genoux de Myrdhinn, le contemple un instant en silence, comme en adoration, puis, lui prenant les deux mains, s'agenouille devant lui.)

VIVIANE

Est-ce vous que j'entends? est-ce vous que je vois?
La triste Viviane enfin serait aimée
Du sauvage Myrdhinn, et cette âme fermée
Consentirait enfin à fleurir sans effroi
Dans mon ombre implorante... O mon barde, ô mon roi,
Tu seras le grand chêne et moi l'humble liane...
Apprends donc le secret espoir de Viviane.

(Elle s'assied aux pieds de Myrdhinn, la tête renversée sur les genoux et posée entre les mains du vieillard, d'une voix douce et câline.)

Myrdhinn, vous souvient-il d'un soir où (dans vos doigts
J'avais posé mon front) vous m'avez à mi-voix
Et, comme en me berçant doucement en cadence,
Parlé d'un charme étrange, un charme fait de danse,
De pas entrelacés et de syllabes d'or.
Ce charme, chant sacré des prêtresses d'Endor,
Était, me disiez-vous, d'une puissance telle,
Que sa danse aux guerriers était parfois mortelle,
Et que l'être endormi dans son divin accord
Demeurait à jamais les yeux clos, comme mort,
Invisible et pourtant, ajoutait la légende,
Toujours vivant dans l'ombre enfermé... La demande
Qui sur ma lèvre expire, hélas! méchant devin,
Tu la connais : dis-moi ce chant sombre et divin.
Le disciple est la gloire en gerbe du prophète.
Prends l'humble Viviane, ami, pour interprète

Et j'irai, proclamant ta puissance et ton nom...
Une bouche de femme on l'écoute... mais non,
Tu détournes la tête et gardes le silence.
Myrdhinn, apprends-le moi, ce charme fait de danse,
D'ombre et de pas rythmés dans un puissant accord!
Notre amour en sera plus intime et plus fort.
Le secret partagé nous donnera le calme,
Je serai plus à toi, quand je serai ta palme,
Ta gloire, ton secret... O vieillard soupçonneux,
Pourquoi me refuser?... En cédant à mes vœux,
Tu crains, va, je le sais, de me donner une arme
Contre toi-même... Hélas! ai-je eu peur de ce charme,
Quand je t'ai suivi seule en ce grand bois obscur!
Si tu voulais, mes yeux seraient clos à l'azur,
Je le sais : tu pourrais me retenir captive,
A jamais invisible à tous et morte-vive
Avec l'herbe fleurie et l'ombre pour linceul.
O Myrdhinn, souviens-toi de Tristan et d'Yseul!
Comme eux deux égarés dans la clarté des branches,
Il serait doux pourtant de cueillir les pervenches
Sous le chêne et de boire aux sources des forêts,
Vivant du même amour et des mêmes secrets.
Myrdhinn, apprends-le moi, ce charme fait de danse,
Dis, cède à mon désir, mon maître, aie confiance...
C'est là l'unique preuve, ami, de votre amour,
Que Viviane implore et vous y restez sourd!...
Myrdhinn, vous êtes sage et personne n'ignore
Votre gloire, et pourtant vous m'ignorez encore.

(Viviane qui, durant cette tirade, s'est traînée aux genoux de Myrdhinn, en le caressant et lui étreignant les doigts, lui retire brusquement ses mains des siennes et s'assied farouche à ses pieds.)

MYRDHINN, comme à lui-même.

Oui, j'ignore la femme et j'ignore demain;
Car, si fameux que soit mon vain savoir humain,

Non, je ne fus jamais ni plus fou ni moins sage,
Que le jour où, séduit par ce malin visage,
Je parlais devant lui de ce charme endormeur...
Mes soupçons n'étaient pas une farouche humeur...
J'ai lu dans vos regards... vous êtes curieuse,
Viviane... Ève aussi : comme elle ambitieuse,
Fausse, habile à tromper...; malgré votre front pur
Je vous sais l'âme éprise au fond d'un rêve obscur.
Les philtres enchantés, faits d'ombre et de mensonge,
Vous attirent : la gloire est la fille d'un songe,
O songeuse... et vos yeux, où brillent la splendeur
Des sommets entrevus, m'ont appris la grandeur
De vos espoirs de femme et de vos destinées.

(Prenant la main de Viviane, l'attirant à lui et la regardant dans les yeux.)

Vous! vivre au fond des bois! De vos mains raffinées
Cueillir l'herbe-racine et puiser au marais!
Vous captive d'amour... enfant!

(Il la repousse.)

Non, les vrais rêts
Dangereux, ce n'est pas cette barbe de cendre,
Mais ce sont ces cheveux couleur d'aurore et d'ambre,
Caresse, ombre et parfum où, pour mieux enlacer,
Tout a l'enivrement de l'or et d'un baiser.

(Silence. Viviane se dresse lentement, puis, debout, fixant Myrdhinn, d'une voix d'abord glacée, puis s'emportant.)

VIVIANE

J'ai supplié, ta bouche a gardé le silence.
Bien, je vivrai sans charme et toi sans confiance,
Garde-le donc, ton charme, et son rythme païen,
Garde-le, mais surtout, Myrdhinn, garde-le bien;
Car si jamais mes yeux venaient à le surprendre,
Je n'aurais ni pitié de ces cheveux de cendre,

Ni souci de ton âge et je me souviendrais
De cette bouche habile à garder les secrets.

(Elle s'avance sur lui.)

Comme toi, je dirais le mot qui déshonore,
Le mot qui fait aimer et fait aimer encore,
Comme j'aime moi-même, errante et les yeux fous,
De ma gloire oublieuse... Oui, mon cœur est jaloux,
Jaloux de ton amour et jaloux de ce charme.
Grâce à lui, mon bonheur tremble dans une larme,
Grâce à lui mon amour est tressé de soupçons.

(Saisissant les mains de Myrdhinn et s'asseyant près de lui.)

Va, je sais bien qu'au loin, dans l'ombre et les frissons
Des grands bois inconnus, où nul écho n'arrive,
Tu gardes endormie une belle captive,
Une reine... Autrefois Fayel m'a dit son nom.
Elle est près d'une source et dans le bois profond.
Si l'œil des rois chasseurs s'ouvrait à la lumière,
Plus d'une apparaîtrait, qui dort dans la clairière,
Sous le charme invisible et captive à jamais!

(Se laissant glisser aux pieds de Myrdhinn.)

Ces femmes, cependant, Myrdhinn, tu les aimais!
Au fond d'un rêve obscur tu les poursuis encore
Peut-être, et je suis là, qui te prie et t'implore...
Ah! ce pouvoir fatal! oh! ce charme exécré
Qui te ravit à moi, Myrdhinn, je le saurai...

(Implorant Myrdhinn et se traînant à ses pieds.)

Vois, mon corps à tes pieds rampe, amoureuse offrande!
Myrdhinn, dis-moi le charme et la vieille légende.

MYRDHINN, rêveur, les yeux baissés et ses mains dans celles de Viviane étendue à ses pieds.

Jalouse!... et j'ai toujours, comme un lys, vénéré
Ce front pâli... jalouse... et ce beau corps nacré
N'a jamais effleuré les rêves de ma couche.

(Se penchant sur Viviane et lui souriant.)

Le charme! son seul nom flétrirait votre bouche,
Comme une fleur d'été, si je venais jamais
A vous l'apprendre un jour... Vivez donc désormais
Sans charme, Viviane... au bord des sources claires
Peignez vos lourds cheveux, errez par les clairières
Et laissez ce dessein dans un songe effleuré.
Le charme est dans les bois, les blés, ce lys doré,
Dans tout ce qui fleurit pour qu'une fleur renaisse :
Car le charme invincible, enfant, c'est la jeunesse,
La jeunesse! astre d'or éclipsé pour jamais
De ma vie et des yeux de celles que j'aimais.

(Il se lève, dégage ses mains de celles de Viviane et s'avance sur la scène.)

Je suis las de ruser, cette femme m'obsède.

Viviane est restée stupéfaite, assise au pied du chêne. — Myrdhinn, comme en proie à une sourde agitation, arpente lentement la scène, la tête inclinée en avant, les deux mains jointes à hauteur des genoux. Viviane l'a suivi du regard, s'est levée à son tour, l'observe d'un œil oblique, puis s'avançant sur le devant du théâtre :)

SCENE II

VIVIANE

VIVIANE

Quoi, j'aurais appelé, calme et lente, à mon aide
Et les pleurs de mes yeux et les pleurs de ma voix,
Et la complicité des sources et des bois,
Et ce charme maudit m'échapperait encore!

(Désignant Myrdhinn enfoncé dans sa rêverie.

J'aurais à ce sépulcre offert ma jeune aurore

Et fait de mes vingt ans à ce spectre un tapis,
Pour joindre cet outrage aux anciens maux subis!
Non, mon âme n'est pas à ce point résignée.

(D'une voix sourde et concentrée.)

Apre et noir souvenir d'une amour dédaignée,
Hautain mépris d'Arthur, longs regards méprisants
Des suivantes, propos cruels et médisants,
Et toi, spectre exécré, triomphante Genèvre
Tendant ta main royale et haïe à ma lèvre,
Revenez, revenez fomenter mon ardeur
Éteinte, et rallumer ma sauvage impudeur;
Revenez, lourds affronts dévorés en silence
Et vibrant dans mon cœur comme des fers de lance,
Revenez m'enivrer de rage et de courroux,
Que triomphante enfin, la fille aux cheveux roux,
La Viviane errante et de tous méprisée,
Viviane, autrefois la serve et la risée
Des reines, redressant soudain un bras obscur,
Cloue au mur des affronts la couronne d'Arthur!

(Regardant Myrdhinn appuyé contre un arbre, le front au revers de sa main.)

Et le charme surpris me donnerait la gloire!

(Menaçant Myrdhinn.)

Oh! pétrir sous mes doigts ce vieux crâne d'ivoire,
Arracher le secret à ses mornes efforts
Et, lui, vaincu, perdu, plus forte que les morts,
Reparaître et, le cœur gros d'ancienne rancune,
Emplir enfin le monde et changer la fortune
Des rois indifférents et de ceux qui jadis
M'ont osé mépriser, moi!

(Avec transport.)

Les cieux agrandis

S'entr'ouvrent!
Mais déjà, dans l'âpre solitude,
Le soir en s'étendant met une quiétude;
Déjà les lys de neige, au pied des chênes bruns,
Effleurés par la nuit, ont de plus doux parfums;
Et bientôt sur les pins va se lever la lune.

(S'adressant aux arbres et touchant les fleurs autour d'elle.)

O complice éternelle, immense forêt brune,
Chênes mystérieux, amis de mon exil,
Et vous, coupes d'amour, troublantes fleurs d'avril,
Soyez tous cette nuit mes sauvages complices
Et je préserverai à jamais vos calices,
Lys d'or, et toi, forêt, tes chênes de l'hiver.

(La nuit, durant cette tirade, est descendue peu à peu sur la scène. Viviane cueille vivement quelques fleurs, une gerbe d'iris et de lavandes, puis, s'approchant à pas furtifs de Myrdhinn arrêté contre son arbre, elle lui met les deux mains sur les yeux en lui répandant les fleurs sur le visage.)

SCÈNE III

VIVIANE, MYRDHINN.

VIVIANE

Si Myrdhinn boude encor, il n'y verra plus clair
De sa vie, et ces flots d'iris et de lavandes
Lui feront un linceul odorant de guirlandes.

(Elle retire ses mains et s'appuyant à l'épaule de Myrdhinn qui garde le silence comme tout surpris :)

Vous ne me répondez pas, maître, m'en voulez-vous ?

(Elle l'emmène doucement sous le grand chêne à leur première place. — Myrdhinn s'assied machinalement. Viviane se couche à ses pieds.)

Je veux rêver encore assise à vos genoux.

(Lui baisant la main.)

Et je respecterai désormais vos caprices.

(Elle lui peigne la barbe et les cheveux restés pleins de fleurs.)

J'aime tant à peigner ces cheveux blancs et lisses.

(Elle prend une rose dans son corsage
et la promenant sur les lèvres de Myrdinn :)

Un mage comme vous doit aimer les odeurs!

MYRDHINN

Que réclament de moi ces doigts fins et rôdeurs?

VIVIANE

Rien. Laissez-moi croiser vos mains sur ma poitrine.

(Elle prend les mains de Myrdhinn et s'installant entre ses genoux.
les lui croise sur sa gorge.)

Aimez-vous cette robe aux tons d'aigue-marine?
Elle vient de Syrie et se moire d'argent,
Quand la lune au ciel brille.

(La lune vient de paraître sur les sapins au fond du ravin

Un sélam, un vieux chant
D'amour était plié dans l'ourlet de la robe.
Autrefois je l'ai su... mais le sens s'en dérobe
Aux yeux de Viviane : un sens mystérieux
Fuit toujours dans ces vers éclos sous d'autres cieux.

(Regardant Myrdhinn de bas en haut.)

Il était cependant d'une douceur touchante.
Dis, ce chant d'Orient, veux-tu que je le chante?

(S'appuyant sur Myrdhinn.)

Vous du moins en saurez, étant magicien,
Saisir le sens obscur et le mystère ancien.

(La lune, en ce moment au-dessus du ravin, tombe en plein sur Viviane et les genoux de Myrdhinn. Viviane apparaît lumineuse et comme vêtue d'argent. Elle chante.)

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés.

Au suc des chardons bleus des dunes
J'ai mêlé sous mes yeux ardents
Les froids rayons des vieilles lunes
Pris au froid émail de mes dents;

Et j'en ai fait un clair breuvage,
Un vin d'espérance et de vœux,
Un philtre amoureux et sauvage
De la couleur de mes cheveux.

Rampante à tes pieds, en extase,
Suppliante au cœur douloureux,
J'exalte vers toi le beau vase
Ecumant du philtre amoureux.

La coupe au niveau de ta lèvre
Rayonne, et mes débiles mains
Dans l'espérance et dans la fièvre
Implorent les bleus lendemains.

Et tandis que, blême, j'écoute
Et fléchis au poids de l'affront,
Le vin déborde goutte à goutte
Et tu détournes, toi, le front!

Tu me dédaignes, mais prends garde!
Car la salamandre aux yeux verts
Est ma complice et te regarde,
Vieux mage implacable et pervers.

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés.

VIVIANE, regardant Myrdhinn.

Maître, ai-je bien chanté? Comprenez-vous mon chant?

MYRDHINN

Oui, je comprends que l'âge a fait mon front d'argent
Et que je suis trop vieux, belle dame amoureuse,
Trop vieux pour votre ardeur attirante et fiévreuse,
Trop las pour votre rêve et l'impossible essor
Que médite votre âme; et parmi vos crins d'or
En vain, voluptueuse et morbide couleuvre,
Pour me plaire avez-vous, enfant, mis tout en œuvre;
Le sang de mes vingt ans, que l'âge a refroidi,
Trahit le vieux Myrdhinn, et dans l'ombre engourdi,
Songeur lourd de regrets, de tristesse et d'années,
Je suis le morne époux des vieilles fleurs fanées,
Un diseur de légende et non le gai jouteur,
Qu'implore votre voix de bel oiseau chanteur.
Mais moi, l'âge a figé le sang bleu dans mes veines,
Enfant, et votre espoir poursuit des ombres vaines.
Que faites-vous encore assise à mes genoux?
Un jeune chevalier, à l'œil clair, au poil roux,
Voilà l'heureux ami qui calmerait votre âme
Et vous perdez ici votre temps, belle dame.
Allez, laissez le sage en repos errer...

VIVIANE

Non;
Car serve de Myrdhinn est encore un beau nom
Et mon rêve d'amour est un rêve de gloire.
Mais trêve de propos, conte-moi quelque histoire,
Toi qui sais la légende et les mythes païens,
Fais-moi quelque récit d'ombre et d'amour anciens
Qui me console un peu du triste sort du nôtre.

MYRDHINN

Et l'on dira plus tard : Myrdhinn était l'apôtre
Et dame Viviane était son clerc d'amour.

VIVIANE

Pourquoi pas!... j'ai chanté... toi, raconte à ton tour.

MYRDHINN

Soit. Je vous dirai donc que dans Brocéliande
Une dame galloise, amoureuse et friande,
Étant un soir assise à l'endroit que voilà,
Sous un chêne, un devin...

VIVIANE

Non, non, pas celle-là,
Doux sire, mais plutôt cette étrange légende
D'Orient, où l'on voit un roi de Samarcande
Dans une ville bleue aux toits en parasol
Et des mages persans interroger le vol
Des aigles, au chevet d'une reine captive.
Tu t'en souviens, le roi voulait l'enterrer vive
Pour l'avoir à lui seul, cachée à tous les yeux.

MYRDHINN, se penchant sur Viviane et lui prenant les mains :

Il s'agissait d'un charme ailé mystérieux?

VIVIANE

Et c'était effrayant, ce vieux roi sur ce trône
Entrevu, lourd de pourpre et d'anneaux d'ambre jaune.

MYRDHINN, se levant.

Et ce charme endormeur aux savants rythmes d'or,
Ce divin conte ailé, tu veux l'entendre encor?

(Il la repousse et descend vivement sur la scène.)

O rêveuse obstinée, âme fourbe et féline !
(S'arrêtant et portant ses deux mains à son cœur.)

Mon cœur en est glacé d'effroi dans ma poitrine.
Dans quel abîme affreux descendais-je enlacé ?

VIVIANE restée au pied du chêne, à demi-levée.

Mais qu'a-t-il donc ? il tremble !

MYRDHINN, en lui-même.

Esprit froid et rusé,
Embûche de galloise et d'âme ambitieuse.
Par le roi Salomon, la dame est périlleuse !
(La regardant de côté.)

Avec ce front d'archange et cet œil calme et pur !

VIVIANE

J'ai peur... Que trame-t-il en son langage obscur ?
(Elle se lève et s'avance, craintive, de son côté.)

MYRDHINN, à lui-même, sur le devant de la scène.

J'ai vaincu les serpents, je tordrai la vipère.
(Il hésite, puis avec un grand geste :)

Bah ! je n'ai pas cherché l'hydre dans son repaire.
Tous les moyens sont bons quand on veut en finir.

VIVIANE, timidement.

Myrdhinn !

MYRDHINN

Et le passé répond de l'avenir.
(Il se retourne et voit Viviane derrière lui.)

VIVIANE, s'appuyant à l'épaule de Myrdhinn.

Mon doux maître, ai-je eu tort et blâmez-vous mon zèle ?

MYRDHINN, souriant en lui prenant la main.

Non. Le conte effraierait une humble demoiselle;
Mais, quand ma dame prie, elle ordonne... et le vent
De son léger caprice est un chêne mouvant,
Où ses désirs émis sont fleurs épanouies.
Je vais donc vous conter des choses inouïes.
Mais j'ai là dans une outre un breuvage divin,
Dont je voudrais avant, dans mon casque d'or fin,
Boire large rasade... après, si ma voix tremble,
Que Myrdhinn soit hué... nous en boirons ensemble :
C'est un vin merveilleux, vous, pour mieux écouter,
Moi pour chauffer ma verve et pour mieux raconter.

(Il s'approche du chêne et en détache l'outre et le casque d'or.)

VIVIANE, à elle-même.

La partie est perdue et je suis découverte.
Ce philtre est mon arrêt... refuser c'est ma perte.
Ah! maudite soit l'heure, où dans mon fol orgueil
J'ai tissé mon suaire et cloué mon cercueil!

MYRDHINN, versant le vin de l'outre dans le casque.

La belle Viviane, au lieu d'un vidrecome,
De Myrdhinn voudra-t-elle accepter l'humble heaume?

VIVIANE s'approche en chancelant.

Je me sens défaillir... Pour un honneur pareil
Cléopâtre eût donné l'ongle de son orteil
Et j'en baise à genoux la main de mon doux sire.

(Elle se penche et cherche à baiser la main de Myrdhinn, qui lui garde la main dans la sienne.)

La terreur dans ma gorge étrangle le sourire :
Je suis perdue.

MYRDHINN, sur le devant de la scène, lui offre le casque plein de vin.

Hé bien, le vin est clair et blond.
Par ce mufle loyal et funeste au félon,
Qui grimace et flamboie au cimier de mon casque,
Amante au cœur loyal, buvons à la Tarasque.

VIVIANE, élevant le casque à la hauteur de ses lèvres.

A votre loyauté, maître!

MYRDHINN, la regardant boire, à part.

Un vin sans pareil
Pour dompter l'énergie et donner le sommeil.
Que tes vœux soient remplis, tu connaîtras le charme,
Mais inerte, vaincue, et désormais sans arme.

(Avec un grand geste, à lui-même, cessant de regarder Viviane.

Ah! tu rampais dans l'ombre et méditais ma mort;
Tu dormiras.

(Viviane a feint de boire, jetant le breuvage par-dessus son épaule: elle tend le casque à Myrdhinn qui le prend et feint d'y tremper ses lèvres.)

VIVIANE, avec un cri, se jetant de côté.

Sauvée! et toi, mon cœur, moins fort.
Moins fort, mon pauvre cœur!

(S'approchant de Myrdhinn.)

Et maintenant, mon maître,
Je suis à vous, j'écoute.

MYRDHINN, déposant le casque au pied du chêne et la regardant.

Elle a pâli, pauvre être!
Déjà sa chair en proie à l'horrible frisson
Blêmit... Qu'elle s'éteigne au moins sans un soupçon.

(Il s'asseoit sous le chêne. Viviane s'assied à ses pieds, dans sa pose du lever du rideau.)

Puisque vous l'exigez, voici donc la légende.

VIVIANE

Oh! pardon... laisse-moi...

(Elle prend la main de Myrdhinn et regarde curieusement l'anneau de son doigt.)

Cette pierre en amande
Qui luit en larme froide et verdâtre à tes doigts,
Dis, c'est une émeraude ? On m'a dit qu'autrefois
Celle de Salomon le rendait invisible
Et chassait les esprits errants, est-ce possible ?

MYRDHINN

Tout est possible, hélas! les chimères étant
Dans les cerveaux de femme un mirage éclatant!
Mais de quel charme ailé désirez-vous l'histoire ?
De la danse d'Endor ou de la perle noire,
Qui, dissoute au soleil dans l'écume des flots,
Étincelle à mon doigt, en joyau vert éclos ?

VIVIANE, implorante et tenant toujours la main de Myrdhinn.

Oh! le charme d'Endor, Myrdhinn, fais que j'entende
Le conte d'Orient, et dans Brocéliande
Le défiant Myrdhinn aura comblé les vœux
De l'humble Viviane.

MYRDHINN, à part.

Ainsi donc tu le veux,
Couleuvre aux yeux de femme ?

(Haut.)

Apprends donc la légende.

(Il conte, Viviane est à ses pieds.)

Il était autrefois un roi de Samarcande,
A la fois mage en Perse et prêtre dans Assur;
Et la neige des monts, l'or des blés et l'azur

Des mers étaient du Tigre au Gange son domaine.
Il était aussi grand qu'est la puissance humaine.
De lourds vaisseaux de guerre amenaient dans ses ports
Des captives, de l'ambre... et des têtes de morts
Pourrissaient dans l'écume et la pluie à leurs proues.
Des gibets emplissaient ses villes, et les roues
De son char écrasaient tant de peuples divers,
Que des vautours planaient sur son front dans les airs.
Un soir qu'à la terrasse assis, le buste roide,
Dans sa pourpre il songeait...

(Durant ce récit, Viviane, une main dans celle de Myrdhinn, s'est peu à peu endormie, la tête renversée, pâle sous le clair de la lune ; aux derniers vers elle dort d'un profond sommeil. Myrdhinn se penche vers elle.)

Mais elle est déjà froide,
Pauvre âme !

(La regardant.)

Elle eût pu vivre, hélas ! des jours charmants
Sans cette soif de gloire obsédante.

(Il la prend dans ses bras.)

Enivrants
Et fous étaient ses yeux à la large prunelle ;
Et je vais les fermer dans la nuit éternelle.

(Il s'agenouille près d'elle.)

Je crois la voir encore assise à mes genoux
Et me chantant tout bas ses refrains lents et doux.

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés.

Et comment Viviane un soir fut endormie.

Il la prend dans ses bras et la porte au milieu des touffes de lys et d'iris voisines du chêne. Une fois Viviane étendue dans les fleurs, il la regarde et s'adressant à son corps. — Musique très douce. La lune tombe en plein sur les fleurs et le corps de Viviane.)

SCÈNES IV

MYRDHINN

MYRDHINN

Douce et perfide dame, adorable ennemie,
Ces lys en sont témoins, je voulais t'épargner
Mais ton sauvage orgueil n'a pu se résigner
Et j'ai dû t'endormir, ô dame périlleuse!
Le breuvage a fermé ta bouche astucieuse
Et le charme endormeur aux souples rythmes d'or,
Le charme que ta bouche en rêve implore encor,
Va t'enclore à jamais invisible et vivante
Dans le cercle mouvant de sa danse savante.
O doigts légers et frais, qui frôliez mes genoux,
Bras errants, lents baisers, et vous, longs cheveux roux
Qui méditiez ma perte, un léger sortilège
De Myrdhinn vous déjoue, et les cheveux de neige
Et la barbe d'argent ont pris les cheveux d'or.
Ni corbeau croassant, ni fanfare de cor,
Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
Ne pourront réveiller tes beaux yeux léthargiques
Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
T'engloutir invisible... et pourtant je t'aimais.

(La musique cesse, il lui croise les bras sur sa robe, la baise sur les yeux, puis posant sa tête dans les fleurs.)

Cette tête adorable, ardente et douloureuse,
Je l'ai pourtant aimée.

(Il referme autour d'elle les lys et les fougères, puis les ouvrant encore une fois, envoie un dernier baiser à Viviane.)

Adieu, pâle amoureuse,
Adieu!

Les fougères se referment dérobant Viviane aux regards, la lune a disparu derrière les pins. — D'une voix lente et élevant ses deux bras au dessus de sa tête :)

Toi, maintenant, toi, dont le charme endort,
Danse fée, ouvre-toi sous mes pas, cercle d'or.

(Il tourne lentement en tournant sur lui-même autour de la touffe de fleurs où repose Viviane. — Trois cercles très lents, accompagnés de gestes très lents ; au troisième cercle, la touffe de fleurs est lumineuse.)

VOIX LOINTAINES

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX, dans l'éloignement.

Ah! ah! ah!

VOIX DE FEMMES, loin, très loin.

De nos hypogées,
En files rangées,
La main dans la main,
A ta voix captives,
Nos âmes plaintives
Accourent, devin.

D'AUTRES VOIX

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX

Ah! ah! ah!

(Les voix s'éteignent, la touffe redevient obscure. Seul un cercle lumineux marque les pas de Myrdhinn.)

MYRDHINN, s'essuyant le front et écoutant.

Des prêtresses d'Endor la voix faible et plaintive
Au-dessus des déserts jusqu'à ces bois arrive.

(Il recommence les trois cercles et les gestes précédents.)

Pour la seconde fois, toi dont le charme endort,
Danse fée, ouvre-toi sous mes pas, cercle d'or.

(Au troisième cercle, la touffe reparait lumineuse et parait croître à vue d'œil. — Musique lointaine.)

LES VOIX

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX

Ah! ah! ah!

VOIX PLUS RAPPROCHÉES

Sous nos bandelettes
Nos mains violettes
Ont frémi trois fois,
Et, par les bruyères,
Les doigts des sorcières
Ont frôlé nos doigts.

LES VOIX

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX

Ah! ah! ah!

(Silence. — Cette fois la touffe reste enflammée, ainsi que le cercle et Myrdhinn, qui semble lumineux.)

MYRDHINN, même jeu.

Pour la troisième fois, toi, dont le charme endort,
Danse fée, ouvre-toi sous mes pas, cercle d'or.

(La touffe monte toujours.)

LES VOIX, plus éloignées.

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX

Ah! ah! ah!

LES VOIX LOINTAINES, très lointaines

Sous nos hypogées,
En files rangées,
La main dans la main,
Nos âmes fidèles
Vont à tire-d'ailes.
Adieu, blanc devin.

UNE VOIX

Ah! ah!

UN ÉCHO

Ah!

(La touffe lumineuse, le cercle, Myrdhinn lui-même, tout redevient obscur. Silence. La lune qui s'était éclipsée reparait lentement dans le ciel. La touffe de fougères apparaît considérablement grandie et épaissie.)

MYRDHINN

Les Prêtresses ont fui : la lourde somnolence
Du charme rôde encore et le bois en silence
Berce au vent endormi ses grands chênes épars.

(Regardant la touffe de fleurs géantes.)

Les lys l'ont à jamais dérobée aux regards.

(Un immense éclat de rire retentit en ce moment au fond de la scène. Il s'arrête, il écoute, silence.)

C'est un cri de chouette au loin sous les futaies ?
La lune, qui se lève, éveille les orfraies!

(Le rire éclate cette fois plus rapproché, suivi de plusieurs autres.)

Non, ce n'est pas le cri lugubre du hibou.
Qui peut rire à minuit ce rire étrange et fou?
C'est quelque esprit des bois qui dans l'ombre erre et rôde.

(Troisième rire répété par l'écho, si bien que la forêt entière semble éclater de rire. Myrdhinn, portant sa main droite à sa main gauche :)

A moi, magique anneau!

(Il ôte son annulaire gauche, et s'appuyant au grand chêne.)

Juste Dieu!

UNE VOIX

L'émeraude,
Qui te rend invisible et chasse les esprits,
Tu ne l'as plus, vieux mage, au piège enfin surpris;
Et je ris à mon tour de ta déconvenue.

MYRDHINN

Viviane !

VIVIANE, apparaissant derrière le chêne.

Elle-même !

(Elle est presque nue dans une légère et longue robe de gaze blanche transparente, les bras et les épaules nues. Sur la tête le casque d'or ailé d'or rouge de Myrdhinn. Elle s'arrête et sourit.)

SCÈNE V

MYRDHINN, VIVIANE

MYRDHINN, se laissant tomber à genoux près du chêne.

Ah !

VIVIANE, s'avançant.

Cette voix connue
N'est ni le rire ailé d'un rôdeur esprit fou,
Ni la plainte sinistre et rauque du hibou.
Myrdhinn, tu m'as nommée, et me voici venue.

(Montrant le casque du doigt.)

Ton casque d'or en tête, hélas ! et presque nue,
Puisque tu m'as volé ma robe et mon hennin.

(Elle écarte d'un geste la touffe de fleurs géantes ; la robe vide et le hennin de Viviane apparaissent au milieu des lys, éclairés par la lune.)

Oui, la place était vide et j'ai trompé ta main.

(Elle laisse retomber le rideau de fougères, le hennin et la robe vide disparaissent. — Myrdhinn, qui s'est précipité pour les voir, se laisse glisser à terre à demi affaissé devant Viviane. Elle est debout et souriante.)

VIVIANE

Puisque Myrdhinn a fait la folle songerie
D'endormir à jamais ma tunique fleurie
Et d'enchanter ma robe et mon hennin doré,

(Musique douce, la même que celle du discours de Myrdhinn.)

J'ai dû ceindre le heaume aux guerriers consacré,
Le heaume, où te fiant aux vertus des Tarasques,
Tu verses aux félons des breuvages fantasques.

(Croisant les bras et raillant Myrdhinn.)

Se venger d'une dame en tenant endormis
Sa robe et son hennin, Arthur a-t-il permis,
Myrdhinn, cette traîtrise aux preux de son cortège ?
Hennin de Viviane, on vous a pris au piège!

(Élevant les bras et se caressant les doigts.)

O doigts légers et frais, qui frôliez mes genoux,
Disais-tu,

(Elle baise ses bras.)

Lents baisers,

(Elle peigne ses cheveux.)

Et vous, longs cheveux roux,
Qui méditiez ma perte, un léger sortilège
De Myrdhinn vous déjoue, et les cheveux de neige,
Et la barbe d'argent ont pris les cheveux d'or.

(Éclatant.)

Imbécile!... Échappée à ton charme de mort,
Je vis, je vois, je ris, et la danse savante
Qui devait m'engloutir invisible et vivante,
Ces grands bois stupéfaits vont la revoir encor.

(Tendant la main vers Myrdhinn.)

Ni corbeau croassant, ni fanfare de cor,

Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
Ne pourront réveiller tes beaux yeux léthargiques
Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
T'engloutir invisible et pourtant je t'aimais!

(Se penchant sur Myrdhinn.)

Le grand chêne orgueilleux raillait l'humble liane,
La liane aujourd'hui l'étouffe...

(Se redressant.)

Et Viviane
Triomphe... Et maintenant, toi, dont le charme endort,
Danse fée, ouvre-toi sous mes pas, cercle d'or.

(Myrdhinn est tombé à genoux devant Viviane, il se tait, affaissé, accablé, stupide. Elle, lumineuse sous la lune, tourne lentement autour de Myrdhinn avec les mêmes gestes lents et les trois cercles de la danse de tout à l'heure.)

LES VOIX LOINTAINES

Ah! ah! ah!

AUTRES VOIX, dans l'éloignement.

Ah! ah! ah!

VOIX DE FEMMES, loin, très loin.

De nos hypogées,
En files rangées,
Les doigts dans les doigts,
Au charme captives,
Nos âmes plaintives
Viennent à ta voix!

(Les herbes et les fleurs croissent lentement autour de Myrdhinn déjà inanimé : la toile se referme lentement et la salle gothique reparaît, dérobant la forêt de Brocéliande.)

LE CONTEUR

Et, riant à Myrdhinn qui pleurait en silence,
La dame au clair de lune exécuta la danse.

(Refermant le livre.)

Or donc, voici comment, sous Arthur, roi du Nord,
Viviane, la fille onduleuse, aux crins d'or,
Satisfit sa rancune en endormant dans l'ombre
Myrdhinn, le mage errant, le héros doux et sombre,
Le bienfaiteur d'Arthur et du peuple breton.
Les vieux harpeurs gallois ont conservé son nom.

RIDEAU

YANTHIS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN VERS

PREMIER ACTE

PERSONNAGES

LÉONTÈS, roi régnant d'Illyrie. .	MM. A. LAMBERT.
CAMILLUS, prince héritier du royaume d'Illyrie..	FÉNOUX.
PRISCA, bouffon du roi.	JANVIER.
MYRHUS, médecin d'Yanthis.. . .	JAHAN.
Un Intendant..	DUPARC.
Un vieux Jardinier.	BERTHET.
Un Capitaine.	TALDY.
Un héraut d'armes..	GODEAU.
1er Garde..	CHATAIGNIER
2e Garde..	FOURNIER.
YANTHIS	Mlles L. DORSY.
ANTIGONE, nourrice d'Yanthis. . .	MARCYA.
THYRA, suivante d'Yanthis.. . . .	VINCENT.

Gardes, ouvriers jardiniers, menuisiers, tapissiers, huissiers et pages.

YANTHIS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN VERS

Représentée au Théâtre National de l'Odéon, le 10 février 1894

PREMIER ACTE

OUVERTURE

CHŒUR LOINTAIN

C'était une pensive et svelte créature
Aux épaules frêles, froides, comme azurées,
Aux petites oreilles jamais effleurées
D'aveux d'amour.
Un parc à l'ondoyant murmur
La gardait dans son ombre invisible et murée ;
Parmi la clématite et la pourpre des mûres
Elle errait, blanche et calme au milieu des ramures.
Et les lilas nageaient sur sa tête dorée.

MUSIQUE

VOIX DE FEMME, avec accompagnement de harpe.

Fleurs vivantes, les libellulles
Valsent dans les rayons vermeils.
Allons dans l'or des crépuscules
Sourire à l'adieu des soleils.

SCÈNE PREMIÈRE

PRISCA, CAMILLUS

La toile se lève, un parc en plein été : au fond toute la scène est occupée par un grand mur orné de glycines et de vignes, derrière on voit les hauts ombrages d'une forêt, un peu vers la droite, petite porte percée dans le mur, surélevée de trois marches. — A gauche l'aile d'un corps de logis avec péristyle et perron de cinq ou six marches de toute la largeur de l'aile ; devant l'habitation un grand cèdre au feuillage noir, sous le cèdre un banc de pierre, parterres de roses, de lys, d'iris et de plantes rares. Le parc s'enfonce à droite et à gauche de la scène. Au lever du rideau un grand velum bleu brodé d'argent est tendu dans le cèdre, au-dessus du banc des étoffes précieuses et des coussins, et un lit de repos à côté, et une harpe. Au lever du rideau la scène est vide.

LA VOIX DE FEMME, dans l'éloignement.

Viens, c'est l'heure où les aubépines,
De combe en combe au loin neigeant,
Apparaissent dans les ravines
Comme un léger brouillard d'argent.

(La voix et la musique s'éloignent ; bruit et fracas de broussailles remuées derrière le mur.

CAMILLUS, une voix d'homme derrière le mur.

Allons, hop, t'appuyant un pied sur le talus,
L'autre sur mon épaule, hop.

(Une tête de bouffon apparaît au-dessus du mur, un peu à gauche de la porte, la tête de Prisca ; il regarde autour de lui puis pâlit tout à coup.)

PRISCA

Seigneur, je n'en puis plus,
Je glisse et vais tomber.

CAMILLUS, invisible derrière le mur.

Quoi, c'est ainsi, perfide!
C'est bon ; je me retire, et les pieds dans le vide,
Je te laisse à cheval sur le chéneau du mur.

PRISCA, se hissant.

Non, non, restez, j'y suis.

(Il se met à cheval sur le mur.)

Qu'il est cruel et dur,
Quand on est d'humeur douce et d'allure tranquille,
D'être au service, hélas! d'un jeune homme!

CAMILLUS, toujours invisible.

Imbécile,
Que fais-tu, que vois-tu ?

PRISCA, à cheval sur le mur.

Moi, je suis dans les airs,
J'ai le front dans l'espace et les feuillages verts,
Je deviens papillon, mais au fond je regrette
Le temps où je vivais sur le sol : une crête
De mur à chevaucher, c'est dur pour un bouffon,
Dont l'unique monture est maître Aliboron.

CAMILLUS, invisible.

Te tairas-tu, maraud ?

PRISCA

Volontiers, mais encore...
Vous parlez, je réponds.

CAMILLUS, invisible.

Grelot vide et sonore,
Enfin me comprends-tu ? que vois-tu de ton mur ?

PRISCA

Une cour.

CAMILLUS

Et puis ?

PRISCA

Rien... si, pardon, un fruit mûr
Que je cueille et je mange.

(Il cueille une grappe de raisin et la mange.)

CAMILLUS

Et la cour ?

PRISCA

Est déserte.

CAMILLUS

Ainsi personne au loin ?

PRISCA

Une pelouse verte
Et des hêtres touffus.

CAMILLUS,

Personne aux environs ?

PRISCA

Personne.

CAMILLUS

Hé bien! descends.

PRISCA

Descendre!

(Il se penche sur le jardin.)

Aux liserons

Je vois bien par endroits poindre une libellule!

CAMILLUS

Hé bien!

PRISCA

C'est que je suis moins léger qu'une bulle
De savon, tout bouffon que je suis?

CAMILLUS

Hé! maraud!

PRISCA

Ma personne est fragile et le mur est trop haut.
Je reste.

(Il s'installe sur le mur.)

CAMILLUS

Ah, tu veux voir comme on en dégringole?
Regarde cette gaule.

(On voit une gaule remuer du côté de Prisca.)

PRISCA

Halte-là, je m'envole.
Papillons, mes amis, vite, à mon aide!

(Prisca enjambe le mur et, s'accrochant aux vignes, descend vivement dans le jardin.)

CAMILLUS, toujours invisible.

Hé bien ?

PRISCA, se regardant partout.

Je me suis déchiré.

CAMILLUS

Le visage ?

PRISCA

Non, rien,

Ma marotte.

CAMILLUS

Un hochet; et ta santé se porte?

PRISCA

Pas trop mal.

CAMILLUS, frappant à la porte.

A merveille, ouvre-moi cette porte.

PRISCA

Si je ne l'ouvrais pas!

CAMILLUS

Comment sortirais-tu?

PRISCA

Vos fermes arguments confondent ma vertu.

(Il pousse le verrou, ouvre la porte toute grande et s'incline profondément.)

Entrez donc, Monseigneur, c'est bien ici, je pense.

(Entre le prince Camillus, il regarde autour de lui.)

CAMILLUS

C'est ici.

PRISCA, toujours incliné.

C'est heureux.

CAMILLUS, le prenant par l'oreille.

Veux-tu ta récompense,
Maintenant, pour m'avoir une heure au pied du mur
Fait jongler comme un gueux?

PRISCA, grimaçant, son oreille prise.

Je nageais dans l'azur,
Prince, excusez l'émoi d'un voyage céleste.

CAMILLUS, le lâchant.

C'est bon, tu me paieras ce voyage et le reste.

PRISCA

Vous punirez en moi les hontes du métier.
Jadis entremetteur et maintenant portier
A votre bon service.

(Désignant la maison.)

Or la belle demeure
Ici même.

CAMILLUS

Ici même.

PRISCA

Elle est pour le quart d'heure
Absente, bon début!

CAMILLUS, distrait, s'avance vers le banc.

Oui, c'est parmi ces fleurs,
Sur ce lit, au milieu des papillons frôleurs
Qui neigeaient dans l'azur et volaient autour d'elle,
Qu'elle m'est apparue... une esclave fidèle
Dormait au pied du lit, des fuseaux à la main.
Elle aussi sommeillait; et moi sur le chemin
Qui passais, l'ayant vue à travers la feuillée,
Je poussai doucement la porte entrebâillée
Et, le cœur inondé d'une exquise fraîcheur,
J'adorai longuement sa grâce et sa blancheur.

PRISCA

De la timidité, la chose est curieuse
Et neuve... Et la beauté calme et mystérieuse
Ne s'est pas éveillée?

CAMILLUS

Elle dormait toujours.

PRISCA

Peste, cela promet plus tard pour les amours.
Ainsi de cette belle exquise d'indolence
Vous ne connaissez rien?

CAMILLUS

Que son divin silence.

PRISCA

La couleur de ses yeux et le son de sa voix...

CAMILLUS

La voix, je la devine, et ses yeux, je les vois.
Ce sont les yeux rêvés qui luisent dans mon âme.

PRISCA, songeur.

Les amours durent peu, quand ils ont tant de flamme;
Feu flambant, feu de paille.

CAMILLUS

Hé bien, le maître fou,
A quoi rêve cet œil effaré de hibou?

PRISCA

Le fou rêve, en effet, la prunelle effarée!
Car j'ai, pour dire vrai, l'âme peu rassurée.

CAMILLUS

Peu rassurée?

PRISCA

Hé oui, ces mornes bois obscurs,
Ce parc à l'abandon entouré de grands murs,
Tout cela m'inquiète et renferme un mystère.
Je flaire comme un piège en ce clos solitaire.
Les vieux contes sont pleins de semblables récits.

CAMILLUS

Récits par les poltrons à leurs neveux transmis.

PRISCA, montrant la porte.

La porte ouverte hier était aujourd'hui close.
Pourquoi?

CAMILLUS

Que sais-je?

PRISCA

Hé bien, moi, je sais une chose,
Je sais... Au feu du soir en se chauffant les doigts
Les bûcherons entre eux n'en parlent qu'à mi-voix.
Ici demeure un homme à l'allure bizarre,
Muet comme un tyran, jaloux comme un avare.
On le voit rarement : des jours et des longs mois
Se passent, invisible... et puis, au coin d'un bois,
Un grand spectre apparaît soudain dans la nuit brune.
C'est lui, qui va cueillant des simples sous la lune.
Il en porte une gerbe énorme entre ses mains.
Quant aux femmes d'hier, aux deux êtres humains,
Pas un mot : le vieux mage, ici, vit sans personne.
La retraite est sacrée, un effroi l'environne.
On y parle d'un prince autrefois prisonnier.

CAMILLUS

Nous arracherons donc l'enfant au vieux sorcier.
Je reste.

PRISCA

Vous restez? Mais las! c'est notre perte.
La perte de Prisca.

CAMILLUS

La porte est grande ouverte.
Va-t'en.

PRISCA, joignant les mains.

Moi, vous quitter, vous, mon prince adoré,
Vous qui m'avez nourri, perdu, déshonoré!

CAMILLUS

Maraud!

PRISCA

A quel accueil puis-je aujourd'hui prétendre!
Si je rentre au palais, le Roi m'y fera pendre?
Nous avons tous les deux abandonné sa cour
Le même soir du mois dernier... Depuis ce jour!...
Nous allions, je croyais, séduire un peu les filles,
Troubler les vieux maris et les calmes familles.
En avons-nous jadis tenu sur nos genoux
De ce gibier charmant, plume noire et poil roux?
Mais nos amours d'antan étaient billevesées,
Mon doux prince et seigneur avait d'autres visées.
Nous chassions cette fois l'Amour? Non, l'Idéal,
L'oiseau qui met le prêtre et le poète à mal.
L'oiseau bleu qui gazouille au fond de la clairière
Et qui, touché du doigt, frrt... s'effrite en poussière,
Mort et pourri qu'il est depuis quatre mille ans.

(Faisant des grâces.)

Mais dans ces cheveux noirs il faut des cheveux blancs,
Il faut pleurer, souffrir, quand la vie est joyeuse.
Bref, c'est ici que croît la Fleur mystérieuse,
La Fleur de l'Idéal, lys au calice humain
Chéri de nous la veille, abandonné demain,
Jusqu'au royal lever de quelque autre caprice.
Mais il faut bien qu'un cœur de fils de roi fleurisse,
Il faut bien repeupler la plaine et la forêt;
Et chaque floraison donne un nouveau sujet.

CAMILLUS

Va, poursuis ta chanson de vieille courtisane.
La vierge qui dormait, frêle et souple liane,
Hier, entre ces fleurs, sera, j'en fais serment,
Ma femme, ou mon honneur est un traître qui ment.

PRISCA, *effrayé.*

Qu'ai-je entendu, seigneur? Il parle mariage!

CAMILLUS

Hé, trêve de grimace enfin. N'ai-je pas l'âge
D'en user comme un homme et ne puis-je à vingt ans
Épouser à ma guise?

PRISCA, *sentencieux.*

Oh! certes, les manants
Et les gueux ont le droit banal d'aimer leur femme.
Mais les princes, les rois couronnés dont la flamme
Doit assurer le trône et l'équilibre... Holà!
Et l'esprit politique, et la raison d'état...

CAMILLUS

Et l'espoir dynastique, et la paix du royaume!
Hé bien, sache, importun bavard, que d'un fantôme
Je suis las d'être enfin l'éternel fiancé.
Mon père a contre lui, je sais, tout un passé
De tyrannie; un frère exclu, banni du trône,
Sa famille en exil errant, vivant d'aumône,
Mais le vieux roi déchu, trahi des courtisans,
Dans le peuple a gardé de nombreux partisans.
A ramener ceux-ci c'est moi que l'on destine;
On me fait épouser la royale cousine,
La fille du feu roi, jadis par les chemins
Bohémienne errante, on unit nos deux mains,
On fait la fusion de deux branches en une,
Les partis ennemis éteignent leur rancune
Et le peuple applaudit à la bonté du Roi!
Beau projet, mais manqué si l'on compte sur moi.

Si mon père a des torts, que mon père répare!
Ma libre indépendance est mon bien, en avare
Je la garde.

PRISCA

Oh! si peu; vous régnerez un jour.

CAMILLUS

Soit, mais en attendant, le vrai roi, c'est l'Amour.
C'est lui seul que je sers, en lui seul que j'espère.
Pour mieux être à l'Amour, je quitte et fuis mon père,
Je trahis l'intérêt, l'honneur de ma maison,
Ma parente inconnue, et, gai comme un pinson,
Puisque Amour a permis que cette enfant fleurisse
Sur ma route, j'adore, Amour, ton frais caprice
Et je veux...

LA VOIX D'YANTHIS, chantant dans la coulisse.

La princesse au bord du ruisseau
S'assit pour cueillir la verveine.
Ses yeux étaient frais comme l'eau,
Mais son cœur avait grande peine.

CAMILLUS, se troublant.

Ah! Prisca, viens, donne-moi la main,
Regarde...

(Il prend la main de Prisca et l'entraine vers la gauche.)

PRISCA

C'est elle?

CAMILLUS

Oui, là, dans le jardin.

PRISCA

Faut-il m'éclipser?

CAMILLUS

Oui.

PRISCA

Je garderai la porte.

(Il regagne la porte, la pousse à moitié et se tient derrière du côté de la forêt.)

CAMILLUS, reculant du côté de Prisca.

Comment la trouves-tu?

PRISCA, entr'ouvrant la porte.

Pas mal pour une morte...
Car je veux étouffer si ces yeux-là voient clair.

LA VOIX D'YANTHIS

« Mon prince est parti sans retour,
« Ma joie amoureuse est fumée,
« Qu'on me dresse au seuil de ma tour.
« Un doux lit de sauge embaumée.

CAMILLUS

Tu dis?

PRISCA

Qu'elle est aveugle ou démente. A son air
Cela saute aux regards.

CAMILLUS

Ah! ce bouffon me glace.
Un effroi m'a saisi...

(A Prisca.)

Toi, demain je te chasse.

PRISCA

Mais aujourd'hui je reste et pour cause.

(Camillus se retire à reculons vers la droite, les yeux toujours fixés du côté où va paraître Yanthis. Prisca est derrière la porte entrebâillée.)

SCÈNE II

PRISCA, CAMILLUS, YANTHIS

(Yanthis apparaît par la gauche, elle marche lentement un peu hésitante ; tenant d'une main sa lévite emplie d'iris et de roses blanches, elle longe le mur, où elle s'appuie de l'autre main en tâtonnant.)

YANTHIS

« Et ce soir, au glas du beffroi,
« Cierges d'or et cierges de flamme
« Sous un dais de pourpre et d'orfroi
« Feront belle escorte à mon âme! »

(Touchant les colonnes du péristyle.)

Voici
Le péristyle... enfin.

(Elle touche le cèdre.)

Je reconnais aussi
Le cèdre à son écorce, et je suis arrivée.
Le banc est sous mes doigts.

(Elle tâte le banc.)

Me voilà donc sauvée!
Elles vont me chercher là-bas au plus épais
Du vieux parc, et dans l'ombre ici j'attends en paix.

(Elle s'assied sur le banc. Camillus s'avance derrière elle et plie le genou.)

CAMILLUS

Madame, un étranger qu'a séduit votre grâce
Vous demande à genoux pardon de son audace.

YANTHIS, étonnée.

Madame... un étranger... Quelle est donc cette voix?
Antigone, est-ce toi?

(Elle tend la main et rencontre celle de Camillus.)

Ce ne sont pas ses doigts.
J'ai peur.

(Elle se lève.)

CAMILLUS, prenant et gardant la main d'Yanthis.

Vous frissonnez, éloignez toute crainte.
Vous pouvez avoir foi dans ma loyale étreinte.
Ma parole est sans fourbe et mon cœur sans détour.

PRISCA, derrière la porte.

Autant dire : « Colombe, ayez foi dans l'autour. »

YANTHIS, debout.

Pardonnez-moi, seigneur. Une aveugle est sans armes.
Quand on a les yeux clos, l'âme est prompte aux alarmes,
Et mes regards éteints ne voient pas le soleil.

CAMILLUS, se levant et quittant la main d'Yanthis.

Le bouffon disait vrai... L'effroyable réveil!
Aveugle!

YANTHIS

Une ombre obscure emplit mes deux prunelles.
La nature a son but, ses lois sont éternelles.

Peut-être guérirai-je un jour. Mon médecin
Le dit. En attendant, je porte dans mon sein
L'irréparable nuit.

(Se dirigeant vers la maison.)

Mais vous cherchez sans doute
Mon vieil ami Myrhus... Je vous montre la route,
Suivez-moi. C'est un sage. Il travaille toujours.
Son rêve est d'éveiller mes pauvres yeux trop lourds.

(Appelant.)

Myrhus !

CAMILLUS, saisissant la main d'Yanthis.

N'appelez pas. Puisqu'il faut tout vous dire,
C'est pour vous que je viens.

YANTHIS

Pour moi!

CAMILLUS

Pourquoi sourire?

(Il la regarde avec admiration et la reconduit vers le banc.)

Vous qui n'y voyez pas, vous ne pouvez savoir
La volupté qu'on a, chère aveugle, à vous voir.

(Yanthis s'assied sur le banc. Camillus est debout devant elle.)

Écoutez, c'est un rêve, une histoire divine.
Au pied de ce grand mur, hier, dans la ravine
Je passais par ces bois... le ciel marquait midi,
Le hallier se taisait, de chaleur engourdi.
La porte de ce mur était entrebâillée,
Je la poussai et vis... Je vis, ensommeillée,
Une vierge étendue entre ces pâles fleurs,
Sur ce lit. Ses cheveux, comme une source en pleurs,
La baignaient dans de l'or vivant ensevelie.
Auprès d'elle, à ses pieds, une femme assoupie

Rêvait, et des fuseaux brillaient entre ses doigts.
Fée ou fille des dieux, le cœur ému, sans voix.
Je restai tout le jour, accroupi sous les branches,
Admirant cette fille entre ces choses blanches
Qui dormait dans les fleurs, fleur vivante au soleil.
Cette fleur, c'était vous. J'ai surpris son sommeil
Hier; je la retrouve aujourd'hui réveillée
Et l'adore à genoux parmi l'herbe mouillée.

(Il s'agenouille devant elle et lui prend les deux mains.)

Vous êtes? l'on vous nomme?

YANTHIS

Yanthis.

CAMILLUS

Mon amour,
Vous êtes, Yanthis, plus belle que le jour.

(Yanthis a écouté tout ce récit comme dans un rêve, sans comprendre.)

YANTHIS

Belle! Je ne sais pas. Et pourquoi suis-je belle?

PRISCA

Belle et bête. La dame a le cerveau rebelle.
Mon Dieu, quelle aventure!

CAMILLUS

En effet, pauvre enfant!
J'oubliais... Son désastre horrible la défend
De comprendre.

(Il s'asseoit près d'elle.)

Écoutez, Yanthis adorée,
Vous avez bien parfois, quelque tiède soirée

De juillet, écouté monter, comme un grand vol,
Au fond des bois ombreux le chant du rossignol.
Hé bien, qu'éprouviez-vous, quand dans la forêt brune
Vous écoutiez l'oiseau gémir au clair de lune ?

YANTHIS

Je sais, je me souviens... comme un grand trouble au cœur,
Un froid délicieux mêlé d'une langueur,
Un élan m'entraînait vers le bois solitaire,
Comme un divin essor, qui m'enlevait de terre,
Folle, et j'aurais voulu que l'oiseau dont j'aimais
La voix, chantât toujours et ne se tût jamais.

CAMILLUS prend une rose des mains de Yanthis et la lui fait respirer.

Et quand vous respirez l'odeur de cette rose,
Qu'éprouvez-vous encor ?

YANTHIS

J'éprouve, mais je n'ose...
Comme un vague désir de baiser cette fleur,
Tant son odeur est douce : une étrange chaleur
Me pénètre, et mon âme est comme plus vivante.

CAMILLUS

Hé bien! cette langueur adorable, énervante,
Qu'éveille en votre cœur la voix du rossignol,
Cette ferveur de vivre et tout ce jeune envol
De votre âme au parfum d'une fleur, cette trêve
D'ombre et cette douceur d'harmonie et de rêve,
Mettez-la dans vos yeux fermés à la clarté
Et vous aurez connu la forme et la beauté.

YANTHIS

Je comprends, le jour naît sous mes paupières closes.
La beauté, c'est la grâce et le charme des choses,
Leur harmonie exquise et visible. O bonheur
Inespéré de voir! Mais dites-moi, seigneur,
Vous-même, êtes-vous beau ?

CAMILLUS, se levant.

Moi, beau!

YANTHIS

Vous devez l'être
Puisque vous êtes bon. Je voudrais vous connaître.

(Tendant ses deux mains à Camillus.)

Sur vos traits et vos yeux veuillez guider mes doigts.

(Camillus se prête au désir d'Yanthis et, s'inclinant vers elle, promène les deux mains d'Yanthis sur son visage. il baise au passage les mains d'Yanthis.)

CAMILLUS

Enfant!

YANTHIS, se levant.

Vous êtes bien, seigneur, tel je vous vois
Dans mon cœur. On se rit des aveugles tremblantes,
Mais, malgré nos yeux clos, nous sommes des voyantes.
Seigneur, vous êtes beau comme un joyeux printemps,
Votre joue est en fleur et vous avez vingt ans,
Vingt ans, car votre voix qui chante est jeune et douce,
Douce, comme un ruisseau qui coule sur la mousse.
Seigneur, vous êtes fort comme un vin généreux,
Car vous avez pitié des êtres douloureux.
Vous avez eu souci de l'humble enfant voilée
Dans sa nuit, car l'aveugle est une mutilée.
Comme un divin rayon arrêté sur mon seuil,
Vous avez éclairé mon exil et mon deuil.

Passant indifférent, vous m'avez dit des choses
Douces, comme un parfum de lilas et de roses,
Et des mots que jamais d'autres ne m'avaient dits.
Vous avez mis le ciel dans mes yeux agrandis
Et je garde de vous dans l'âme une éclaircie,
Dont Yanthis touchée au cœur vous remercie.

(Elle s'incline et fait le geste de se retirer.)

PRISCA

Mais c'est un vrai trésor que cette enfant sans jour.

CAMILLUS, arrêtant Yanthis.

Si j'ai su vous toucher, rendez grâce à l'amour.
Yanthis, je vous aime, et comme un prêtre adore,

(Il se laisse tomber à genoux.)

Je vous prie à genoux. Vous êtes mon aurore.
Quoique aveugle, Yanthis, vous luisez à mes yeux
Comme une aube sans tache, un soleil radieux,
Car, étant la candeur, vous êtes la lumière.
Vous êtes l'innocence et la pudeur première,
Vous avez le parfum chaste et grisant des bois,
L'écho des sources d'or chante dans votre voix.
Vous êtes l'amoureuse et l'épouse rêvée,
Que l'on ne peut plus perdre alors qu'on l'a trouvée,
Et je crois, tant l'amour a pénétré ma chair,
Que je t'aimerais moins si tes yeux voyaient clair!
Toi, pardonnez ce mot, mais un transport m'enivre,
Et désormais sans toi je ne pourrais plus vivre,
Je le sens, et plutôt que de fuir cet amour,
Enfant, j'aimerais mieux être aveugle à mon tour.
Yanthis, écoutez, cet instant est suprême;
Mon cœur bat, mon sang bout et se glace. Je t'aime,

Je pleure, sens mes yeux.

(Il lui appuie les mains sur les yeux.)

Je te prie à genoux.
Yanthis, répondez, un jour m'aimerez-vous?

YANTHIS

L'aimer!

FRISCA

Cela se corse et nous marchons, je pense.

YANTHIS, à part.

Être aimée et l'aimer!

CAMILLUS, toujours à genoux.

Vous gardez le silence,
Yanthis!

(Il lui appuie de nouveau les mains sur ses yeux.)

YANTHIS

Vous pleurez. Au son de votre voix
Je le devine, ami. Vos larmes sur mes doigts
Je les sens; mais j'hésite et je marche en plein rêve.

(Elle prend la main de Camillus et l'appuie sur son cœur.)

Voyez, je suis émue et mon cœur se soulève.

CAMILLUS, se levant.

Vous tremblez.

YANTHIS

Non, je songe.

(Elle regagne le banc, s'y assied et fait signe à Camillus de s'asseoir; il s'assied à demi sur le lit, plus bas qu'elle; il lui tient les mains.)

On pressent tout parfois.
Quand j'étais une enfant, ma nourrice à mi-voix,
Les soirs pour m'endormir me racontait des contes.
Il s'agissait de burgs et de filles de comtes
Vivant dans les forêts et dont les fils de rois
Devenaient amoureux. Après de longs effrois,
Combats, assauts donnés au pied des tours fumantes,
Les beaux princes épris épousaient leurs amantes.
Puis un soir, on cessa les doux récits d'amours;
Je grandissais, mais moi, moi, j'y songeais toujours!
Que de fois sur ce banc, assise et déjà grande,
Ai-je en rêve évoqué les princes de légende!
Que de fois, attentive au pied de ce grand mur,
J'ai dans l'ombre écouté frémir le bois obscur,
Guettant dans la forêt vivante ensommeillée
L'écho d'un pas lointain bruir sous la feuillée!
J'ai longtemps attendu, seigneur, le fils du roi,
Mais le roi ne vint pas : puis un soudain effroi
Me prenait : la princesse amoureuse du conte
N'était jamais aveugle et mon cœur avait honte...

CAMILLUS

Honte!

YANTHIS

Je suis aveugle.

CAMILLUS

Yanthis!

YANTHIS

Et l'amour
Est un dieu de lumière, et puis, de jour en jour,
Calme au milieu des bois, je me suis résignée
A vivre ici tranquille, obscure et dédaignée,

Quand voilà qu'entr'ouvrant la porte avec émoi,
(Elle se lève.)
Le fils du roi, l'Amour, entre et s'en vient à moi.
L'Amour... et je m'éveille et m'agite en plein songe.
Le présent est si doux qu'il me semble un mensonge.

CAMILLUS, toujours assis.

Un mensonge!

YANTHIS, debout.

Trop court... et je me tais.

CAMILLUS, lui baisant les mains.

Enfant!

YANTHIS, debout.

Encore un mot. La nuit, ce voile épais
Qui pèse sur mes yeux et mes paupières closes,
Est peut-être éternelle, et les jours sont moroses
Près d'une fille aveugle, et, quand l'Amour est las,
Tôt est fané le rêve et vient un jour, hélas!
Où, le cœur effeuillé, l'amante reste seule.
Je tiens là, je le sais, presqu'un discours d'aïeule,
Mais qui marche à tâtons, seigneur, doit tout prévoir.
Restons à l'aube en fleur de notre amour; le soir
Est morne, un vent de deuil y pleure, monotone.
Nous avons le printemps, pourquoi tenter l'automne!
Il faut laisser chacun, seigneur, à son destin.
La nuit aveugle et sombre est mère du matin,
Mais n'en est pas l'amante... Une autre fiancée
Fleurira votre vie, et moi dans ma pensée
Je garderai toujours le vivant souvenir
Que vous m'avez aimée.

CAMILLUS, sanglotant sur ses mains.

Yanthis !

YANTHIS

L'avenir
Appartient aux heureux, aux forts de cette vie.
Vous êtes jeune et fort, l'avenir vous convie.
Pourquoi pleurer ? mon rêve est rempli. L'Inconnu,
L'Amour, le fils du roi des contes est venu.

(Elle fait un mouvement pour se dégager et partir.)

CAMILLUS, la retenant.

Mais puisque je vous aime...

YANTHIS

Hé ! suis-je indifférente,
Moi, quand je vous avoue, hélas, pauvre ignorante,
Que vous vivrez toujours dans mon âme, seigneur !

CAMILLUS, debout devant elle.

Et vous dites : « Partez. »

YANTHIS

Oui, pour votre bonheur.
Et pour le mien peut-être.

(Avec un grand geste.)

Adieu, c'était un rêve.

CAMILLUS, la saisissant tout à coup.

Écoute, je suis riche et puissant, je t'enlève,
Viens, veux-tu ? Nous fuirons dans des climats meilleurs,
Loin des hommes méchants, et...

YANTHIS, dans ses bras.

Pourquoi fuir ailleurs?

CAMILLUS, la baisant sur les yeux.

Ailleurs, je rouvrirai tes yeux clos sous ma lèvre.

(Yanthis sous le baiser chancelle et s'abandonne entre les bras de Camillus.)

VOIX D'ANTIGONE à la cantonade.

Yanthis!

(Yanthis pâlit et se met à trembler.)

CAMILLUS

Qu'as-tu donc? tes mains brûlent de fièvre!

VOIX D'ANTIGONE

Yanthis!

YANTHIS

Ce baiser... Puis, écoutez ces voix!
Ma nourrice m'appelle, elle vient...

(Repoussant Camillus.)

Par les bois
Fuyez.

CAMILLUS

Que crains-tu donc?

YANTHIS

Que sais-je? tout peut-être!

CAMILLUS

Tout!

YANTHIS

Un immense effroi me glace et me pénètre.
Va-t'en, j'ai peur pour toi.

CAMILLUS

Tu m'aimes donc?

YANTHIS

Va-t'en.

CAMILLUS

Tu m'aimes? réponds-moi!

PRISCA, s'avançant à demi.

Seigneur, il n'est que temps.
Partons.

CAMILLUS

Tu m'aimes donc?

YANTHIS

Puisque j'ai peur!

CAMILLUS, la serrant.

Tu m'aimes!

YANTHIS

Il en doutait... Va-t'en, mais aux moments suprêmes
Au moins, dis-moi ton nom que je puisse en rêver.

CAMILLUS

Camillus.

PRISCA, s'avançant tout à fait.

Il est temps, seigneur, de s'esquiver.

(Camillus fait un mouvement pour se dégager de l'étreinte de Yanthis.)

YANTHIS

Camillus, ah! demeure.

CAMILLUS

Au bas de cette porte
Je frapperai trois coups demain soir; fais en sorte
D'être là.

YANTHIS

J'y serai, mais donne encor ta main.

(Elle s'attache au corps de Camillus. Camillus la baise avec transport.)

Camillus!

CAMILLUS, fuyant.

Yanthis!

YANTHIS

Tu reviendras?

CAMILLUS

Demain.

(Camillus et Prisca s'esquivent par la petite porte qu'ils poussent contre le mur. Yanthis reste seule, elle va en chancelant s'asseoir sur le banc.)

SCÈNE III

YANTHIS, seule, assise sur le banc.

Il a nom Camillus!

(Antigone la nourrice et Thyra la suivante débouchent par la gauche et se montrent Yanthis assise sur le banc.)

RIDEAU

ACTE II

DEUXIÈME ACTE

Même décor, mais la nuit est venue, nuit sans lune. Le lit de repos et la harpe ont été retirés. Le velum est toujours tendu dans le cèdre, les coussins traînent encore sur le banc; deux fenêtres de la demeure sont éclairées et le reflet vient faire un rond de lumière à droite; des ombres de femmes vont et viennent derrière ces fenêtres. Au lever du rideau, Antigone, la nourrice d'Yanthis, gravit les degrés du perron pour rentrer dans l'habitation. Myrhus, le médecin d'Yanthis, arpente songeur le devant de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIGONE, MYRHUS

MYRHUS, à Antigone.

Toi, nourrice, un moment.

Elle pleurait?

ANTIGONE, redescend vivement le perron, près de Myrhus.

Tremblante et, symptôme alarmant,
Elle parlait d'amour, de baisers : comme un songe
La terrassait.

MYRHUS

Apprends que tout ceci me plonge
Dans la joie, Antigone, et que depuis longtemps
J'attendais cette fièvre heureuse du printemps,
L'heure du premier trouble et des premières larmes.
Tout mon esprit renaît; ce qui t'emplit de larmes
M'enchante... Ah! que de fois j'ai maudit en secret
Le calme de ce front sans rêve et sans regret.
Yanthis enfin pleure, Yanthis est sauvée!
Dans des larmes d'amour sa prunelle lavée
Peut éclore et guérir.

(Montrant l'habitation.)

Là, tout à l'heure encor,
Je feuilletais ému les vieux textes d'Eudor,
Ceux de Pline le jeune et de Gerbert le pape.
Tous concordent ensemble avec ceux d'Esculape :

(Il prend la main d'Antigone et l'amène sur le devant de la scène.)

Baignés de belladone et d'aster chaque soir,
Les pauvres yeux éteints pourront enfin y voir,
Si, quelque jour de joie emplis de larmes douces,
Ils sont frottés d'un suc d'ache et de fleurs de mousse
(Une fleur assez rare et qui dans ces forêts
Doit croître au pied du chêne; en tout cas, je l'aurai.)
« Enfin, ajoutent Pline et Gerbert l'alchimiste,
Plus le malade est jeune et moins le mal résiste. »
La puberté naissante aide à la guérison.
Comprends-tu maintenant ma joie?

ANTIGONE

Ah! sans raison
Je vous ai soupçonné, Myrhus. Une servante
A ses peurs. Mais ce roi Léontès m'épouvante.

MYRHUS

Mais Léontès lui-même, obsédé de remords,
A réparer son crime a mis tous ses efforts.
Il veut rendre la vie à ses yeux froids et blêmes.

ANTIGONE

Lui rendra-t-il son père égorgé ?

MYRHUS

Tu blasphèmes!

ANTIGONE

Myrhus, lui rendra-t-il les ciels clairs et joyeux
De son enfance obscure, et grâce à lui sans yeux?
Les pauvres yeux navrés dans l'horrible incendie?

MYRHUS

Ah! ne revenons pas sur cette tragédie!
Depuis treize ans déjà le roi Dion est mort.
Léontès règne, lui! Qui des deux avait tort?
Néanmoins Yanthis survit.

ANTIGONE

La peur d'un crime
A retenu son bras.

MYRHUS

Soit, mais douce victime
D'une guerre royale et tête d'un parti
Qu'en la faisant périr il eût anéanti,
Léontès depuis lors l'a fait dans cet asile

Elever par nous deux, et là, calme et tranquille,
Yanthis ignorante, heureuse et sans soupçon,
D'un hasard que je tiens attend la guérison.
Si ses yeux se rouvraient, que dirais-tu, nourrice?

ANTIGONE

Puissiez-vous dire vrai, Myrhus! qu'elle guérisse!
Moi, je n'ose espérer.

MYRHUS

Espère... Pour fleurir
Les halliers, il suffit d'un souffle, et pour guérir
Les yeux clos d'Yanthis, il suffit d'une larme.
Le guérisseur Amour opérera le charme,
Mais retourne auprès d'elle, et de mots caressants
Berce son âme vierge, en effleurant ses sens.
Éveille le passé dans sa jeune mémoire.
Va, comme au temps jadis conte-lui quelque histoire
D'amour, où l'héroïne épouse un fils de roi.
Ce soir je le permets.

ANTIGONE, baisant la main de Myrhus.

Seigneur, pardonnez-moi.
J'ai pu douter de vous.

MYRHUS, lui posant la main sur le front.

Va, Myrhus te pardonne,
Aimer trop, c'est aimer presque assez.

VOIX D'YANTHIS, à l'intérieur.

Antigone!

MYRHUS

Va, rentre.

ANTIGONE, montant précipitamment le perron.

Me voici.

(Antigone rentre dans l'habitation. Durant le monologue de Myrhus, une des fenêtres doit s'éteindre et une seule doit demeurer éclairée, mais faiblement.)

SCÈNE II

MYRHUS

MYRHUS, regardant autour de lui la forêt et le grand parc sombre.

Puisse ce dernier soir
Voir nos derniers soucis. Comme le ciel est noir!
C'est demain seulement que se lève la lune.

(Il se dirige lentement vers la porte du jardin, une clef à la main.)

Ce soir la nuit obscure et dans la forêt brune
Pas un reflet ami rôdant par les halliers,
Et demain la lumière inondant les sentiers.
La splendeur après l'ombre, image de la vie.

(Il s'aperçoit que la porte est ouverte.)

Cette porte est ouverte et le verrou dévie.

(Il remet le verrou et ferme la porte à double tour.)

J'avais cru la fermer en revenant des bois
Ce matin, le verrou m'aura glissé des doigts.

(Il se dirige lentement vers l'habitation.)

Il me faudra demain trouver la fleur de mousse.

(Il remonte les degrés du perron.)

Dieu seul est grand, un brin d'herbe qui pousse!
Un aveugle y revoit.

(Une sonnerie de cor éclate au loin. Il s'arrête.)

Qu'entends-je? un bruit de cor
Pleure et se traîne au loin dans la vallée?

(Deuxième appel de cor plus rapproché.)

Encor?
Qui peut chasser le cerf à cette heure avancée?

(Un troisième appel de cor éclate, cette fois beaucoup plus rapproché.)

Mais à quelle chimère avais-je la pensée?
Trois appels répétés, c'est le signal du Roi.

(Il descend le perron et se dirige vivement vers la porte du jardin.)

Léontès à cette heure-ici... d'un vague effroi
Je me sens envahir...

(On heurte trois coups à la porte.)

On frappe à cette porte.

(Il prend la clef et la tourne dans la serrure.)

VOIX DE LÉONTÈS, au dehors.

Ouvre, c'est moi.

(Myrhus pousse le verrou. La porte s'ouvre. Le roi Léontès apparait: il est seul, casqué. Un nègre tient une torche allumée.)

MYRHUS, s'effaçant tête basse devant le roi.

Le Roi.

LÉONTÈS

Lui-même.

SCÈNE III

MYRHUS, LÉONTÈS

(Durant cette scène, la dernière fenêtre faiblement allumée de l'habitation doit s'éteindre et le théâtre tomber dans la nuit profonde.)

MYRHUS

Et sans escorte?

LÉONTÈS

J'ai laissé mes soldats là-bas, dans le hallier.

Au nègre porteur de torche.

Ibrahim, attends-moi.

Il fait signe à Myrhus de refermer la porte. Myrhus obéit, le nègre reste en dehors. Myrhus et le roi sont seuls.)

LÉONTÈS, vivement.

Nul ne peut m'épier,
Nous entendre?

MYRHUS

Antigone est là, dans la demeure,
Mais je puis l'éloigner.

LÉONTÈS

Non, je repars sur l'heure.
Inutile. La nuit me dérobe à ses yeux.
Je viens ici, passant obscur, mystérieux.
Dis-moi vite, Yanthis?...

MYRHUS

Hélas! aveugle encore!

LÉONTÈS, à part.

Je renais.

MYRHUS

Mais bientôt ses yeux clos à l'aurore
Nageront, je l'espère, en plein azur ouvert.

LÉONTÈS, vivement, lui prenant le bras.

Que dis-tu ?

MYRHUS

Grâce à Dieu, sire, j'ai découvert
Le moyen de guérir la cruelle amaurose
Qui la navre, et bientôt, comme une jeune rose,
Sa prunelle éclora sous les rayons du ciel.

LÉONTÈS, à part.

J'arrive à temps.

(Prenant la main de Myrhus.)

Myrhus, mon arrêt est cruel,
Mais il y va du trône et de la paix du règne,
Yanthis doit rester aveugle.

MYRHUS

Ah!

LÉONTÈS

Ton cœur saigne,
Je sais; j'avais prévu ta peine et tes sanglots,
Mais j'ai dit. Yanthis gardera ses yeux clos.

MYRHUS

Seigneur!

LÉONTÈS

Ainsi le veut la fortune jalouse.
Et c'est moi, Léontès, son oncle, qui l'épouse.

MYRHUS

Vous, seigneur ? Yanthis...

LÉONTÈS

A ton naïf effroi,
Je vois que tu rêvais un autre que ton roi
Pour cette pauvre enfant... hé ! j'en rêvais moi-même
Un autre, jeune et beau, le fils ingrat que j'aime,
Et dont le ciel vengeur a fait mon châtiment.

(Prenant la main de Myrhus.)

Le présent me punit, Myrhus, cruellement.
Camillus m'a quitté, mon seul fils,

MYRHUS

Tout s'expie.

LÉONTÈS

Je sais; de frère à frère une guerre est impie.
J'ai porté chez les miens le désastre et le deuil.
Mais Dion avait trop irrité mon orgueil;
Il avait trop compté sans mon âme hautaine.
J'avais connu son joug, il éprouva ma haine.
Le sort me fit vainqueur : dans le feu du combat
Dion fut égorgé par la main d'un soldat.
Quant à l'enfant royale, à travers la mêlée
Emportée...

MYRHUS

Elle fut par la flamme aveuglée.

LÉONTÈS

Oui, ce fut le remords de ce jour triomphant.
Tu m'es témoin, Myrhus, que j'aimais cette enfant.
Mais tu sais mes projets et l'union rêvée :
Yanthis, par mon ordre en ces lieux élevée,
Devait à ses quinze ans et guérie à son tour
Par tes soins, épouser Camillus... et ce jour
Qui lui rendrait la vue avec le rang suprême,
Ce jour, en la ceignant du même diadème
Que son cousin, du trône assurait l'avenir,
Éteignait toute haine et jusqu'au souvenir
Du passé... Je comptais sans les vices du prince,
Camillus m'a quitté, Myrhus, et la province
Est témoin depuis lors d'un homme de mon nom!
De mon sang, devenu le hochet d'un bouffon,
Le triste compagnon d'un fou, d'un fils d'esclave...
Car, devine avec qui le prince, hélas! me brave?
Avec Prisca! Prisca, le bouffon de ma cour.
Ils ont fui l'autre mois tous deux... Depuis ce jour,
Ils vont discréditant parmi la populace
Ma race et mon honneur; le fou fait la grimace;
Mon fils, lui, fait le sot et conte mes projets...
... Enfin l'orage gronde, et parmi mes sujets
Le bruit s'affirme et croît qu'Yanthis vit encore,
Où? C'est là mon secret : jusqu'alors on l'ignore;
Mais pour le découvrir il suffit d'un instant.
Le parti du feu roi se redresse insultant,
Il réclame Yanthis... Yanthis découverte,
Myrhus, c'est ma ruine et c'est aussi sa perte;
C'est la guerre allumée entre les deux partis,
Les révoltés ici s'emparant d'Yanthis,
L'emmenant avec eux... Tu frémis d'épouvante!
Vois-tu la pauvre enfant entre leurs mains vivante!

La vois-tu devenue, entre les socs luisants,
Les piques et les faux, reine de partisans!

MYRHUS

La pauvre enfant!

LÉONTÈS

Expie, elle aussi, sa naissance.
Ah! c'est un lourd fardeau, Myrhus, que la puissance!
Comprends-tu maintenant l'alarme de ton roi ?
Sa présence en ces lieux est un danger pour moi.
C'est un danger pour elle... Eh bien! moi, je la sauve.
Elle, vierge au front d'or, moi, vieillard au front chauve,
Je l'épouse... à l'enfant de mon frère exécré
Je remets la couronne et le spectre sacré,
Roi, j'en fais une reine, et l'honneur de ma couche
Confond tous les partis en leur fermant la bouche.
Comprends-tu maintenant pourquoi ses pauvres yeux
Doivent rester fermés ? L'époux est morne et vieux.
Et l'épouse, en restant de ténèbres voilée,
Aveugle, ignorera qu'elle est vive immolée.

(Il se dirige vers la porte du jardin.)

J'ai dit. Adieu, Myrhus... Je reviendrai demain
Chercher l'enfant royale et consacrer l'hymen;
Je m'en remets à toi... Son âme est vierge encore,
Tu la tiens dans tes mains. Sa beauté qui s'ignore,
Soumise acceptera tout des mains de Myrhus.
Eveille en son esprit le mirage confus
Du trône, des honneurs, de la toute-puissance,
Dis-lui que je suis roi, l'homme heureux qu'on encense,
Par les villes en fête et les bourgs querelleurs,
Celui dont les chemins luisent jonchés de fleurs.

(S'arrêtant près de la porte.)

Dis-lui que ma vieille âme est brûlante et meurtrie,
Que je l'aime. (Une femme est toujours attendrie
Par ces mensonges-là.) Vante-lui sa beauté,
En un mot, rends-la femme.

(Il prend le bras de Myrhus.)

Et de la cruauté
De ce royal hymen ne maudis et n'accuse
Que le sort et mon fils...

(Il monte les degrés de la porte et s'arrête, fixant Myrhus.)

Et si l'enfant refuse,
Je t'en préviens, Myrhus, je m'en prendrai à toi.

MYRHUS, incliné.

Seigneur...

LÉONTÈS, ouvrant la porte.

Tu m'as compris ?

MYRHUS, toujours incliné.

Sire, vous êtes roi.

(Par la porte entr'ouverte, on voit le nègre porteur de torche. Leontès et le nègre s'enfoncent dans la forêt.)

RIDEAU

ACTE III

TROISIÈME ACTE

Même décor qu'à l'acte précédent, mais aspect tout différent; les ombrages de la forêt sont rouillés par l'automne, les parterres de fleurs dépouillés, le parc à l'abandon, plein d'herbes folles, des feuilles mortes jonchent la terre. La demeure abandonnée, elle aussi; les volets clos, à l'air mort, la mousse verdit les degrés du perron, la porte du jardin oscille grande ouverte sur la forêt... le banc est toujours sous le cèdre, mais le lit et le velum, les coussins, tout a disparu... Aspect de tristesse; on est en novembre: les chèvrefeuilles sont encore en fleurs.

Au lever du rideau, Prisca, même costume qu'à l'acte précédent, mais sale, déteint et déchiré, est assis sur les degrés du perron, une guitare enguirlandée de lierre entre les mains. Camillus, en costume de drap et de cuir fauve, drapé dans un long manteau brun, une dague au côté, est debout, appuyé à l'embrasure de la porte; il garde le silence et contemple dans une triste rêverie la forêt par où a dû partir Yanthis. Prisca pince les cordes de sa guitare et chante sur un air fantasque.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLUS, PRISCA

PRISCA, chantant.

L'Espérance, cette railleuse,
Nous sourit pour nous mieux tromper,
C'est l'éternelle et jeune gueuse
Dont le métier est de duper.

Et la cruelle et bonne gouge,
L'Espérance aux yeux d'ambre et d'or
Est là qui du palais au bouge
Ricane et nous mène à la mort!

CAMILLUS, redescendant devant le cèdre

Ah! trêve de chanson cruelle et de folie!
Dans l'amour d'Yanthis mon âme ensevelie
Adore sa souffrance et ne veut pas guérir;
Ma douleur est mon bien, Prisca, je veux souffrir,
Je veux me souvenir.

PRISCA, toujours assis sur le perron.

Pauvre âme inconsolée!
Et, toujours arpentant la solitaire allée,
Vous vivrez votre vie au milieu de ces bois.
Agréable avenir!... Voilà déjà deux mois
Que nous gardons ici

(Montrant la porte.)

la porte grande ouverte,
Le parc à l'abandon et la maison déserte.

CAMILLUS

Deux mois!

PRISCA, mettant sa guitare en bandoulière.

Et nous étions alors en plein été.
Le feuillage, aujourd'hui de rouille ensanglanté,
Ces parterres flétris et la rougeur des baies
Racontent assez haut que l'émondeur des haies,
L'automne aux doigts frileux et méchants est venu.

(Il se lève et montre son vêtement.)

Notre habit en lambeaux montre notre dos nu.

Depuis deux mois déjà, couple errant et bizarre,
Nous vivons d'une mûre et d'un air de guitare...
Qu'importe... après l'automne arrivera l'hiver,
L'homme aux frimas. Le froid nous gercera la chair,
Engourdira nos doigts, égrénera les mûres...
Et, sous la neige épaisse encombrant les ramures,
Les rustres de ces bois trouveront quelque jour
Près du fou mort de faim le prince mort d'amour,
Camillus et Prisca... tous deux... froids! Mais qu'importe,
L'amante de mon maître est envolée ou morte,
Et nous...

CAMILLUS, toujours immobile.

Heureux Prisca, qui n'a jamais aimé!

PRISCA

Malheureux Camillus, à vingt ans enfermé
Dans un amour défunt.

CAMILLUS, s'avançant vers Prisca.

Et si je l'aime encore!

PRISCA

Devant l'aube du jour regrette-t-on l'aurore
De la veille! Ah! Seigneur, quelles mœurs... d'écrivassier!
Votre éternel chagrin, foi de fou grimacier,
Est digne tout au plus d'un rimeur de province!
Voyons; pour une fois, seigneur, montrez-vous prince,
Oubliez! Mais d'honneur, si cela se savait,
Vous seriez compromis.

CAMILLUS, brutalement.

Aux yeux de mon sujet

Prisca! Mais apprends donc, ô bouffon sans vergogne,
(Y devrais-tu mourir et devenir charogne
Offerte aux carnassiers errants de ces forêts)
Qu'en dehors de ces murs, emplis de mes regrets,
Il n'est plus rien pour moi, rien qui fleurisse au monde!
C'est ici qu'adorable et divinement blonde
Yanthis m'apparut...

PRISCA, haussant les épaules.

Et qu'elle reviendra
Vous sourire demain.

(Faisant une gambade et pinçant sa guitare.)

Et traderidéra.

L'Espérance, cette railleuse,
Nous sourit pour nous mieux tromper,
C'est l'éternelle et jeune gueuse
Dont le métier est de duper.

CAMILLUS, menaçant.

Maraud, enfant de louve...

PRISCA, s'esquivant, puis s'arrêtant à distance.

Après! Elle est partie,
Hélas! oui, c'est certain; et la ronce et l'ortie,
Le lierre ont envahi le sable du chemin.
Mais espérer encor que ce soir ou demain
A la porte entr'ouverte elle va reparaître!
Chimères, mon doux prince, et m'enverriez-vous paître,
Moi, je reviens toujours à ce que j'avais dit.

(Mystérieusement.)

Cette forêt est fée et ce parc est maudit.
Yanthis, être vague éclos d'un sortilège
Et dissous au soleil comme un flocon de neige!

Nous sommes envoûtés selon le rite ancien
Des mages, par le fait du vieux magicien,
Du vieillard inconnu, qui nous prêtait à rire
Et qui rit maintenant de vous voir, mon doux sire,
Prisonnier d'un fantôme en ce parc isolé.

CAMILLUS

Et tais-toi, l'Amour seul m'a, fol, ensorcelé!
Elle était bien vivante et, frissonnant de crainte,
C'est bien un corps humain qui fuyait mon étreinte,
Et puis s'abandonnait en offrant éperdu
La rose de sa bouche à mon baiser tendu.
Non, je n'ai pas étreint un spectre de lumière.

(Il se laisse tomber sur le banc.)

PRISCA, pensif.

Alors, moi, je reprends ma version première.
C'était l'infante en fleur de quelque vieux jaloux
Qui, flairant un parfum musqué de jeunes loups,
Aura jugé prudent de fuir notre présence
En emmenant sa belle entre Smyrne et Byzance.
Irez-vous l'y chercher?... Allons, bel amoureux,
On peut être un grand prince et faire buisson creux.
La chasse a ses ennuis, l'Amour a ses déboires.
Nous n'en parlerons pas, seigneur, dans nos mémoires,
Voilà... Maintenant rien ne retient nos pas
Dans ces lieux enchantés, car vous n'espérez pas
Que l'heureux possesseur d'Yanthis la ramène
Pour vous charmer les yeux... Toute douleur humaine
A son temps... Nous avons fait hommage à l'amour
De deux mois, c'est fort bien; maintenant c'est le tour
Du rire, et ma folie en chantant nous emmène.

Il prend Camillus par la main, le fait lever et l'emmène vers la porte du jardin.)

CAMILLUS, se laissant faire.

Et nous allons, Prisca!

PRISCA

Rendre hommage à la Reine,
A la nouvelle épouse : On ne parle à la Cour
Que de sa beauté blonde, un miracle d'amour,
Un astre de blancheur! En prenant votre place
Le Roi n'a rien perdu, m'a-t-on dit. Notre grâce
Dépend de son caprice et vous pouvez d'un mot,
Vous, prince et beau cousin, m'éviter l'échafaud.
Vous redoutiez sa main : femme de votre père,
Vous ne la craignez plus; la jeune belle-mère
Toujours pour le beau-fils eut tendresse de cœur.
Rentrons donc à la Cour, mais rentrons-y vainqueur.
Pour moi, l'air du palais me manque et je m'ennuie
Comme une fleur séchée après deux mois sans pluie.
Nous avons une Reine, et vous n'éprouvez pas
L'envie, en bon sujet, d'aller baiser ses pas.

CAMILLUS, qui s'est assis de nouveau.

La nouvelle épousée... Oui, je sais que mon père,
De guerre lasse, a pris la fille de son frère
Pour compagne, l'enfant que l'on me destinait.
Pauvre femme!

PRISCA

En effet, l'époux n'est pas jeunet,
Mais la raison d'État, prince, est mathématique,
Abdiquer ou régner, voilà la politique.
L'horizon était noir, le peuple murmurait;
Nous nous trouvions absents et le roi s'épeurait.
Il s'est exécuté, brave comme un jeune homme;
Il a fait l'enfant Reine.

CAMILLUS

Et la Reine... on la nomme?

PRISCA

Ma foi, je n'en sais rien.

CAMILLUS

Fille et femme de rois,
Meurt, dit-on, de langueur, à peine après deux mois
D'hyménée, et j'aurais été, honte et misère,
L'inconscient bourreau qu'est aujourd'hui mon père!
J'aurais pu l'épouser?

PRISCA

Mais vous avez vingt ans,
Et le roi Léontès a soixante... printemps!
Auprès du beau cousin qui sait si la cousine
Eût langui?

CAMILLUS

Non, Prisca, tout est crime et ruine;
Qui sait si cette enfant, qui s'en va de langueur,
Ne meurt pas d'un amour étouffé dans son cœur,
Comme une autre Yanthis au devoir immolée!

PRISCA

Raison pour l'aller voir! vous l'auriez consolée!

CAMILLUS, se levant.

Non, les chagrins d'amour ne se consolent pas,
Prisca. Pour moi mon œuvre est finie ici-bas.
Las des coups du destin, auxquels je suis en butte,
J'abdique...

PRISCA, saluant.

Déjà, sire!

CAMILLUS

Et renonce à la lutte.
Les grands me font horreur, leur intrigue et leur cour,
Et, frappé par l'Amour, je reste avec l'Amour.

(Il s'assied désespérément sur le banc. — Prisca est debout devant lui.)
(Paraissent, dans l'embrasure de la porte du jardin, un intendant, des ouvriers tapissiers portant des tapis, des étoffes, des coussins, des aiguières d'or; des ouvriers jardiniers armés de râteaux, des menuisiers armés, eux, de marteaux et d'échelles, toute une escouade d'artisans de divers états. — Prisca passe derrière Camillus pour mieux voir.)

SCÈNE II

PRISCA, CAMILLUS, L'INTENDANT, UN VIEUX JARDINIER, Figurants.

L'INTENDANT, regardant la porte descellée.

Bon, il faudra d'abord remplacer cette porte.

(Aux tapissiers demeurés derrière lui.)

Mais que faites-vous là, vous autres? Qu'on apporte
Les coussins, les tapis et les aiguières d'or.

(Les tapissiers entrent avec leur bagage d'étoffes et de coussins : l'intendant leur montrant les degrés de la petite porte :)

Pour orner ces degrés qu'attendez-vous encor?

(Aux jardiniers.)

Vous, les gars jardiniers, déblayez-moi ces feuilles,
Et de branches de houx et de frais chèvrefeuilles
Encadrez-moi l'entrée.

LE VIEUX JARDINIER

Oui, seigneur intendant.

(Des tapissiers disposent un tapis sur les degrés de la porte, des jardiniers se mettent à ratisser les feuilles mortes, les autres à orner la porte de chèvrefeuilles et de branches de houx.)

PRISCA

Je l'aurais deviné. Front rogue et ton fendant,
Tout bouffi d'importance et de graisse blafarde,
C'est un cuistre.

L'INTENDANT

Et malheur à qui de vous s'attarde
Et s'amuse à l'ouvrage.

(Apercevant Camillus et Prisca.)

Hé! qu'aperçois-je là?
Un joueur de guitare et son compère?

(Les interpellant.)

Holà!
Les manants, décampez. Hors d'ici, les bohèmes!
Allez chanter ailleurs les airs de vos poèmes.
Mort Dieu, vous n'avez pas le cœur prompt à l'effroi
De prendre pour chenil le domaine du Roi!

CAMILLUS, se levant.

Le domaine du Roi?

L'INTENDANT

Faites vite, qu'on sorte.

(A un menuisier qui lui présente une forte planche pour la porte.)

Oui, ce vieux châtaignier fera très bien la porte.

(A Camillus et Prisca.

Vous m'avez entendu, décampez,

CAMILLUS

Et pourquoi,
S'il vous plaît?

L'INTENDANT

Pour rester êtes-vous fils de Roi?

CAMILLUS

Peut-être...

L'INTENDANT

Roi déchu, dont les sujets par bande
Vont pillant le marchand attardé dans la lande...
De connaître un bandit je suis vraiment charmé.

LE JARDINIER, à l'intendant.

Prenez garde, seigneur. Le plus jeune est armé.

PRISCA, à Camillus.

Prince, modérez-vous: on peut nous reconnaître.

L'INTENDANT, montrant sa baguette.

Pour fustiger ces gueux j'ai mon bâton de hêtre.

(S'avançant sur eux.)

Allons, assez causer. Au large, les vauriens!

PRISCA, saluant.

Seigneur, ayez pitié de deux musiciens.
Nous avons en passant trouvé la porte ouverte
Et nous sommes entrés; la cour était déserte.
Nous méditions, assis sur ces degrés moussus,
Car nous avons jadis connu des jours cossus.

Malgré notre air fantasque et nos capes en pièces,
Nous avons autrefois courtisé des duchesses.
Nous vivons aujourd'hui de la bonté des gens ;
Mais nous ne redoutons ni juges ni sergents.
Le ciel n'est pas plus pur que nos âmes sont pures.

L'INTENDANT

C'est bon... je vois, messieurs les coureurs d'aventures,
Que votre ton hautain s'est un peu radouci.
Allez, et que la Reine en arrivant ici
Ne vous y trouve pas traînant votre semelle.

(Il leur tourne le dos.)

PRISCA, joyeux.

La Reine vient ici, la charmante nouvelle !
Nous allions vers la Reine, elle s'en vient vers nous.

L'INTENDANT, aux tapissiers.

Vous étendrez ici les deux tapis indous.

(Il monte le perron.)

Des coussins sur ce banc.

(Montrant le cèdre.)

Et parmi ce feuillage
Ce...

PRISCA, s'approchant, sur la pointe des pieds, de l'intendant.

Le Roi Léontès est aussi du voyage ?

L'INTENDANT, machinalement.

Le Roi...non.

(S'apercevant que c'est Prisca.)

Mais comment, vous êtes encor là ?

PRISCA, très humble.

Doux seigneur, écoutez ma requête. Voilà
Ce dont il s'agit ; ce parc et ce morne domaine
N'ont rien de bien vivant pour charmer une Reine.
Seigneur, que diriez-vous si deux musiciens,
Deux joyeux compagnons, diseurs de jolis riens,
Donnaient à Son Altesse une galante aubade ?

L'INTENDANT, rogue, debout sur le perron.

Bon moyen d'irriter les nerfs d'une malade !
Après tout, c'est à vous de voir son médecin ;
Moi, qu'un fredon joyeux soit salubre ou malsain,
Ce n'est pas mon affaire... un vieux myrrhe accompagne
La Reine, voyez-le. Moi, je suis en campagne
Pour préparer le gîte et le coucher royal.
Bonne chance.

(Il entre dans l'habitation, suivi de l'escouade des tapissiers chargés d'étoffes et d'aiguières de prix.)

PRISCA, saluant.

On n'est pas plus courtois.

CAMILLUS

L'animal !

(Durant cette scène, des tapis indous ont été étendus sur le perron, des coussins et des étoffes sur le banc, et dans le cèdre un grand velum de pourpre aux armes royales ; maintenant on ouvre les volets de l'habitation et les jardiniers continuent à approprier le parc.)

SCÈNE III

CAMILLUS, PRISCA, LE VIEUX JARDINIER

PRISCA

Nos vœux sont exaucés, nous allons voir la Reine.

CAMILLUS

Quel étrange hasard l'amène en ce domaine !

LE VIEUX JARDINIER, posant ses mains sur son râteau.

Hé, mes gais compagnons, la Reine est au plus mal.
Elle a voulu revoir l'ombre du bois natal.
Raisonnables ou non, il faut qu'on obéisse
Aux désirs des mourants, triste et dernier caprice.
Enfant, elle a, dit-on, grandi parmi ces bois.
Elle veut les revoir une dernière fois,
Car la vie est ainsi. C'est toujours vers l'aurore
Que les yeux des mourants sont tournés. Le ciel dore
D'un reflet adorable et charmant le passé.
Et moi, moi qui vous parle ici, vieux et cassé,
Je me souviens encor du début de ma vie
Avec ravissement, tandis qu'hélas ! j'oublie
Mes chagrins de la veille et mes soucis du jour.

CAMILLUS

Prisca, j'ai peur ! Prisca !

(Il lui prend la main.)

Si, vain chasseur d'Amour,
J'avais sans le savoir manqué ma destinée,
Si cette jeune Reine à la mort condamnée...

PRISCA

Seigneur !

CAMILLUS

Si c'était... oui...

(Sonnerie de clairons, cris et rumeurs derrière le mur.)

PRISCA

Ces cris et ces clairons !

C'est la Reine.

CAMILLUS, voulant s'élancer vers la porte.

La Reine ! ah ! Prisca !

PRISCA, le retenant.

Demeurons.

CAMILLUS

Qui va paraître ici ! Je me soutiens à peine.

PRISCA

La peur aussi me prend.

(Les clairons sonnent de nouveau, des hérauts d'armes et des gardes royaux apparaissent avec la bannière ; ils descendent l'escalier et se rangent de chaque côté du mur.)

LE HÉRAUT

Sa Majesté la Reine.

Yanthis apparait dans l'embrasure de la porte, elle est en costume de velours frappé violet, drapée dans un long manteau de voyage de velours sombre : elle est très pâle et très amaigrie, l'aspect d'une mourante, se soutenant à peine ; Myrhus et Antigone l'aident à marcher ainsi que Thyra dans des costumes plus riches qu'à l'acte précédent. Derrière elle, troupe de Pages. Au son des clairons, l'intendant et ses ouvriers sont sortis de la demeure et sont rangés au pied du cèdre.)

CAMILLUS

Yanthis ! ah ! Prisca, ce coup est trop affreux.

RIDEAU

ACTE IV

QUATRIÈME ACTE

Même décor, mais le jour tombe. Deux gardes royaux montent la garde devant la petite porte du jardin grande ouverte. Prisca et Camillus sont debout à gauche sur le devant de la scène. Camillus, l'air désespéré, regarde obstinément du côté de la demeure. Prisca derrière lui, le tenant d'une main et l'autre main sur son épaule, essaye de le calmer.

SCÈNE PREMIÈRE

PRISCA, CAMILLUS, DEUX GARDES,
puis UN CAPITAINE

PRISCA

Tout s'arrange à merveille; allons, bel amoureux,
Payez au moins de mine. Au pied de ces futaies,
Malgré notre air bandit et ravageur de haies,
Le myrrhe, nous prenant pour deux musiciens,
Nous permet de rester. « Mes amis, je reviens;
A-t-il dit; aujourd'hui tout dépend d'un caprice,
Il se peut qu'un refrain joyeux la divertisse. »
Nous allons le revoir revenir d'ici peu,
Et la reine avec lui... Jouons donc notre jeu

Serré : nous voulons donc nous faire reconnaître
D'Yanthis, en restant inconnus du vieux maître
Sorcier; ces soldats qui veillent là dehors,
Sont bien un peu gênants, mais...

CAMILLUS, à lui-même.

Tant de vains efforts
Perdus, deux cœurs brisés, l'intérêt du royaume
Voulait ce crime... Était-ce elle ou bien son fantôme,
Elle avec ce front blême et ces bras amaigris!

PRISCA

Nous n'avancerons rien avec ces airs marris!

CAMILLUS, éclatant.

De grâce... un ouragan fait rage dans mon âme.
Yanthis est mourante, Yanthis est la femme
D'un autre, de mon père, et moi, qui l'adorais,
Sans la connaître, hélas, c'est elle que j'aurais
Épousée et gardée au palais des ancêtres,
Sans ma soif d'aventure et de roman...

PRISCA, le tirant par la manche et lui montrant les gardes.

Ces reîtres...

CAMILLUS, continuant.

Cette soif obsédante et folle de tout voir,
De tout approfondir jusques au désespoir!
O trois fois misérable et maudite équipée?
Nous cherchons l'inconnu, l'âme préoccupée
D'un vain rêve entrevu, d'un spectre suborneur.
Nous allons loin, bien loin, pour chasser le bonheur.

Puis quand, las de courir la forêt et la lande,
Nous revenons au gîte oublié faire amende,
Triste, abusé, vieilli, que trouvons-nous au seuil?
Des prêtres et des clercs entourant un cercueil,
Le cercueil du bonheur venu pour nous surprendre
Au logis vide, et là, mort, fatigué d'attendre.
Car elle est bien perdue, elle est morte, Prisca.

PREMIER GARDE, désignant Prisca.

J'ai certainement vu ce visage déjà.

DEUXIÈME GARDE

Moi, je connais aussi ce costume...

(Arrive le capitaine des gardes.)

LE CAPITAINE

On bavarde,
Et l'on rit. Est-ce ainsi que l'on monte une garde?

(Montrant Camillus et Prisca.)

Vous permettez d'entrer à des bohémiens!

PREMIER GARDE

Capitaine, excusez, ces deux musiciens
Attendent le congé de la reine malade.
Ils veulent, paraît-il, lui donner une aubade;
Le myrrhe à ce sujet consulte en ce moment
Sa Majesté la Reine.

CAMILLUS

Ah! c'est un châtiment,
Prisca! Nous expions les forfaits d'une race
Effrayante de rois qui n'a jamais fait grâce;
Et le sort aujourd'hui torture sans pitié
Dans elle, l'humble fille, et dans moi, l'héritier

De vingt rois d'Illyrie agrandis par leurs crimes,
Du passé des aïeux nous sommes les victimes,
De mon père, du sien... car enfin ses yeux morts,
Pourquoi n'y voient-ils pas? et c'est là mon remords!
Ils ont été brûlés dans quelque tragédie
De palais, où mon père, infâme perfidie,
Aura... Prisca, j'ai peur, j'ai honte d'y songer!

LE CAPITAINE, montrant Camillus.

Le plus jeune non plus ne m'est pas étranger.
Il flotte dans ces lieux comme une odeur d'intrigue.
Surveillez-les de près.

PRISCA

J'éprouve une fatigue
Dans le dos comme un homme en train d'être épié.

(Il se retourne, aperçoit les gardes causant et se rapproche vivement du prince.)

Nous nous sommes fourrés, je crois, dans un guêpier,
Seigneur, observez-vous. Là-bas, on vous observe.

LE CAPITAINE

Il faut que ma mémoire en ce cas-ci me serve!

(A haute voix.)

Prisca!

(Prisca se retourne.)

C'est lui.

LES DEUX GARDES

Prisca, le bouffon de la cour!

PRISCA, à Camillus.

Sire, on a dit mon nom.

CAMILLUS

Tu rêves.

LE CAPITAINE

Le bon tour!
C'est pour chacun de nous cent sols de récompense,
Cent sols à l'aigle d'or.

LE PREMIER GARDE

Arrêtons-le.

LE CAPITAINE

Silence!
Nous n'avons pas le droit de l'arrêter ici.
Dehors, oui : dans ce parc il est à la merci
De la reine. En sortant, nous ferons sa capture!

LE CAPITAINE

Et l'autre, son hautain compagnon d'aventure,
Qui ça peut-il bien être?... il a, ma foi, grand air,
L'ami du maître fol, et son œil froid et clair
Resplendit d'un orgueil qui ne paraît pas mince.

LE DEUXIÈME GARDE

Le bouffon, capitaine, accompagnait le prince
Camillus. Ils ont fui tous deux le même jour
Du palais.

LE CAPITAINE

Et le prince et le fou de sa cour
Seraient venus ici?

LE PREMIER GARDE

Pour connaître la Reine.
Lors de l'hymen royal ils étaient loin.

LE CAPITAINE

Aubaine!
Ce n'est plus cent sous d'or, mais cent ducats et plus
A qui retrouvera le prince Camillus.

LE PREMIER GARDE

Cent ducats!

LE DEUXIÈME GARDE

Cent sous d'or!

LE CAPITAINE, s'en allant.

Je vais chercher la garde.

Il sort.

CAMILLUS, à lui-même.

Oui, je la sauverai, te dis-je.

PRISCA

On nous regarde.
Si nous partions, seigneur!

CAMILLUS

Et tu railles, bouffon!

PRISCA

Quand je vous dis que l'un a prononcé mon nom!

CAMILLUS

Ils ont vu ta basquine en loques, ta marotte,
Et dans leur souvenir ton image falotte
A dansé. Laisse-moi. Reconnaît-on un fou
D'un autre fol, un masque errant d'un loup-garou?

PRISCA

Prisca de Camillus?

(Yanthis sort de la demeure et apparaît sur le perron appuyée sur Antigone et suivie de Myrhus et Thyra.)

SCÈNE II

PRISCA, CAMILLUS, YANTHIS, MYRHUS, ANTIGONE, THYRA, LES GARDES

YANTHIS

Ah! je me sens renaître
A cette saine odeur de sapin et de hêtre!
J'étais deux fois aveugle en ce palais obscur,
Myrhus, j'y serais morte.

(Étendant la main.)

Où donc est le grand mur
Où j'écoutais le vent remuer dans les feuilles?
Que j'aime ce parfum flottant de chèvrefeuilles!

(Elle descend les degrés.)

CAMILLUS

Elle avec ce front blême et ces bras amaigris!

YANTHIS, cherchant des mains autour d'elle.

Les roses et les lys sont-ils déjà flétris?

A Thyra.

Cueille-moi quelques fleurs.

THYRA

Nous sommes en automne,
Madame.

YANTHIS

La saison navrante et monotone
Où le malade, las de ne pouvoir guérir,
Avec la feuille au bois neigeant se sent mourir.
O bois ensoleillés, vieux murs fleuris de mousse,
Mon heure peut venir, la mort me sera douce,
Je vous ai retrouvés.

MYRHUS

(Il fait asseoir Yanthis sur le banc.)

Calmez-vous, mon enfant.

PRISCA

Devons-nous commencer notre aubade?

MYRHUS

Un moment.

(A Yanthis.)

Les deux jongleurs sont là toujours, faut-il leur rendre
La clef des champs?

YANTHIS, vivement.

Non pas, non. Je veux les entendre,
Car j'ai toujours aimé les cordes et les voix
Éveillant doucement le silence des bois.
C'est, m'as-tu dit, Myrhus, un joueur de guitare?

MYRHUS

Et son diseur de vers.

(A Camillus et Prisca.)

Approchez.

YANTHIS

C'est bizarre,
La douce émotion que je ressens ici,
A croire qu'il est là.

MYRHUS, à Prisca.

La reine attend.

PRISCA, à Camillus.

Voici
Le moment ou jamais de montrer votre grâce.

CAMILLUS

Jamais je ne pourrai... Prisca, parle à ma place.

(Prisca s'avance vers Yanthis et la salue très bas.)

PRISCA

Madame et Majesté, nous bénissons trois fois
Votre bonté clémente et votre douce voix;
Vous nous avez permis, à nous, fils de Bohême,
De chanter devant vous, et cet honneur suprême
Parmi nos compagnons nous consacre vainqueur.

YANTHIS, à part.

Ce n'est pas là la voix qui chante dans mon cœur.

PRISCA

Nous allons donc, au son grelottant des guitares,
Mêler à notre honneur à l'or des rythmes rares
L'émail des mots de pourpre et des rimes d'azur;
Car l'art du vrai savoir est un métier fort dur.
Joailliers sans métaux et forgerons sans forge,
Nous sertissons des mots et, quand de notre gorge
Le chant par nous conçu fuit, dièze ou bémol,
C'est un écrin ailé qui chante et prend son vol.

ANTIGONE

Son discours est rempli de pierres précieuses.

PRISCA, à Camillus.

Êtes-vous prêt?

CAMILLUS

Jamais.

PRISCA accorde sa guitare et chante.

Deux roses merveilleuses
Croissaient dans un jardin.
Vint Éros, et soudain
Les deux roses joyeuses
Fleurirent dans sa main.

Éros prit la moins belle
Et la mit sur son cœur
Et l'emporta vainqueur.
L'autre rose fidèle
Dessécha de langueur.

On peut être charmante
Et s'en aller un jour
Sans connaître l'amour.
A fleur, à femme aimante
Noir destin, froid séjour.

ANTIGONE

Je n'aime pas cela, la chanson est méchante.

YANTHIS

Elle est vraie, Antigone, et celui qui la chante,
Dis-moi, quel homme est-il?

ANTIGONE

Oh! l'aspect d'un bouffon!
Chamarré de vieux ors déteints, l'air fanfaron
Et louche, un vrai fantoche errant de comédie.

CAMILLUS, à Prisca.

Ah! Prisca, ta chanson est une perfidie!

PRISCA

Mais laissez-la venir.

YANTHIS, à Antigone.

Et l'autre, le diseur
De vers?

ANTIGONE

Il a l'aspect d'un jeune et fier chasseur,
Il tient ses yeux baissés et garde le silence.

YANTHIS

Ah!

(S'adressant à Prisca,)

J'attends maintenant que votre ami commence.

CAMILLUS

Moi?

PRISCA

Vous-même.

CAMILLUS

Chanter?

PRISCA

Êtes-vous assez pris!
Prince, exécutez-vous.

(Il lui offre sa guitare.)

Un amant bien appris
A toujours quelque plainte à gémir à sa belle.

ANTIGONE, à Yanthis.

Maintenant le plus vieux cherche au jeune querelle.

YANTHIS, à Prisca.

Et pourquoi cherchez-vous querelle à votre ami?

PRISCA

Il ne veut pas chanter, monsieur fait l'endormi.

MYRHUS

Mais vous aviez promis tous deux à Son Altesse
De lui donner aubade.

PRISCA

Il est dans la tristesse
Et prétend que les pleurs ont enroué sa voix.

YANTHIS

Il est triste, et pourquoi?

PRISCA, malgré Camillus.

Voilà bientôt deux mois
Qu'il a perdu sa mie et son cœur est en peine.
Voilà deux mois qu'il va buvant à la fontaine,
Vivant de fruits d'automne et rôdant par ces bois
Qu'il ne veut plus quitter; car la dernière fois
Que sa douce adorée a daigné lui sourire,
C'était dans ces forêts, paraît-il. Son martyre
L'y retient.

CAMILLUS

Par pitié, tais-toi!

YANTHIS

Pauvre garçon!
Et sa lèvre est depuis muette et sans chanson

PRISCA

Tant il est absorbé par celle qu'il adore!

YANTHIS, à part.

Qui sait si Camillus, lui, se souvient encore!

(Haut.)

Bien; qu'il se taise donc et retourne à ses bois!
J'aurais aimé pourtant à connaître sa voix.

(Elle se lève pour se retirer. Camillus prend vivement la main de Prisca.)

CAMILLUS

Prisca.

PRISCA

Le voulez-vous?

CAMILLUS

Oui.

PRISCA, s'avançant vers Yanthis qui s'est levée.

Reine, en noble artiste
Mon ami craint surtout que son chant doux et triste,
Écho de sa douleur, ne rende soucieux
Votre beau front royal, et...

YAHTHIS, s'arrêtant.

N'emplisse mes yeux
De pleurs.

(Elle se rassied.)

Qu'il chante alors, les larmes me sont douces.

MYRHUS

Madame.

YANTHIS

Laisse-nous, ce sont là des secousses
Qui font renaître en moi le cœur éteint déjà.
Vois, je vais déjà mieux.

CAMILLUS

Il le faut donc, Prisca !

PRISCA

Il le faut. Nous avons les deux pieds dans le gouffre.
Sautez-y pour calmer ce pauvre cœur qui souffre.

(Camillus prend la guitare, que lui offre Prisca, l'accorde, s'avance devant Yanthis ; il chante.)

CAMILLUS

Les lys fanés jonchent l'allée
Et les feuilles le banc désert,
Où mon amie au loin allée
Rêvait au pied du cèdre vert.

YANTHIS

Cette voix !

CAMILLUS

J'ai ramassé des fleurs flétries
Et j'ai baisé les feuilles d'or ;
Mais ni feuilles ni fleurs meurtries,
Mortes, n'ont pu me dire encor

Où s'en est mon amie allée,
Celle, qui sur le banc désert
Illuminait la sombre allée,
Blonde au pied du grand cèdre vert.

YANTHIS, se soulevant très émue.

Antigone, un effroi me pénètre;
Antigone, un étrange émoi trouble mon être.

CAMILLUS, chantant.

L'amour est-il donc un mensonge,
Que l'être imploré par nos vœux
Puisse oublier comme un vain songe,
Et le baiser et les aveux!

YANTHIS, se levant toute droite.

Un mensonge, ah! nourrice, il croit qu'un froid mensonge...
Dis-lui que mon amour n'était pas un vain songe,
Que je l'aime toujours, mais qu'un arrêt cruel,
M'a contrainte à... Myrrhus.

(Elle tombe évanouie.)

ANTIGONE, la soutenant.

Elle défaille, ô ciel!

MYRHUS

Et grâce à toi, nourrice, ô faible créature!
N'avais-je pas prédit la fin de l'aventure?
Soutiens-la.

(Il lui fait respirer un flacon. Antigone et Thyra s'empressent autour d'Yanthis évanouie.)

ANTIGONE

Mon enfant.

CAMILLUS, se jetant aux pieds de Yanthis et lui baisant la main.

Yanthis.

MYRHUS

Quoi, manant!
Près de Sa Majesté qu'oses-tu maintenant!
Hors d'ici, vagabond, gipsy, chanteur funeste!

(CAMILLUS se relève, il va riposter. Prisca le prend vivement par le bras.)

PRISCA

Décampons au plus tôt sans demander le reste.
Encore un mot, seigneur, et nous sommes perdus.

(Durant la chanson, le capitaine des gardes est revenu avec bonne escorte et observe la scène.)

CAMILLUS

Je resterai.

PRISCA, suppliant.

Seigneur...

LE CAPITAINE des gardes, montrant Camillus à ses gardes.

Du prince Camillus
Vous vous saisirez. Moi, de cet oiseau rare.

(Il désigne Prisca.)

PRISCA

Profitons de l'émoi pour fuir de la bagarre.

CAMILLUS

Je reste.

PRISCA

Le vieux myrrhe est prompt à s'irriter.
Vous avez donc juré de nous faire arrêter?

CAMILLUS, avec un grand geste.

Je reviendrai.

(Il suit Prisca. Au moment où Prisca franchit la porte, le capitaine des gardes l'arrête, Prisca est garrotté.)

LE CAPITAINE

Et d'un.

PRISCA, se débattant.

A moi!

LE CAPITAINE

Qu'on le bâillonne.

(Camillus a sauté vivement en arrière, il tire sa dague et fait face aux gardes.)

CAMILLUS

Le premier d'entre vous qui touche à ma personne,
Je lui cloue et ma dague et la mort au côté!

LE CAPITAINE, chapeau bas.

Nous nous en remettons, prince, à votre bonté.
La volonté du roi votre père est expresse,
Et nous avons mandat d'arrêter votre Altesse.

MYRHUS, quittant Yanthis aux mains des femmes.

Une Altesse en ces lieux.

LE CAPITAINE, désignant Camillus.

Le prince Camillus,
Lui-même.

YANTHIS, revenant à elle.

Camillus! non, je ne rêve plus.
On a bien dit son nom : Camillus!

LE CAPITAINE

Qu'on arrête
Monseigneur.

YANTHIS, se levant et venant vis-à-vis le capitaine.

Et la reine Yanthis. Je suis prête
A le suivre au palais, et là devant le roi,
Je défendrai sa cause.

MYRHUS

Elle est folle. L'effroi
L'égare, elle délire.

(A Yanthis.)

Yanthis.

(Il veut l'emmener.)

Je suis reine.
Je défends que l'on touche au prince.

LE CAPITAINE

Qu'on l'emmène!
L'ordre est formel.

(Les gardes s'avancent vers Camillus.)

CAMILLUS

Manants!

MYRHUS, à Yanthis.

Apaisez votre émoi.
Rentrons.

YANTHIS, se dégageant.

Et qui commande en ces lieux, vous ou moi?
Myrhus! j'entends qu'ici tout cède et m'obéisse.
Le roi règne au palais. Moi, c'est trop d'injustice
Tolérée et d'affronts dévorés en secret;
Vous n'êtes, sachez-le, que mon premier sujet:
Je suis lasse à la fin, de toujours vous entendre
Me gourmander, Myrhus, et jamais me défendre.

MYRHUS

Yanthis...

YANTHIS

Pardonnez, mais mon âme est à bout.
Quant à vous qui m'avez, valet, parlé debout,
Chevalier-garde, allez dire au roi d'Illyrie
Que, moi, fille de rois et par les rois meurtrie,
J'ose enfin relever mon front humilié.
Le prince Camillus s'est fait mon prisonnier,
Je le garde... partez... Ah! Myrhus, Antigone,
Menez-moi sur le banc, la force m'abandonne.

Elle chancelle et vient, soutenue entre les bras de Myrhus et d'Antigone, s'abattre sur le banc. Sur un signe de Myrhus, le capitaine des gardes a fermé la porte et laissé Camillus libre dans le jardin.

SCÈNE TROISIÈME

CAMILLUS, YANTHIS, ANTIGONE, MYRHUS, THYRA.

(Yanthis est sur le banc, soutenue par Antigone et Myrhus. Camillus, à ses pieds, lui baise les mains. Silence.)

CAMILLUS, à genoux.

Yanthis, Yanthis!

YANTHIS, revenant à elle.

Ah! c'est toi! Camillus,
Parle-moi. Désormais, tu ne t'en iras plus,
Plus jamais, n'est-ce pas?... S'ils viennent pour te prendre,
Moi, je te défendrai... ta voix câline et tendre
Me poursuivait toujours, comme un divin concert,
Dans ce palais sinistre. Oh! j'ai beaucoup souffert,
Beaucoup pleuré là-bas, demande à ma nourrice!
Revenir en ces lieux était mon seul caprice.
Je savais t'y trouver, je t'avais pressenti
Demeuré là fidèle, et le cœur averti
Ne nous trompe jamais. Tout m'a trompé, pauvre être,
Ici-bas, hors ce cœur dont le tien est le maître.

MYRHUS

Madame.

YANTHIS

Laisse-nous.

(A Antigone).

Nourrice, explique-lui
Qu'il doit me laisser libre et joyeuse aujourd'hui,
Que j'aimais Camillus avant d'être amenée
Par ses tristes conseils à ce triste hyménée;
Que son premier baiser survivait dans mon cœur,
Que je suis lasse enfin de crime et de rigueur,
Que j'aime Camillus et que rien sur la terre
Ne me détournera d'un amour...

MYRHUS

Adultère!

ANTIGONE

Ah! Myrhus...

YANTHIS, debout.

Adultère?

MYRHUS

Un autre est votre époux,
Léontès, et son fils embrasse vos genoux.

(Camillus se relève effaré.)

YANTHIS

Suis-je donc si coupable? Alors, la destinée
Et ceux qui m'ont contrainte à ce morne hyménée,
Moi, pauvre enfant aveugle, avec ce roi vieillard,
Leur crime, c'en est un, a son nom quelque part.
Ceux-là, bons ou méchants, Myrhus, que Dieu les juge.

(Se penchant sur Camillus et le prenant dans ses bras.)

Quant à toi, Camillus, mon seul bien, mon refuge,
Viens, donne-moi tes mains, presse-moi dans tes bras!
Ah! la vie est cruelle et trop courte ici-bas!
Vois-tu, nous avons fait tous deux un trop beau rêve
Et les hommes méchants l'ont brisé : l'heure est brève,
Je sens que je m'en vais et que, las de souffrir,
Mon pauvre corps navré me trahit...

CAMILLUS

Toi, mourir!
Je te perdrais encore, à peine retrouvée,
Yanthis, mon amour?

YANTHIS

Mon œuvre est terminée,
Je m'éteins sur ton cœur, et, mon front affaibli
Vibrant sous tes baisers : mon rêve est accompli.

(Elle défaille sur l'épaule de Camillus.)

CAMILLUS

Yanthis! Yanthis!

YANTHIS, souriante et comme égarée.

Écoute, l'heure est douce.
La lune en ronds d'argent sommeille sous la mousse.
Je t'attends sur le banc: c'est au doux lendemain
Du jour où ma main frêle a rencontré ta main.

CAMILLUS

Que dit-elle!

ANTIGONE

Myrhus.

MYRHUS

Hélas! c'est l'agonie!

YANTHIS

Myrhus est endormi, la journée est finie.
Et le parc est désert, entends-tu dans les bois?
Quelqu'un chante, Antigone, et ce n'est pas sa voix.
Je t'attends sur le banc, ma nourrice inquiète
Épie au pied du mur ton pas... quelqu'un s'arrête,
Quelqu'un frappe à la porte, une voix dit : C'est moi.
Antigone, est-ce lui?... Camillus, est-ce toi?

(Elle se lève et met ses mains sur les épaules de Camillus.)

Est-ce à toi ces grands yeux, ces lèvres sans sourire?
Sans sourire, pourquoi? Je t'aime!

MYRHUS

Elle délire.

CAMILLUS, se levant avec effroi.

Elle y voit!

YANTHIS, le regardant.

Tes cheveux sont noirs comme tes yeux,
Je te rêvais ainsi.

(Elle fait quelques pas.)

Trouble mystérieux,
Y verrais-je ?

(Regardant Antigone.)

Antigone, est-ce là ton visage ?
Myrhus, est-ce le tien ?

(Regardant le reste.)

Est-ce là du feuillage ?

(Se tournant vers Thyra.)

Thyra, je veux te voir.

(Elle regarde autour d'elle.)

Mais où sont donc mes fleurs ?
Mortes !

(Se penchant sur eux.)

Autour de moi je ne vois que des pleurs.

(Myrhus, Antigone et Camillus sont pleurant à genoux autour d'elle elle se rasseoit sur le banc.)

Les lys fanés jonchent l'allée
Et les feuilles, le banc désert,
Où mon amie au loin allée
Rêvait au pied du cèdre vert...

(Elle se lève et le bras tendu vers la porte.)

Le prince Camillus ! gardes, qu'on le délivre !
Ah ! j'étouffe.

(Elle tombe à la renverse, toute droite. Myrhus et Antigone la reçoivent dans leurs bras.)

CAMILLUS, se jetant sur elle.

Yanthis !

MYRHUS

Elle a cessé de vivre!

CAMILLUS

Elle vivra, Myrhus!

MYRHUS, la main sur le cœur de Yanthis.

Son cœur est déjà froid.
Elle a vécu, seigneur.

(Antigone, Thyra et Camillus tombent devant le corps de Yanthis, rumeurs derrière le mur.)

UNE VOIX, derrrière la porte.

Ouvrez, au nom du roi.

CAMILLUS, se levant.

Mon père ici!

MYRHUS

Le roi!

LA VOIX

Qu'on enfonce la porte!

(Camillus se lève et va ouvrir la porte toute grande.)

CAMILLUS

Roi, vous pouvez entrer maintenant. Elle est morte.

(Dans l'embrasure de la porte apparaissent les deux sentinelles, le capitaine des gardes, une escouade de gardes. Prisca garrotté au milieu d'eux, plus un héraut d'armes.)

SCÈNE X

CAMILLUS, ANTIGONE, MYRHUS, THYRA, PRISCA, LE HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT D'ARMES, il descend l'escalier et salue Camillus.

Prince, à votre douleur je dois la vérité.
Votre père n'est plus... Le peuple révolté,
Qu'agitait sourdement le parti de la reine,
Dès la reine en allée, a, rugissant de haine,
Envahi le palais... la garde a déserté.
En se voyant trahie, hélas! Sa Majesté,
Plutôt que de tomber au pouvoir de l'émeute,
A vidé le poison d'une bague. La meute
Des pillards l'a trouvé sur son trône accoudé,
Mort, le sceptre à la main, et sur son front ridé
La foule ivre d'horreur a laissé la couronne.
Prince, il est mort en roi.

(Myrhus s'avance près du prince, Antigone et Thyra sont toujours à genoux près d'Yanthis.)

CAMILLUS

Que le ciel lui pardonne!
O fléaux sur mon front deux fois appesantis,
Yanthis était libre.

LE HÉRAUT

A la reine Yanthis
J'accourais par ces bois apporter la nouvelle
Quand j'ai su par ces gens...

(Il désigne le capitaine des gardes et Prisca.)

Que la reine auprès d'elle

Sur la foi de l'honneur vous gardait prisonnier.

(Saluant très bas Camillus.)

La mort du roi régnant vous fait, prince, héritier
Du trône et le trépas d'Yanthis vous délivre!

CAMILLUS, tirant sa dague pour s'en frapper.

Qu'il me délivre donc!

MYRHUS, arrêtant son bras.

Seigneur, vous devez vivre!

PRISCA, s'approchant garrotté de Camillus.

Pour me sauver d'abord...

CAMILLUS, aux gardes.

Déliez-moi ce fou!

(On délivre Prisca.)

LE HÉRAUT, se tournant vers les gardes.

Le prince Camillus est roi.

PRISCA

Chut, le hibou
Des désespoirs d'amour s'est posé sur sa tête.

(Il s'approche doucement de Camillus.)

Qu'allez-vous opposer, seigneur, à la tempête
Populaire ?

CAMILLUS

L'oubli, je ne veux pas régner.

PRISCA

Soit, et vous laisserez les cœurs aimants saigner
Comme a saigné celui de cette enfant meurtrie,
Les vieillards épouser les vierges, l'Illyrie
S'amoindrir et tomber, faute d'un peu d'amour,
Vous, seigneur, que l'amour a sacré dans ce jour?
Régnez, pour épargner aux rois d'autres victimes!

(Camillus, d'abord comme insensible, a fini par écouter, il s'approche lentement du banc où repose le corps d'Yanthis, prend sa main, et la regardant, très lentement.)

CAMILLUS

Dit-il vrai, pauvre enfant saignante de leurs crimes,
Lys éclos dans l'orage et que ces temps maudits
Ont brisé, fleur de grâce ouverte en Paradis,
Est-il vrai que ta voix adorée et plaintive
M'implore au nom d'Éros et qu'il faut que je vive?
Soit, je règnerai donc, mais plus tard, quelque jour,
En souvenir de toi, pour l'Amour de l'Amour!

FIN

LA MANDRAGORE

CONTE GOTHIQUE

EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

AVEC PROLOGUE

(Reconstituée d'après une tapisserie du XVe *siècle.*



PROLOGUE

PERSONNAGES DU PROLOGUE

LONGCHET, MEGGIROUDE, COSSINE, mendiantes.
ODONILDE, sorcière.
ROTTERIK, dauphin de Thuringe.
BELLANGÈRE, suivante de la Reine Godelive.

LA MANDRAGORE

CONTE GOTHIQUE

EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

AVEC PROLOGUE

Reconstituée d'après une tapisserie du XVe *siècle.*

PROLOGUE

Un charnier dans une lande de bruyères, une file de gibets se dresse de gauche à droite jusqu'au fond de la scène, c'est comme une allée de potences qui va en diminuant vers l'horizon, des formes noires se balancent accrochées à ceux du lointain, les bois de justice du premier plan n'ont pas de pendus : ils dominent tous les bruyères défleuries, montés chacun sur un cube de pierre d'au moins deux mètres de haut.

Au lever du rideau deux mendiantes, deux vieilles femmes guenilleuses et sordides sont accroupies au pied d'un des gibets, elles ont devant elles chacune une besace dont elles soupèsent et énumèrent le contenu; le ciel est rouge à l'horizon, c'est le crépuscule.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DEUX MENDIANTES

LONGCHET

Des châtaignes pourries, un quignon de pain sec à briser les dents et cet os de porc, voilà la denrée de la journée et mes pieds depuis l'aube usent les cailloux des routes.

Ah! Meggiroude, Meggiroude! les gens d'aujourd'hui ont les doigts crispés comme des serres et l'aumône est rare au pays de Thuringe, mais j'ai jeté du poil de chauve-souris dans tous les abreuvoirs, partout où on m'a refusé le pain, et le seuil du couvent de Ferbrowne, tu sais bien Ferbrowne, où les nonnes sont si dures au pauvre monde, devine ce que j'ai fait au seuil de leur moustier, Meggie?... J'en ai descellé une pierre et, sous la dalle branlante, j'ai planté une racine de ciguë arrachée l'autre nuit dans le cimetière de Sorne, là où les fillettes communes attendent les voyageurs à l'orée des champs. Elle était encore toute mouillée d'une étrange rosée, ma ciguë de luxure, et quand elle fleurira, la chasteté des nonnes flambera comme étoupe et mon cœur dansera, qu'en dis-tu, Meggie?

MEGGIROUDE

Tu bavardes comme une pie borgne. Le mal, qu'on parle haut, perd toute sa puissance, le vent a déjà raconté ta vengeance aux bruyères, et les bruyères sont des bavardes avec leurs tiges qui bruissent. (Fouillant dans sa besace.) Pige-moi ces pois chiches, que m'a donnés la fille du forgeron de Sturberg! elle est toujours folle de son beau semainier.

LONGCHET

Et en échange de tes fioles d'eau croupie tu en obtiens toujours ce que tu veux, Meggie?

MEGGIROUDE

J'entretiens le chagrin qui me nourrit; briser la coupe où l'on a bu n'est pas donné à tout le monde. Elle est esclave de son souvenir et boit dans un verre vide ses illusions et mes mensonges. Vois ce qu'elle m'a donné aujourd'hui?

LONGCHET

Une croix d'or! une croix!

MEGGIROUDE

Oui, par le grand Seigneur, la croix d'or de sa mère et le chapelet avec, en échange d'un peu de sang de vipère dans une bulle de verre noir. Admire-moi, Meggie. Sans trop la conseiller, je lui ai laissé croire que cette ordure mêlée aux aliments du gars rallumerait son désir, qu'il arderait comme braise.

LONGCHET

Oh! tu es une vraie sorcière, car elle le fera, la gueuse énamourée! et c'est la mort de son mignon et la fille arrêtée, condamnée et pendue; mais prends garde à toi, Meggie.

MEGGIROUDE

Bah! n'ai-je pas mon crible pour m'emporter en tournoyant dans les nuées? Mais chut! au picotement de mes pouces je sens venir vers nous quelqu'un de maudit.

(Entre une troisième mendiante plus laide et plus ridée que les autres.)

SCÈNE II

LES MÊMES, PLUS COSSINE

LONGCHET ET MEGGIROUDE

C'est Cossine, Cossine, la lépreuse du bourg Eudelle! Eh! Cossine, vieille plaie errante, ici, viens par ici!

COSSINE, arrêtée un peu au-dessus d'elles.

Eh! eh! est-ce que votre vieille peau vous démange, avorteuses, mes sœurs?

MEGGIROUDE

Notre cuir a senti d'autres griffes et nous avons baisé trop souvent le bouc ailleurs qu'entre les cornes pour craindre tes malices, vilain masque de craie!

LONGCHET

Oui, viens ici, près de nous, viens nous partager les oignons de ta besace. Sinon nous ferons tomber les écailles de ta face avec nos ongles et des orties.

COSSINE

Eh! eh! je vois toujours que le Très Bas vous tient; mais réservez vos fureurs pour d'autres, mon havresac est vide et, s'il tressaute sur mon échine, c'est qu'il sert d'habitacle à trois beaux petits crapauds, mes crapauds familiers, trois crapauds mâles tout gonflés de venin que je réserve pour une œuvre sans nom.

MEGGIROUDE

Oui, tu veux toujours faire forniquer tes moines.

COSSINE

Et j'y réussirai. Ils ont voulu me mener en maison blanche et j'ai juré, je les ferai lapider pour vilenie dans leur cloître.

(Elle descend vers les deux autres sorcières.)

MEGGIROUDE

Tu es une vraie servante du Mauvais, Cossine.

COSSINE

Oui, en vérité, je ne garde point pour rien le lézard et le hibou; j'ai assez longtemps pleuré dans les ruines, mais savez-vous qui je précède ici? Savez-vous qui j'ai rencontré dans la bruyère en train d'éveiller les orvets endormis en rond sur le sable, en train de jeter des morceaux de chair morte pour pâturer les loups?...

LONGCHET

Qui cela?... dis-nous vite, Cossine, nos vieilles oreilles desséchées en frémissent et notre sang corrompu frétille.

COSSINE

Odonilde!

LONGCHET ET MEGGIROUDE

Odonilde! la stigmatisée du désert d'Arrau; Odonilde, la sorcière de l'ancien four à plâtre de la route d'Effern? mais elle est proscrite et condamnée!

COSSINE

Oui, son mannequin a été brûlé sur la place de la ville, et sa tête est encore mise à prix. N'empêche qu'elle s'achemine en ce moment vers nous, ne sentez-vous pas vos pouces qui crépitent? elle est sur mes pas, en vérité, je vous le dis, elle marche dans mon ombre.

MEGGIROUDE

Elle a osé quitter son souterrain d'Effern? quelle œuvre de ténèbres peut l'amener ici?

(Une quatrième femme haillonneuse, mais grande et droite encore, apparaît sur le cube de pierre au-dessus des trois mendiantes, elle se dresse inquiétante au pied même du gibet, c'est Odonilde.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTES, ET ODONILDE

ODONILDE

Une œuvre royale, par le pied-bot de notre maître. Je ne me dérange pas à moins, mes vieilles chouettes. Si ridé que soit mon cou je ne le risque pas, moi, pour la damnation d'un couvent de nonnes ou la paillardise d'une communauté de frocards; oui, la stigmatisée du désert d'Arrau, l'exécutée en effigie du four à plâtre d'Effern, la vieille Odonilde est là parmi vous, mes petites apprenties sorcières, et je viens vous demander, vous demander non pas, vous ordonner de prêter vos pattes crochues à mon œuvre! (Elle descend vers elles.) C'est la destinée de tout un royaume qu'il nous faut tisser d'ombre et de sang cette nuit, mes belles filandières. Il s'agit de faire fleurir ici l'obscène mandragore, la plante qui tue le sommeil, la plante à la racine meurtrière qui obsède la pensée, détruit la volonté et empoisonne la vie à qui l'a touchée une fois.

LES TROIS MENDIANTES, se levant effrayées.

La mandragore!

ODONILDE

Oh! sur ce sol engraissé par le sang des gibets, deux ou trois rondes de sorcières suffiront, croyez-moi, mes sœurs, et quand vous aurez pris vos ébats à minuit, sous la lune complice, la plante d'agonie germera.

MEGGIROUDE

Et c'est la destinée d'un royaume, dis-tu?

ODONILDE

La vie de tout un peuple, la honte et le scandale de toute une dynastie, c'est la pourpre avilie, un roi déshonoré, une reine sorcière épeurée, rendue pareille à nous par le chagrin et la terreur, une vierge damnée, déflorée innocente, une colombe et une adepte, quoi !

LONGCHET

Tu es la bien-aimée du Maître, Odonilde !

ODONILDE

Oui, il m'a marquée de sa griffe, mais écoutez et prêtez-moi bien le miroir de vos âmes obliques. L'horizon est de plus en plus rouge et voici la nuit ; dans une heure, trouvez-vous toutes les trois ici. Au lever de la lune, j'amènerai une reine.

MEGGIROUDE

Une reine !

ODONILDE

La reine, oui, la reine Godelive, la triste exilée du manoir de Storrnberg, la reine aux couches bestiales et soupeonnées, qu'ont répudiée et le roi et le peuple.

COSSINE

La reine Godelive, celle qui a enfanté un monstre ?

ODONILDE

Un monstre, oui, le monstre informe et larveux que tout le monde croit mort et que vous connaissez bien, vous qui fréquentez les charniers et les ruines.

MEGGIROUDE

Et c'est pour la mettre en présence de sa fille que tu la conduis ici?

ODONILDE

Tu es ivre, Meggie! La reine Godelive porte en elle un cimetière, le regret du passé; et dans cette âme pestiférée par une morte tu voudrais que je fisse refleurir l'espérance? Non pas, je veux au contraire lui donner pour compagnon un spectre. Elle embrassera sur la bouche un cadavre, car les cadavres étouffent les vivants. Je lui ai persuadé que la racine infâme lui rendrait, cultivée par elle, la forme de son enfant. J'installerai auprès d'elle un fantôme, et le monstre qu'elle aime, le monstre qu'elle croit mort et dont elle vient chercher ici la vaine image, peut errer maintenant.

COSSINE

Puisses-tu mener à bien tes complots maléfiques, Odonilde! Satan doit bien t'aimer.

ODONILDE

Il veut bien me conseiller parfois. — Écoutez-moi : Gardée par la mandragore, hantée et épiée par elle, la Godelive aveuglée ne retrouvera jamais sa fille; elle veut contempler son passé, je lui donne une enveloppe vide. La sorcellerie n'est-elle pas l'art d'égarer les âmes, de les leurrer et de les conduire au désespoir? A qui de vous le Très Bas s'est-il jamais donné depuis le jour funeste, où, pour vous mettre à mal, il affola vos convoitises, ensorcelées mes sœurs, maintenant ensorceleuses, ourdisseuses de désastres, semeuses de désespoirs, de crimes et de trahisons?

LES TROIS MENDIANTES

Tu es une vraie sorcière !

ODONILDE

Oui, j'aime le mal pour le mal et mérite de réussir, mais chut ! quelqu'un vient, le sable des dunes ronfle comme un tambour. Quelqu'un, vous dis-je, marche dans la bruyère.

MEGGIROUDE

Faut-il lui sauter à la gorge ?

LONGCHET

Ou lui fendre le ventre du tranchant de nos ongles ? Malheur à l'imprudent qui vient troubler notre conseil ! Vite vos mains, mes sœurs, pour former la ronde et l'entraîner au-dessus des pâtures et des mares, des mares et des pâtures, des pâtures et des bois.

ODONILDE

Paix, mes sœurs, rentrez vos griffes, et toi. Cossine, impose silence à ton cliquet de bois. Celui qui vient ici vous vaut toutes ; sa mauvaiseté égale la vôtre, tout inconscient et tout jeune qu'il soit. C'est un vrai prince et le plus bel atout de votre jeu, le dé pipé de la partie que nous tenons contre l'âme d'une reine et la gloire d'un roi.

MEGGIROUDE

Un prince, dis-tu ?

ODONILDE

Mieux, un dauphin, et vous l'allez voir, un vrai mignon de couchette et de chevalet, cruel comme un chapard et beau comme père et mère, le portrait et le désespoir de la reine, celle-là même que j'amènerai cette nuit.

COSSINE

Que vient-il faire ici ?

MEGGIROUDE

Nous consulter ?

ODONILDE

Non pas. Ce champ de supplice est un lieu pour lui plaire, je gage qu'il y vient promener ses amours.

COSSINE

En effet, une colombe l'accompagne.

ODONILDE

Je l'aurais parié ; mais retirons-nous à l'écart, mes sœurs, et livrons-lui passage. Qu'il ne nous voie pas, qu'il ne nous soupçonne pas, et, pour peu qu'il parle, vous l'aimerez comme moi.

MEGGIROUDE et les deux autres mendiantes.

Brrrt !

(Elles se dispersent et se cachent derrière les gros cubes de pierre des gibets.)

(Entrent Rotterik et Bellangère. Rotterik est tout vêtu de drap noir et de soie violette, il marche drapé dans un grand manteau en tenant enlacée Bellangère.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTES CACHÉES, ROTTERIK, BELLANGÈRE

BELLANGÈRE

Oh ! monseigneur, pourquoi m'avoir amenée ici ? Ces bois de justice et ces cubes de pierre, et toujours ces gi

bets comme autant de grands bras noirs dressés contre le ciel !

ROTTERIK

Oui, c'est un charnier, et l'endroit ne paraît pas te plaire, petite tourterelle ; mais j'aime ta terreur d'oiseau palpitant dans mes doigts. Tes yeux sont plus beaux agrandis par l'épouvante, le fard le plus délicat est celui de l'angoisse, et à te sentir ainsi défaillir contre moi, c'est ton âme, il me semble, que je bois sur tes lèvres. (Il l'embrasse sur la bouche.)

MEGGIROUDE et COSSINE, cachées.

Oh ! oh ! oh !

BELLANGÈRE

Vous dites toujours des choses étranges et que mon âme ne saisit pas ! Monseigneur, vous ne me parliez pas ainsi dans le petit bois de frênes, et j'aimais bien mieux votre air et vos paroles avant de venir dans cet affreux endroit.

ROTTERIK

C'est parce que tu es encore une petite fille, Bellangère ; mais, quand tu connaîtras mieux l'amour, c'est toi qui mèneras tes soupirants errer dans les cimetières. Rien ne fait mieux arder un drille que la vue d'un tombeau, rien ne pousse plus à la fermentation de la vie que la pensée de la mort. Sens-tu cette pestilence dans l'air ? cette odeur de charogne t'avertit que l'existence est courte, la volupté brève, irrévocable, hélas ! et que rien ne vaut la minute où nos bouches s'écrasent dans le même baiser. (Il l'embrasse encore.)

BELLANGÈRE

Vous me faites mal, monseigneur.

ROTTERIK

Vraiment, me prenais-tu pour un roucouleur de romances? (Lui serrant violemment les bras.) Je te fais mal et tout à l'heure je te ferai bien plus de mal encore, et tu me diras merci pourtant.

BELLANGÈRE

Mon bon seigneur, laissez-moi, monseigneur!

ROTTERIK

Tu veux que je t'abandonne aux pieds de ces potences? Tu sais qu'il est de joyeux pendus! Vois, le jour baisse, les suppliciés défunts vont tout à l'heure sauteler à cloche-pied dans la lande. Serais-tu curieuse de leur danse?

BELLANGÈRE

Vous dites des choses affreuses, monseigneur! (Elle se presse contre lui.) Allons-nous-en, j'ai peur.

ROTTERIK

Alors, tu ne veux plus me laisser là, méchante ; allons, embrasse-moi ; tu es très belle, ce soir, Bellangère, le sais-tu?

BELLANGÈRE

Et vous, bien terrible pour celle qui vous aime ; allons, rentrons, mon adoré prince. Il se fait déjà tard, et nous sommes loin du manoir royal.

ROTTERIK

Du manoir de notre bonne mère? Croirais-tu, par hasard, que je vais t'y ramener? Non pas. Ni ce soir, ni demain, ni demain ni jamais vous ne rentrerez là-bas servir avec ces mains qu'a baisées votre maître!

BELLANGÈRE

Seigneur!

ROTTERIK

Oui, tu es bien à moi et la proie de ton prince, petite Bellangère, le vin est tiré, il faut le boire... En admettant que je te laisse ici, retourneras-tu seule à pied à travers ces deux lieues de bruyère, ou passeras-tu la nuit aux pied de ces gibets?

BELLANGÈRE, se tordant les mains.

Mon Dieu! mon Dieu!

ROTTERIK

Le lieu est mal fréquenté, je t'en préviens. Le baiser goulu des vampires ou les doigts griffus des sorcières — car elles doivent pulluler ici sur les minuit — c'est là ce que tu préfères à la couche royale et à mon bel amour? (Il l'enlace.)

BELLANGÈRE, se débattant.

Monseigneur! Monseigneur!

ROTTERIK

Personne ne peut entendre tes cris. A quoi bon ces simagrées d'écolière? Allons, consens: je te ferai riche. Tu viens?

BELLANGÈRE, pleurant.

Ah! vous m'avez trompée! Si j'avais su? C'est une lâcheté

ROTTERIK

Parbleu! (il l'entraine, ils sortent.)

SCENE V

MEGGIROUDE, ODONILDE, COSSINE, LONGCHET

(Elles sortent chacune de leur cachette et viennent se grouper en cercle devant la scène.)

ODONILDE

Et que vous avais-je dit ?

COSSINE

C'est un vrai chérubin. Je me tenais à quatre pour ne pas lui caresser le menton de ma main de lépreuse... Contagieux comme moi, il serait parfait.

ODONILDE

Non, car il te ressemblerait, goule à face de plâtre ! — Avouez toutes que c'est un joli seigneur.

MEGGIROUDE

Il ira loin.

ODONILDE

Oui, ce cher Rotterik nous promet un beau règne quand il aura empoisonné son père.

COSSINE

Je lui fournirai volontiers le breuvage.

ODONILDE

Parbleu! (Désignant Cossine aux autres.) Je crois que sa vieille carcasse flambe pour le beau sire.

MEGGIROUDE, riant.

Veux-tu que je te vende un philtre, Cossine ?

LONGCHET, à Odonilde.

Et la pucelle qu'il amène et dont il va faire une gouge en beau ruffian qu'il est, encore une future sorcière dans quelques dix ans d'ici...

ODONILDE

Oh! cela sûrement; je vous ai dit que c'est un complice. La petite oiselle effarée, encore une suivante de sa mère qu'il a détournée et séduite. C'est le plus fin débauché du royaume, aucune fille ne lui dit: non.

COSSINE

Et la Reine l'adore, ce beau fils d'amour!

ODONILDE

Elle le craint. C'est l'épervier dans la volière ; toutes les femmes de sa suite, jeunes ou vieilles, il les lui prend. Les vieilles dépérissent comme Cossine parce qu'il ne daigne les voir ; les autres, il les engrosse ; mais, paix ! nous bavardons et déjà on ne distingue plus la fleur rose des bruyères, c'est la nuit frôleuse et complice de nos enchantements. Adieu, nous nous retrouverons ici dans une heure, au lever de la lune sur la lande, adieu!

MEGGIROUDE

Et tu vas!

ODONILDE

Retrouver la Reine à la poterne, à la petite poterne de la cour du Sud ; j'en ai bien pour deux heures à l'amener

ici : Une danse de fée sous chaque gibet pour y faire germer la racine affreuse.

MEGGIROUDE

La racine hideuse.

COSSINE

La plante d'oubli, l'herbe d'agonie.

PREMIÈRE MENDIANTE

La racine obscène à forme d'enfant.

ODONILDE, les prenant toutes les trois par la main.

La mandragore infâme, la mandragore inerte, l'équivoque fibrille qui nage dans l'huile et vit dans le sang.

(Elles tournent en rond trois fois et s'évanouissent dans l'air.

RIDEAU

ACTE PREMIER

PERSONNAGES

LA REINE GODELIVE.
LA PRINCESSE RANAÏDE.
MENGEOTTE, filleule de la Reine.
RAIMBAUDE, dame d'honneur de la Reine.
MAHEUDE, nourrice du prince Rotterik.
UNE MENDIANTE.
UNE SUIVANTE.
LE PRINCE ROTTERIK.
UN VALET DE MEUTE.
UN CHAPELAIN.
UN MÉDECIN.
LE GRAND VENEUR.
UN RABATTEUR.
DEUXIÈME RABATTEUR.

Hommes d'armes de Rotterick, chasseurs et valets de meute. Suivantes, femmes du peuple et de bourgeoisie, enfants de ces femmes.

La scène se passe en Thuringe, dans le château et sur les terres de la reine Godelive.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse dans le donjon des femmes. Au fond, une porte en plein cintre donnant dans la chambre de la reine. A gauche, une grande fenêtre à meneaux dont un des vantaux est ouvert. C'est la nuit; des femmes sont groupées en train de travailler à une immense tapisserie présidées par Maheude; elles ont toutes le hennin du quinzième siècle, des costumes fanés et sévères sauf Mengeotte, la filleule de la reine qui porte, elle, un petit béguin de perles sur ses cheveux blonds et une robe de soie claire à grandes fleurs. Elles travaillent toutes à la lueur de deux lampes à trois becs et de quelques cierges posées devant une image de saint Julien; la lueur vacillante fait la salle plus sombre et anime étrangement les vieilles tapisseries qui pendent aux murs.

SCÈNE PREMIÈRE

MENGEOTTE, MAHEUDE ET LES FEMMES

MENGEOTTE

Et vous disiez, nourrice?

MAHEUDE

Mais je vous l'ai déjà conté cent fois. Vos jeunes oreilles ont donc juré d'user mes vieilles lèvres; et puis je n'aime

pas votre curiosité autour de cette histoire, et si la reine Godelive savait...

UNE FEMME

Le fait est que si la reine savait...

MENGEOTTE

Pauvre marraine, c'est justement son infortune qui me tient au cœur, je la trouve si imméritée!...

MAHEUDE

Qu'en savons-nous? La reine était très belle, et plus qu'aucune femme, orgueilleuse de sa beauté. Dieu l'a châtiée dans son orgueil.

MENGEOTTE

Dans un être innocent! Ce serait trop injuste, vous prêtez à Dieu plus de malice qu'au démon, nourrice, car enfin cet avorton était un monstre.

MAHEUDE

Un véritable monstre. A sa vue la reine s'évanouit; le maître-mire, qui avait procédé aux couches, gagna prestement la campagne et ne reparut plus. Quant au roi, il ne trouva personne pour oser lui porter la nouvelle et, sans son affection pour le petit prince Rotterik, il y eût été de la mort pour notre pauvre reine. Mais aussi, songez quelle catastrophe! Accoucher d'une crapaude comme une fille d'Egypte, qui s'est accointée au Mauvais!

TOUTES LES FEMMES

Une crapaude?

MAHEUDE

Comme je vous le dis et comme je vous vois : une hideuse crapaude au ventre blanc marbré de bleu, aux longues cuisses grêles, et verte comme la lentille d'eau des étangs.

MENGEOTTE

Quelle épouvantable aventure !

(Depuis quelque temps le vantail de la fenêtre qui n'était que poussé s'est peu à peu entr'ouvert : il s'est ouvert, le vantail, sous la poussée d'une patte palmée et une monstrueuse créature demi-crapaud et demi-femme paraît accroupie sur le bord de la fenêtre.)

MAHEUDE

Le roi ordonna la mort immédiate du monstre, et quand la reine reprit ses esprits, ce fut pour entendre l'horrible sentence.

MENGEOTTE

Pauvre marraine !

MAHEUDE

Elle l'accueillit d'ailleurs d'un œil assez sec et sans trop de regret, car sa vanité ulcérée ne pouvait se consoler d'avoir donné le jour à un être pareil. Elle s'endormit donc vers le couvre-feu assez paisiblement quand, (et c'est ici que commencent tous nos malheurs et le tragique de notre histoire), quand au milieu de la nuit elle fut réveillée par de légers vagissements.

(Ici la bête de la fenêtre pousse quelques cris plaintifs.)

MAHEUDE, s'arrêtant.

Vous avez entendu.

MENGEOTTE

C'est le vent dans les arbres. Continue, nourrice.

LES FEMMES

Oui, continuez, nourrice.

MAHEUDE

Comme un enfant pleurait dans la pièce voisine et un pressentiment serra la reine au cœur. Quoique encore bien faible, elle trouva la force de se traîner hors de son lit, de traverser la chambre où nous dormions et de pousser la porte.

Au beau milieu de la pièce, la plus vieille des sages-femmes, qui l'avait assistée, se tenait assise auprès du berceau royal. Dans le berceau, sous un béguin de soie blanche fleurdelisé de perles, c'étaient les yeux ouverts, les yeux énormes, les yeux énormes et cerclés d'or de la crapaude hallucinée. Ses petites pattes palmées tenaient sur sa poitrine un rameau de buis vert. Étrange berceau, la vieille garde le balançait du pied et chevrotait sur un air très ancien ces mystérieuses paroles.

(Ici Maheude se lève et, comme somnanbule, les yeux fixes, ne dit rien. C'est la bête accroupie sur la fenêtre qui chante.)

Les tiens te dédaignent
Et tu meurs d'amour.
Tes grands yeux qui saignent,
Riront-ils un jour?

Chacun te croit laide,
Ma douce beauté
Qu'eût faite adorable
Un peu de bonté.

Ton œil rond qui pleure
Les remplit d'effroi :
La vie est un leurre
Et le cœur a froid.

Les tiens te dédaignent
Et tu meurs d'amour,
Tes grands yeux qui saignent
Riront-ils un jour?

MAHEUDE, se rasseyant brusquement, toujours de sa voix somnambule.

La reine, qui la savait morte, poussa un grand cri et tomba raide.

(La bête disparaît. Toutes les femmes effarées se sont levées et entourent Maheude.)

MENGEOTTE

Nourrice, qu'avez-vous, nourrice?

UNE FEMME

Les yeux ne sont plus fixes, n'ayons l'air de rien, il ne faut pas qu'elle soupçonne le mal qui la tourmente.

MENGEOTTE

Tout cela est bien effrayant.

MAHEUDE, qui a rouvert les yeux et repris ses sens.

Quand ses femmes accourues rappelèrent la reine à la vie, l'équivoque vision avait disparu, il n'y avait dans la pièce à côté ni berceau, ni crapaude. Les ordres du roi avaient été exécutés à la lettre, on avait écrasé la tête du monstre entre deux pierres et on avait jeté sa flasque dépouille dans les douves du château.

(A ce moment la porte de la chambre de la reine s'ouvre et Raimbaude en sort avec le médecin.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MÉDECIN, RAIMBAUDE

(A l'entrée de Raimbaude, toutes les femmes se lèvent.)

RAIMBAUDE

Alors vous la trouvez plus calme, docteur ?

LE MÉDECIN

Je crois que la nuit sera bonne. Si nous pouvions écarter ces terribles cauchemars !

RAIMBAUDE

Le fait est qu'elle est bien tourmentée.

MENGEOTTE, qui s'est approchée de Raimbaude.

Et la reine, comment va-t-elle ?

RAIMBAUDE

Mieux, elle dort. (Elle congédie d'un geste Mengeotte qui redescend auprès des femmes.)

RAIMBAUDE, au médecin.

Alors, rien autre chose à faire ?

LE MÉDECIN

Que de suivre mes prescriptions, tenir toujours des cires allumées dans sa chambre, et surtout qu'elle sente toujours quelqu'un près d'elle : ne jamais la laisser seule.

RAIMBAUDE

Je veillerai encore cette nuit .. Et aucun breuvage à lui donner, docteur? Elle s'était pourtant bien trouvée de cette potion à la graine de pavots.

LE MÉDECIN

Plus je l'observe, plus je me convaincs, hélas! de l'inutilité de mes soins. C'est surtout du calme qu'il lui faut, son mal vient de plus loin.

RAIMBAUDE

C'est un mal bien étrange.

LE MÉDECIN

L'âme est atteinte en elle... et puis je n'aime pas ce sinistre manoir au fond des bois, il y a comme des frôlements d'ombres dans le clair-obscur de ces hautes pièces. On croit toujours qu'il rampe je ne sais quoi le long de ces interminables couloirs.

(La bête vient de reparaître à la fenêtre.)

RAIMBAUDE

Les fantômes de la solitude!... Notre esprit crée facilement des spectres autour de nous dans le trouble et l'angoisse.

LE MÉDECIN

Et je n'aime pas la solitude pour notre malade.

RAIMBAUDE

Ni moi non plus, docteur, mais c'est le lieu d'exil assigné par le roi.

LE MÉDECIN

Et le roi ne veut pas revenir sur sa décision?

(Raimbaude fait signe que non.

LE MÉDECIN

Il ne peut pardonner ce terrible accouchement?

(Raimbaude fait signe que oui en mettant un doigt sur ses lèvres. Durant cet entretien la bête qui avait reparu sur la fenêtre s'est glissée furtivement dans la salle, elle a gagné à larges enjambées la porte de la chambre de la reine laissée entr'ouverte et pénétré dans la pièce, la porte se referme.)

LE MÉDECIN, se retournant brusquement.

J'ai cru que quelqu'un était entré dans la chambre.

RAIMBAUDE

C'est le vent qui a refermé la porte; (allant à la croisée:) on a encore laissé la fenêtre ouverte.

LE MÉDECIN

Ce château est plein de mystère. Vous veillez alors cette nuit, mais vous ne veillez pas seule, au moins?

(Raimbaude fait deux fois signe que oui.)

LE MÉDECIN

Dieu vous garde, dame Raimbaude.

RAIMBAUDE

Dieu vous garde, docteur.

(Le médecin sort. Maheude, Mengeotte et les femmes entourent Raimbaude.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS LE MÉDECIN

MENGEOTTE, à Raimbaude.

Alors ma marraine va mieux, mais qu'avait donc le docteur? Il avait l'œil tout halluciné?

RAIMBAUDE, sévèrement.

Et vous avez, vous, petite fille, les prunelles bien brillantes. Maheude vous aura encore conté quelque sotte histoire.

RAIMBAUDE

Je vous assure, dame Raimbaude!...

MAHEUDE

N'assurez rien, nourrice, je vois dans tous les yeux qui m'entourent une folie de curiosité, (prenant Mengeotte par la main) et ces petites mains-là brûlent la fièvre. (A Mengeotte.) Vous feriez mieux de renouveler les cierges de saint Julien qui s'éteignent. (Mengeotte un peu penaude et deux femmes vont renouveler les cierges.) Et maintenant allez dormir (à Maheude). Vous veillerez avec moi cette nuit, nourrice.

MAHEUDE

La reine n'est pas plus mal?

RAIMBAUDE

Au contraire. (Aux femmes qui sont revenues autour d'elle.) Allez.

MENGEOTTE et LES FEMMES

Bonne nuit, dame Raimbaude. Dieu vous garde, nourrice.

RAIMBAUDE

Dieu vous garde, mes filles.

(Mengeotte et les femmes sortent. Raimbaude et Maheude restent seules.)

SCÈNE IV

RAIMBAUDE, MAHEUDE

(Raimbaude, qui a regardé s'éloigner les femmes, vient s'asseoir dans la stalle de Maheude et a pris un des coins de la tapisserie. Maheude s'est assise auprès d'elle et en a fait autant. Silence.)

RAIMBAUDE

Vous avez encore fait de vos contes, ce soir?

MAHEUDE

Dame Raimbaude!

RAIMBAUDE

Je vous l'avais pourtant défendu. Pourquoi surexciter l'imagination de ces femmes comme si le château n'était pas assez troublant par lui-même? Vous créez une atmosphère d'angoisse autour de l'agonie de la reine, et la curiosité, dont elle se sent l'objet, exaspère son mal. Vous êtes bien coupable, nourrice!

MAHEUDE

Si vous croyez que c'est facile de résister à cinq petites

filles allumées du désir de savoir! elles me harcèlent de questions toute la sainte journée.

RAIMBAUDE

Et quand arrive le soir vous ne résistez plus. Que leur avez-vous conté aujourd'hui?

MAHEUDE

Oh! rien, toujours la même chose, ce que tout le monde sait dans le royaume, l'affreux accouchement et la scène du berceau royal.

RAIMBAUDE

Bien vrai. C'est encore trop. (Silence.) Et Mengeotte ne vous a pas parlé du prince Rotterik?

MAHEUDE

Non, pas aujourd'hui; hier non plus.

RAIMBAUDE

Dieu en soit loué, cette petite m'inquiète. Pourvu qu'elle ne tourne pas comme les autres!

MAHEUDE

Hélas!... on ne sait pas ce qu'il devient, le prince? Il y a bien trois mois que nous ne l'avons vu ici.

RAIMBAUDE

Et puisse-t-il retarder le plus longtemps sa visite! Pour le bien qu'il apporte à la reine!

MAHEUDE

Le fait est qu'elle est toujours plus malade après son départ.

RAIMBAUDE

On le serait à moins, après les bourrasques de menaces et de cris dont il emplit ce château.

MAHEUDE

Et c'est malgré le roi, n'est-ce pas, qu'il vient voir sa mère?

RAIMBAUDE

C'est surtout pour irriter le roi, car c'est un mauvais fils comme c'est un mauvais prince, se plaisant au mal pour le mal.

MAHEUDE

Tout enfant, il n'aimait déjà que plaies et bosses et, je m'en souviens, son plus grand plaisir était de crucifier des chauves-souris vivantes aux vantaux des portes; et la fois qu'il a assis un pauvre petit singe sur le fourneau brûlant des cuisines!... et si joli enfant avec cela!

RAIMBAUDE

Merveilleux don que cette beauté dont il ne se sert que pour corrompre. Tout lui est bon : dames du palais à la cour, filles de bourgeois à la ville, aux champs lavandières et gardeuses d'oies; ne s'attaque-t-il pas ici aux suivantes de sa mère, sa mère à laquelle il ressemble? C'est bien pour cela qu'il est sûr de vaincre, le lâche!

MAHEUDE

Enfant, il était déjà l'effroi de ses gouvernantes. Ne clouait-il pas l'ourlet de leurs robes au plancher? et un jour, à moi, qui vous parle, il m'englua les cheveux avec de la poix.

RAIMBAUDE

Et tu en ris encore! Il se plaisait alors à la souffrance des corps, aujourd'hui c'est à la douleur des âmes. Étrange dynastie qui ne produit que des monstres!

(Silence.)

(A ce moment on entend comme de longs soupirs et des râles dans la chambre de la reine; Raimbaude se lève.)

RAIMBAUDE

J'ai cru qu'on m'appelait. (Elle va jusqu'à la porte et écoute. Silence. Elle revient lentement s'asseoir à sa place.) Elle a des nuits si agitées maintenant... elle ne s'est jamais remise de ses couches. (Silence.) Il n'est pas venu aujourd'hui de mendiants?

(Maheude fait signe que non.)

RAIMBAUDE

Je n'aime pas ces équivoques figures qui rôdent depuis un mois auprès des poternes.

MAHEUDE

Ces gens qui apportent des herbes à la reine? mais c'est elle-même qui les commande. Ce sont des simples pour ses médicaments.

RAIMBAUDE

Médicaments dont le maître-mire n'a jamais signé l'ordonnance. La reine, depuis sa catastrophe, a toujours eu un invincible attrait pour les mages et les nécromants.

MAHEUDE

Et vous croyez, dame Raimbaude?...

RAIMBAUDE

Je ne crois rien, mais je n'aime pas toutes ces allées et

venues mystérieuses autour de la demeure; et puis ces longues journées où elle s'enferme seule dans sa chambre, qu'y peut-elle bien faire tout le temps?

(A ce moment des cris affreux éclatent dans la chambre de la reine. les lampes s'éteignent, tout devient obscur sauf la statue de saint Julien éclairée par des cierges; on voit un être confus s'échapper de la chambre de la reine et gagner furtivement la fenêtre. Silence, puis un grand cri.

La porte de la chambre royale s'ouvre à deux battants, la chambre est violemment éclairée. la reine apparaît debout sur le seuil, s'appuyant d'une main au chambranle; elle est en robe de nuit, les pieds et les bras nus, les cheveux en désordre et affreusement pâle; les deux femmes se sont levées épouvantées.)

SCÈNE V

Les mêmes, LA REINE GODELIVE

LA REINE GODELIVE. (Elle claque des dents.)

Oh, oh, oh, oh!

RAIMBAUDE

Madame!

(Elle se précipite vers la reine avec Maheude et toutes deux la prennent dans leurs bras.)

LA REINE GODELIVE, reculant.

Ne me touchez pas, ne me touchez pas!

RAIMBAUDE

N'ayez pas peur, madame; c'est moi Raimbaude, votre dame suivante.

MAHEUDE

Et moi, Maheude, la nourrice du petit prince Rotterik, ne me reconnaissez-vous pas?

LA REINE GODELIVE, comme égarée.

Le prince Rotterik... oui, le roi est bien injuste.

MAHEUDE

Elle délire.

RAIMBAUDE

Rallume les lampes, je la soutiens.

Maheude va rallumer les lampes tandis que Raimbaude descend lentement en soutenant la reine et en lui parlant à voix basse.

LA REINE GODELIVE

De la lumière, oui, beaucoup de lumière! (A Raimbaude qui vient de l'asseoir dans la stalle.) Bonne Raimbaude, est-ce bien toi?

RAIMBAUDE, à Maheude.

Va chercher les flambeaux dans la chambre.

LA REINE GODELIVE, qui suit de l'œil Maheude.

N'y entrez pas, n'y entrez pas! (A Maheude qui s'est arrêtée terrifiée au seuil) la bête est encore là.

RAIMBAUDE, qui s'est agenouillée devant la Reine et l'installe dans des coussins.

Vous avez encore eu quelque cauchemar, madame?

LA REINE, se passant la main sur le front.

Tu crois? oui, un bien effroyable rêve cette fois.

RAIMBAUDE, montrant Maheude qui rentre avec des flambeaux allumés.

Vous voyez bien qu'il n'y a rien dans la chambre, vous avez encore rêvé

LA REINE, tristement.

Oui, ma vie est un rêve maintenant.

Maheude, sur un signe de Raimbaude, revient avec des flacons et une coupe pleine.

RAIMBAUDE, faisant boire la reine.

Voulez-vous qu'on aille quérir le médecin?

LA REINE

Le médecin? non. (Silence.) Un prêtre; c'est un prêtre qu'il me faut. Qu'on aille éveiller le chapelain.

RAIMBAUDE

Le chapelain. Dans deux heures il descendra pour dire sa messe. Sa Majesté ferait mieux de rentrer dans sa chambre et de laisser le pauvre homme dormir.

LA REINE

Dans ma chambre! Non, non. Vois-tu, Raimbaude, c'est comme un poids qui m'étouffe, et tant que je n'aurai pas tout avoué à un homme de Dieu, je sentirai sur ma poitrine le froid visqueux de la bête. Qu'on aille me chercher le chapelain.

RAIMBAUDE, toujours agenouillée, à Maheude restée debout.

Va. (Tâtant les pieds de la reine.) Mais ses pieds et ses mains sont glacés? Avant, apporte-nous son manteau.

Maheude entre dans la chambre et en rapporte un immense manteau de fourrure.)

RAIMBAUD, à Maheude.

Ferme aussi la porte.

(Raimbaude enveloppe la Reine dans sa fourrure. Maheude sort).

SCÈNE VI

Les mêmes moins MAHEUDE

RAIMBAUDE

Vous sentez-vous mieux, madame?

LA REINE, songeuse, le regard ailleurs.

Vois-tu, Raimbaude, ce qu'il y a de triste pour une vieille femme comme moi, c'est d'être toujours seule. Les autres femmes ont des enfants qui dorment auprès d'elles dans la chambre, et la respiration d'un enfant, cela vous rassure. Le souffle d'une petite fille, Raimbaude, comme cela doit chanter dans le cœur d'une mère! mais moi, je n'ai pas de petite fille, je n'ai plus de mari, ni personne. Raimbaude, toi qui sais des chansons, berce-moi comme un petit enfant.

RAIMBAUDE

Vous le voulez, madame? (Elle chante.)

Elle prit, frissonnant de peur,
L'enfantelet contre son cœur.
Elle le berçait, dodelinette,
Dodolinou, sur ses genoux.

LA REINE, toujours égarée.

Il vagissait si tendrement, le pauvre petit être, il vagissait, triste et doux, et je n'ai pas su le défendre! (Elle chante.)

Les tiens te dédaignent
Et tu meurs d'amour,
Tes grands yeux qui saignent
Riront-ils un jour?

RAIMBAUDE, effrayée.

Encore ce rêve? n'y songez plus, madame!

LA REINE

Comment n'y pas songer? Toute ma vie est faite de rêves morts et je vis enveloppée du frôlement de tant de souvenirs. (Elle chante.)

Chacun te croit laide,
Ma douce beauté
Qu'eût fait adorable
Un peu de bonté.

RAIMBAUDE

Au nom du ciel, n'y songez plus.

LA REINE

Puis ce fut un autre cauchemar. Je me voyais répudiée par le roi et traversant à pas lents les rues d'une ville déserte, seule, abandonnée de tous, seule, non, puisque je tenais par la main l'insidieux avorton déjà devenu grand, l'avorton couronné d'or du berceau royal. Étrange cauchemar que celui-là, il s'est presque réalisé. Ne suis-je pas ici répudiée, exilée de la cour et reniée par le peuple? le clergé lui-même m'a presque condamnée à cause de ces couches bestiales. Il n'y a de tragique dans la vie que nos songes, Raimbaude. Va, poursuis ta chanson.

RAIMBAUDE, *chantant.*

L'enfant avait clos ses paupières,
Et trois beaux anges de lumière,
Dodelinou, dodelinant,
Veillaient sur l'enfant maintenant.

LA REINE

Des anges de lumière! Moi, des êtres de ténèbres planent dans mes pensées, des figures menaçantes volètent autour de moi, et je vis au milieu d'étranges bruissements d'ailes. Écoute, une nuit que j'errais au milieu de plaines sinistres, de grandes herbes pâles ondulaient sur mes pas. C'était une nuit sans lune et chaude, je me trouvais tout à coup au pied de noirs gibets.

RAIMBAUDE

Par pitié, taisez-vous, madame!

LA REINE

Non, écoute-moi, le secret de mon cœur monte à mes lèvres, j'étoufferai sous son poids; c'étaient les lourds madriers de potences, une pestilence pesait dans l'air et, par la nuit sulfureuse rayée de lueurs d'orage, des vertèbres transparaissaient.

RAIMBAUDE, *épouvantée.*

Madame, madame!

LA REINE

Et moi, reine exilée et déchue, je rôdais comme une louve au pied des bois de justice. Je rôdais pour y surprendre et déterrer la racine qui croît au milieu des charniers. C'était un horrible rêve, il s'est aussi réalisé.

RAIMBAUDE

C'est comme un gouffre où je me noie, ces imaginations atroces m'envoûtent à mon tour. Madame, taisez-vous, taisez-vous !

LA REINE

Oui, tu as raison, dis-moi une chanson. Entends-tu dans la nuit limpide les doux et monotones coassements des grenouilles, sais-tu ce que chantent leurs coassements? (Elle chante.)

Ton œil rond qui pleure
Les remplit d'effroi,
La vie est un leurre
Et le cœur a froid.

Les tiens te dédaignent
Et tu meurs d'amour,
Tes grands yeux qui saignent
Riront-ils un jour ?

Et tout en chantant, elle s'abandonne et s'endort. Déjà depuis quelques moments le vitrail s'est éclairé, c'est l'aube qui naît. Raimbaude est demeurée aux pieds de la reine, les mains dans les siennes.)

RAIMBAUDE

Cette nuit comptera dans ma vie... Elle dort, le sommeil l'a vaincue... enfin.

(A ce moment entre le chapelain conduit par Maheude, Raimbaude se retourne, les voit et, un doigt sur la bouche, leur fait signe de ne pas parler. Maheude et le chapelain s'arrêtent, puis s'avancent vers Raimbaude à petits pas.)

RAIMBAUDE

Elle vient de s'endormir. Chut, ne l'éveillez pas.

(Le jour est complètement venu.)

RIDEAU

ACTE II

ACTE II

Le théâtre représente un sentier dans une forêt fleurie de mai, taillis d'aubépines et floconnements roses de pommiers sauvages; ce ne sont partout que blancheurs et frondaisons d'un vert tendre, toute la forêt apparait comme givrée, le petit jour nait à peine, comme une ombre bleue baigne toute la scène, mais le jour doit monter rapidement.

Au lever du rideau la scène est vide, des branches d'aubépines s'écartent et à travers les feuilles apparaît le torse d'une délicieuse jeune fille, elle est blonde, les cheveux en désordre piqués d'iris noirs, presque nue dans une robe en lambeaux de soie verte moirée par places de reflets d'or, c'est la princesse Ranaïde.

SCÈNE PREMIÈRE

RANAÏDE

(Elle sort de son buisson, se frotte les yeux, s'étire les bras et regarde avec effroi autour d'elle.)

RANAÏDE

Déjà le jour, il va me falloir reprendre ma course sous cette horrible forme... Plus horrible destinée encore! être un objet de dégoût et d'effroi pour les bêtes et les hommes. Hier encore, au bord de ce marais où je m'étais réfugiée, je me suis vue entre les flèches d'eau, je me suis fait horreur! et pourtant la nuit je suis belle et dans l'obscur des sources où je me baigne, au clair de lune, des yeux char-

mants, qui sont mes yeux, me sourient et m'attirent, et j'ai bu plus d'une fois mes baisers sur mes lèvres... Pourquoi suis-je une créature de minuit, belle seulement dans l'ombre bleue des nuits lumineuses, effroyable à la clarté du jour? Le jour, les enfants me poursuivent à coups de pierre; la nuit, les princes rôdent par les taillis pour me voir apparaître dans le miroir des fontaines, et les papillons veloutés se posent palpitants sur ma couronne d'iris noirs. (On entend une fanfare de cor.) Mon Dieu, vont-ils reprendre cette épouvantable chasse! La nuit, je suis forcée de me cacher pour éviter leur amour; le jour, à me tapir dans le creux des cavernes et à sauteler à travers les herbes pour échapper à la mort; et ma vie est une perpétuelle angoisse. (Le son du cor se rapproche.) Oh! oh! cette fois, je l'ai reconnu, c'est l'olifant, c'est le souffle maudit de ce chasseur infatigable, qui, partout, me traque et me poursuit, la nuit comme une proie et le jour comme un monstre. Aucune pitié n'est à attendre de lui, et j'ai peut-être encore plus peur de ses baisers que de ses flèches. Il est beau, pourtant... Quelqu'un. Fuyons, l'affreux moment de la métamorphose approche. (Elle s'élance légère et disparaît.)

(Entrent deux rabatteurs et un valet de meute.)

SCÈNE II

UN VALET DE MEUTE, DEUX RABATTEURS

LE VALET

C'est bien compris, vous garderez les abords de l'étang pour empêcher la bête de s'y réfugier. Voilà trop de fois qu'elle nous échappe. En la rabattant vers la bruyère nous serons sûrs de l'y forcer.

PREMIER RABATTEUR

M'est avis qu' si vous l'attrapez, vous d'vrez un beau cierge à monsieur saint Hubert. C' n'est point une bète comme les autres.

LE VALET

Tu dis?

PREMIER RABATTEUR

Qu' c'est une bestiole comme oncques n'en avait jamais encore vu; elle est de ci, elle est de là, on la croit loin, alle vous écoute, on croit la t'nir. Ah ben oui, alle est berlue, et c'est une drôle d' chasse qu' vous avez entrepris là.

LE VALET

Te demande-t-on ton avis, manant? le prince ordonne, obéis.

PREMIER RABATTEUR

J'obéissons, mon bon seigneur, l' prince est l' prince, et c' qu'il veut, y faut qu' l' veuille le peuple, qu'y soit de campagne ou de grand' ville; et j'avons point d' réticence, est-ce point, Jacquet?

JACQUET

Nous, j'obéissons; mais j' sommes d' l'avis d'Urbain, c'est point un' bête comme l' s' autres.

LE VALET

Une bête comme les autres, une bète comme les autres! l'avez-vous jamais vue, seulement?

URBAIN

Ah! celui qui l'aurait vue s'rait ben malin, c'est comme qui dirait un'espèce d' guernouille, mais hautecomme une

garce d' quinze ans, pas moins, et des manières de pucelette qui vous trémoussent drôlement l' cœur. Les femmes d'abord, ici, en avaient quasi peur, et pis all' s'y sont faites; et pas sauvage, avec ça. All' n' fuit que les mâles.

JACQUET

Même qu'on l'a vue les soirs, à la veillée, venir écouter aux portes les contes que jacassent les femmes, et qu' c'est un animal qui aime la musique. Isabeau, la ménagère à Nicolas, l'a entendue chanter, pas plus tard qu'il y a trois semaines, et si doucement qu'all' vous tirait les larmes. All' a, dit-on, la parole tout comme une personne humaine, et qu' c'est sûrement une chasse mal chanceuse que Monseigneur entreprend là; car, n'est-ce point, Urbain, ça doit être queque créature ensorcelée ?

LE PIQUEUR

Paix, assez de bavardages, je ne saurai rien de ces brutes. Le moyen de tirer de ces niais de village un renseignement précis sur la belle fille qui attire ici Monseigneur. Allons, viens ici, toi! on t'appelle ?

JACQUET

Jacquet, pour vous servir, m'sieur l'écuyer.

LE PIQUEUR

Tu resteras ici, Jacquet, tu m'entends, pour surveiller la clairière et le chemin. Si la bête apparaît, tu lui barres le passage, l'étourdis avec ton bâton au besoin, et nous avertis d'un coup de trompe. (Il lui passe son cor autour du cou et l'installe accroupi derrière un buisson, au fond de la scène. Redescendant vers le public et s'adressant à Urbain :) Toi, viens.

(Entrent par la gauche Maheude et Mengeotte, elles ont des béguins de drap écarlate avec de longs voiles retombant sur les tempes, et de longs manteaux de nuances neutres.)

LE PIQUEUR

Qu'est-ce que ces femmes? Le prince chasse en forêt et n'y veut personne aujourd'hui. (Il fait mine de se diriger vers elles.)

URBAIN

Mais, mais, c'est dame Maheude, la nourrice même de Monseigneur, et Mengeotte, la filleule de notre reine. Le château royal est tout près d'ici, vous l' savez bien.

LE PIQUEUR

Le domaine de la reine en disgrâce, c'est vrai; mais que font-elles ici, dans la rosée matinale, au lieu de se dorloter au lit, ces caillettes? La petite est jolie. Le prince la connaît.

URBAIN

Elles viennent de Saint-Gilain, la chapelle des bois. Il y a aujourd'hui un grand pèlerinage, une procession organisée par le chapelain du château : une idée qu'il a eue pour guérir notre bonne reine Godelive, et vous allez voir tantôt! Eh ben, y en aura du monde dans la forêt! Tous les sentiers seront noirs de clercs et de pèlerins.

LE PIQUEUR

Et monseigneur qui chasse aujourd'hui, non, il ne va pas entrer en fureur... Comment lui porter la nouvelle? Allons voir. (Ils sortent.)

SCÈNE III

MAHEUDE, MENGEOTTE.

(Maheude et Mengeotte se sont arrêtées à l'entrée de la scène, à gauche, intimidées par la vue des trois hommes et causant à voix basse.)

MAHEUDE

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

MENGEOTTE

Le plus grand avait la livrée de monseigneur, vous n'avez pas reconnu la licorne à fond de sable du blason royal ?

MAHEUDE, bougonnant.

Monseigneur ! monseigneur ! vous n'avez que monseigneur en tête ! Vous songez à plus haut que vous, petite Mengeotte ! Il en cuira à votre honneur. Allons, marchons.

MENGEOTTE

Vous voilà plus grondeuse que dame Raimbaude ; allons, paix, bonne Maheude. Quel mal voyez-vous à ce que je reconnaisse les armes du prince Rotterik ? C'est que mes yeux sont plus jeunes que les vôtres. Puis, n'est-il pas votre nourrisson ?

MAHEUDE

Si fait, il a sucé mon lait jadis, mais il ne vous est rien, à vous, et vous êtes bien plus en souci de lui que de la reine, votre marraine.

MENGEOTTE

La reine ne va-t-elle pas beaucoup mieux depuis quelque temps ?

MAHEUDE

Mieux, un mieux apparent peut-être. Sait-on jamais avec ces maladies où les médecins ne voient goutte! Elle est mieux parce que depuis trois mois le prince n'est pas venu au château ; ses visites aggravent toujours son mal, mais dépêchons. Le soleil monte et nous devons être au manoir avant neuf heures pour suivre la procession. (On entend une fanfare de cor.)

MENGEOTTE

Oh! cette fois, c'est bien le ralliement du prince. Il y a sûrement chasse dans la forêt.

MAHEUDE

Chasse dans la forêt, le dernier jour de la neuvaine qui doit soulager notre royale maîtresse ? le prince aurait bien choisi son temps.

MENGEOTTE

Il ne pouvait pourtant deviner... Vous êtes tout à fait dame Raimbaude.

MAHEUDE

Je suis comme elle, je n'aime pas ces allées et venues du prince autour de ce château. N'a-t-il pas tout le royaume pour ses tueries de bêtes? Mais on dirait que vous ralentissez le pas à plaisir? Allons, grouillons-nous; je ne me soucie pas, moi, d'une mauvaise rencontre.

(Apparaissent dans le fond le prince Rotterik, le piqueur de la première scène, le grand veneur et deux autres chasseurs; les deux femmes s'arrêtent respectueusement sur le devant de la scène. Le prince Rotterik est tout vêtu de cuir fauve.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PRINCE ROTTERIK, LE GRAND VENEUR, DEUX CHASSEURS

(Le Prince parlant au fond de la scène.)

LE PRINCE

Alors, on n'a relevé aucune trace de la bête, et nous allons chasser sans piste ?

LE GRAND VENEUR

Bien difficile, monseigneur, de relever une piste dans la rosée, et puis ce n'est pas un gibier ordinaire, les chiens n'ont pas de nez pour ce monstre de marécage. Vert comme l'herbe et fluide comme l'eau, il nous glissse entre les doigts, mais l'important est que le marais aujourd'hui soit gardé. La bête ne pourra que gagner la bruyère ou les fossés du château. (Au maître piqueur.) Vous avez bien posté vos rabatteurs au moins ?

LE PIQUEUR, lui montrant le rabatteur accroupi près d'eux.

Vous voyez, j'ai échelonné un homme à tous les trente pas.

LE PRINCE, bas au piqueur.

C'est la nuit que tu devrais les semer ainsi dans la forêt pour forcer et réduire à merci la fille. Tu ne sais rien de plus sur elle ?

LE PIQUEUR

Rien, ces manants n'ont en tête que le monstre avec sa tête de crapaud et ses pattes grêles.

LE PRINCE

Oh! cette bête fuyante et glauque! Quelque chose me dit que je n'aurai la fille à moi qu'une fois la bête prise. (*Au grand veneur.*) Qu'on sonne du cor, allez, et qu'on hèle les chiens! Les rabatteurs sont en place et le soleil déjà haut dans le ciel. (*Le grand veneur et les chasseurs se retirent. Le prince, toujours au piqueur :*) Alors, cette fille aux yeux couleur d'eau et si blanche, personne ne la connaît dans le pays?

MENGEOTTE, *à dame Maheude.*

Avec quelle passion il lui parle!

LE PIQUEUR

Personne, et si je ne l'avais vue, de mes yeux vue avec vous, je me croirais le jouet d'un songe.

LE PRINCE

Songe irritant, décevant qui brûle le sang de mes veines et désormais me trouble jour et nuit. Ma mère a payé d'un trône l'obsession d'un mauvais rêve. Cette fille que personne ne connaît serait-elle un fantôme? Il y a des jours où je me crois sous la puissance d'un sort. (*Apercevant les deux femmes.*) Mais c'est dame Maheude, ma bonne nourrice, si mes yeux ne me trompent, et la petite Mengeotte? (*Il leur fait signe d'approcher tout en allant vers elles.*) Bonjour, nourrice; toujours jolie, petite Mengeotte? Tu as l'air d'une anémone dans l'herbe. On va bien au château? Mais que faites-vous donc là au milieu de mes piqueurs et de mes valets de meute? Ouste! déguerpissez vite; vous allez vous faire culbuter par mes chiens.

MAHEUDE

Que monseigneur nous pardonne. Nous allons au-devant

de Sa Majesté la reine qui fait aujourd'hui pèlerinage en forêt.

LE PRINCE, brusquement.

C'est vrai, j'avais oublié. Madame notre mère ne s'occupe donc plus d'horoscope et de sorcellerie ? Nous ne cultivons plus les herbes magiques et nous vivons avec les cagots ? Mômeries pour mômeries, je l'aimais mieux encore avec ses physiciens.

MAHEUDE

Si monseigneur peut dire...

LE PRINCE

Au moins dans ce temps-là ne venait-elle pas se jeter au travers de nos chasses ! Si mes danois fouaillent ses bedeaux, porte-lui d'avance nos excuses.

MENGEOTTE

Comment ! monseigneur va chasser quand même ?

LE PRINCE

Oui, petite Mengeotte, quand même. La forêt peut bien contenir la mère et le fils, il y a bien la place pour eux deux comme dans le cœur du roi, ah, ah, ah ! (A dame Maheude.) Si je fais bonne chasse, dis à notre mère que j'irai lui porter mon butin et lui demander, cette nuit, pour mes gens et pour moi le souper et le gîte ; et toi, petite Mengeotte, si tu t'ennuies par trop au milieu des orfraies dans ce nid de béguines et de moines, tu sais qu'il y a toujours pour toi une place à la cour. (Au piqueur.) Allons, viens (Il sort brusquement.)

(Depuis quelque temps une vieille mendiante équivoque a paru dans le fond de la scène, observant les femmes et le prince. Sous les haillons de la mendiante on reconnaît Odonilde.)

SCÈNE V

MAHEUDE, MENGEOTTE, LA MENDIANTE

MENGEOTTE

Comme il a l'air préoccupé! comme sa parole est saccadée et brève! c'est à peine s'il m'a regardée.

MAHEUDE

Quelque nouvelle passion le tourmente. Il y avait comme de l'orage dans ses gestes contenus et ses regards violents.

MENGEOTTE, inquiète.

Vous le croyez amoureux ?

MAHEUDE

Amoureux, lui? non, mais désireux de quelque fille, cela sûrement.

(Mengeotte s'est arrêtée navrée. Pendant ce temps la mendiante s'est approchée à petits pas des deux femmes.)

LA MENDIANTE, tendant la main.

La charité au nom du ciel, mes bonnes âmes.

MAHEUDE, entraînant vivement Mengeotte.

Ne lui donnez pas, ne lui donnez pas! c'est l'affreuse vieille qui venait rôder autour du château et que messire le chapelain a fait chasser, parce qu'elle troublait le sommeil de la reine.

MENGEOTTE, effrayée.

La mendiante qui!...

MAHEUDE

Oui, celle qui avait vendu dans un sac cette équivoque racine qui ressemblait à un enfant mort-né.

LA MENDIANTE, ricanant.

La charité, mes bonnes âmes.

Maheude et Mengeotte se sauvent en courant.

SCÈNE VI

LA MENDIANTE

Eh, eh! elles s'ensauvent, mais n'éviteront point pour ça leurs destinées. J'aurais pu cependant dire à la petite quel gros chagrin elle berce et nourrit dans son cœur, eh, eh, eh! Nous avons tous au profond de nous-même un vilain rêve qui suce et pompe notre sang, et c'est le crapaud sous la pierre que nul n'ose soulever et dont l'ensorcelée meurt sûrement.

Dans le sang tiède et l'huile verte
La racine dormait inerte
Auprès du morne sablier,
Dans le sombre vase enfermée;
On la croyait inanimée ;
Il ne fallait pas s'y fier.

Eh, eh, eh! ils m'en veulent tous parce que je lui ai procuré la racine; elle me l'avait demandée; elle voudrait aujourd'hui se délivrer du charme ; ils sont tous ainsi. Ils ont tous hâte de rompre le cercle étouffant du sort, comme si le Mauvais lâchait la proie qui s'est donnée à lui.

La nuit, à la fenêtre ouverte
La racine baignait offerte
Au clair de lune; et sur les bords
Du bocal, une forme humaine
Se hissait grimaçante, obscène,
Aux bras palmés, aux membres tors.

Le maître-mire et le médecin du château croient soulager son mal par ce pèlerinage, eh, eh, eh, ils ont été avisés. Ils ne savent pas ce que cette cérémonie leur prépare! (Voyant que le rabatteur l'observe :) Oh, oh! il me semble que ces yeux-là m'épient; (pointant un doigt vers lui :) tu dormiras. (Le rabatteur effrayé veut faire un geste, mais il tombe à la renverse et s'endort.) Encore un, qui n'ira pas rapporter mes faits et gestes au château, mais voici justement nos deux maîtres guérisseurs, don Marius de Lyden et notre chapelain.

(Elle se tapit dans un taillis. Entrent le médecin et le chapelain.)

SCÈNE VII

LA MENDIANTE, LE MÉDECIN et LE CHAPELAIN

LE CHAPELAIN

Non, c'est à vous, mon Révérend, qu'en revient la première idée, mettre sous les yeux de la reine toutes ces blondes et frêles têtes d'enfants. Ce dont elle souffre et meurt, c'est surtout de sa solitude; elle voudrait être aimée. C'est dans un berceau vide qu'a sombré sa raison. Les baisers d'un enfant dissiperont peut-être ce morne cauchemar.

LE MÉDECIN

Oui, je vous l'accorde. C'est à moi que revient l'idée

d'une adoption, mais c'est vous qui vous êtes avisé de ce pèlerinage. Il fallait bien faire naître une occasion.

LE CHAPELAIN

Et c'est ici que doit avoir lieu la rencontre. La procession vient de quitter le village, et la reine le château. Je suis curieux de voir l'effet du choc.

LA MENDIANTE, s'approchant d'eux et leur tendant la main.

La charité, mes bons seigneurs.

LE CHAPELAIN, se reculant avec terreur.

Eh! qu'est-ce que cela?

LE MÉDECIN

Mais c'est l'affreuse pauvresse qui vendait à la reine toutes ces herbes infâmes et que j'ai fait jeter dehors? (A la mendiante.) Arrière, ne nous touche pas, sorcière.

LA MENDIANTE

La charité, mes bons seigneurs.

LE CHAPELAIN

Elle a sous sa capuche des yeux de braise ardente, je n'aime point cette figure sinistre. Pourvu qu'elle n'apporte pas ici quelque malheur! (Il hâte le pas.)

LE MÉDECIN

Une vieille folle surtout. (A la mendiante.) Arrière! (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

LA MENDIANTE, seule.

Arrière, sorcière... le chanvre n'est pas encore semé qui tressera la corde pour me pendre, tandis que je tiens dans mes griffes toutes les mailles du filet où se débat l'âme de vos puissants maîtres. (Prêtant l'oreille à des sonneries de cor.) Comme si c'était par hasard que le prince Rotterik chasse aujourd'hui en forêt! (Elle chante.)

Couleur d'eau saumâtre et de rouille,
Tantôt c'était une grenouille,
Tantôt un corps d'enfant mort-né,
Et d'affreux êtres sans vertèbres
Rôdaient la nuit dans les ténèbres
Du vieux manoir halluciné.

Eh, eh, eh! (Elle ricane, pointe son doigt vers le fond de la forêt, tourne trois fois sur elle-même et disparaît : la scène reste vide.)

(Le bruit des cors redouble; une créature difforme et repoussante apparait au fond du théâtre à la place désignée par la mendiante : ni femme et ni crapaud, elle s'avance moitié rampant, moitié marchant, à la façon d'un être humain et donne les signes d'un violent désespoir. Les cors se sont tus : parfois elle s'arrête et prête l'oreille comme pour écouter, elle joint ses pattes, puis les lève au ciel et semble chercher un endroit où se cacher; elle a autour de la tête une couronne de nénuphars et d'iris noirs comme celle de la princesse. On entend un bruit de pas, la bête effarée se cache précipitamment derrière un tronc d'arbre.

Entrent la reine Godelive, dame Raimbaude et une suivante.)

SCÈNE IX

LA REINE, RAIMBAUDE, UNE SUIVANTE, puis LA BÊTE

RAIMBAUDE

Vous sentez-vous bien, madame? vous n'êtes pas trop lasse?

LA REINE

Merci, ma bonne Raimbaude, cette forêt fleurie, ces oiseaux dans les hautes ramures, le calme de cette belle matinée et cette odeur de feuilles, tout cela, je le sens, hâte ma guérison. Vois, je suis toute ranimée.

RAIMBAUDE

C'est un vrai miracle qu'a opéré là votre maître docteur.

LA REINE

Et notre chapelain aussi par ses bonnes et rafraîchissantes paroles. La paix du cœur, vois-tu, c'est aussi la santé du corps; la conscience en repos fait refleurir en nous la force. Vois comme je marche bien.

RAIMBAUDE

Dieu nous a pris en pitié, madame.

LA REINE

Et je suis en joie d'aller lui rendre grâce en cette petite chapelle des bois. C'est toi qui, j'en suis sûre, Raimbaude, as eu la gracieuse idée de ce pèlerinage, et tous ces jolis enfants que nous allons voir, mon cœur en frémit d'aise à l'avance, fronts innocents nimbés de fleurs d'avril, regards emplis de ciel, faces et fraîcheurs d'aurore! il est d'heureuses mères ici-bas.

(A ce moment la bête, qui peu à peu est sortie de sa cachette, se jette brusquement avec des gestes implorants aux pieds de la reine.)

LA REINE, avec un cri d'horreur.

Qu'est-ce que cela?

RAIMBAUDE, joignant les mains.

Ciel! Quelle horrible bête! au secours, au secours!

(Aux cris de dame Raimbaude la bête joint ses pattes d'une façon suppliante.)

LA REINE, comme figée de stupeur.

C'est tout à fait le monstre de mes rêves. Le pauvre petit être serait de cette taille, si on l'eût laissé vivre...

RAIMBAUDE, criant toujours.

A l'aide, au secours de la reine, au secours!

LA REINE, montrant la bête à Raimbaude.

Vois comme elle a peur! tais-toi. La pauvre bête est plus émue que nous et ne nous veut aucun mal.

RAIMBAUDE

Mais elle est bien hideuse.

LA REINE, pensive.

Oui, plus hideuse encore que je ne l'avais songée, mais l y a comme une âme dans ses yeux cerclés d'or. Pauvre créature, on dirait qu'elle m'implore!

(Une fanfare de cor éclate, la bête affolée se précipite contre la reine et cherche à se cacher sous son manteau.)

LA SUIVANTE

Le monstre réclame certainement votre appui.

LA REINE

Pauvre protection! Mais qui chasse donc aujourd'hui en forêt?

(Des valets de meute traversent la scène en courant.)

LA REINE, qui les a vus.

Rotterik! Rotterik ici!

(Au nom de Rotterik la bête se serre plus étroitement contre la reine.)

RAIMBAUDE

Je ne puis la regarder! Mais voyez comme elle frissonne au nom de monseigneur.

LA REINE

Tout cela est étrange! ses yeux me parlent et, plus je la regarde, moins grande est mon horreur. (A la bête.) C'est bien Rotterik qui te fait peur? (La bête fait signe que oui.) Et c'est bien Rotterik qui te poursuit? (La bête fait signe que oui.) Mon fils traque et chasse autour de mon château le monstre même qui m'obsède, et au lieu de m'en réjouir, une immense pitié m'étreint, je sens que je touche à un moment décisif de ma vie. Vois, elle se traîne à mes genoux, Raimbaude. Que dois-je faire de cet être sans nom?

RAIMBAUDE, effrayée.

Vous n'allez pas l'emmener avec vous?

LA REINE

C'est vrai. Devant toute cette foule, ces pèlerins, comment oser franchir le seuil de la chapelle avec cette bête affreuse sautelant sur mes pas?

RAIMBAUDE, entre ses dents.

D'autant plus qu'il y en a qui se souviendraient et pourraient dire...

LA REINE

Tu as raison, cette couche de malheur leur reviendrait

à la mémoire et l'on dirait que j'ai... (à la bête) Va-t'en, va-t'en.

La bête s'accroche désespérément au manteau de la reine.

LA SUIVANTE

Voyez! elle a les yeux pleins de larmes.

LA REINE, apitoyée.

Tu dis?

(En ce moment des voix et des chants éclatent.)

VOIX D'ENFANTS ET DE FEMMES

Alleluia! à madame Marie
Et saint Gilain, par les bois rajeunis,
Portons l'encens de la forêt fleurie
Et le salut des muguets et des nids.

LA REINE

Qu'est-ce que ces chants?... déjà la procession?

RAIMBAUDE

C'est le pèlerinage, madame; on voit la flamme des cierges dans les branches.

LES VOIX, reprenant.

Alleluia! Pour madame la Reine
Nous implorons dans ton grand palais vert,
Forêt, le calme auguste du vieux chêne
Et la fraîcheur de la source au flot clair.

LA REINE

Les pèlerins! et ce monstre auprès de moi? Va-t'en, va-t'en!... Écarte de moi cette horrible bête, Raimbaude.

(La reine s'écarte violemment de la bête, la chasse d'un geste; Raimbaude ramasse des pierres et les lui jette. La bête lâche le manteau de la reine et s'arrête à quelques pas, suppliant encore.)

LA REINE, avec un grand cri.

Chasse-la.

(La bête disparaît avec un geste de désespoir.)

VOIX DE FEMMES ET D'ENFANTS, se rapprochant.

Alleluia! Faites qu'elle guérisse,
La bonne dame, et nos petites mains
Te béniront, Terre aimante et nourrice
Qui fais mûrir l'épi sur les chemins.

(Le cortège des pèlerins, composé de diacres et de clercs, suivis de femmes du peuple et de la bourgeoisie tenant des enfants devant elles, défile lentement devant la reine, les enfants sont en habit de fête et couronnés de fleurs, ils tiennent des encensoirs et des cierges.)

SCÈNE X

Les mêmes moins LA BÊTE, LE CORTÈGE

LE CORTÈGE passe en chantant.

Alleluia! A madame Marie
Et saint Gilain, par les bois rajeunis
Portons l'encens de la forêt fleurie
Et le salut des muguets et des nids.

Alleluia! à la clarté des cierges
Nous t'apportons les douces oraisons
Des garçonnets et des petites vierges
Coiffés d'iris, de sauge et de cressons.

(La reine, durant le défilé du cortège, reste figée de stupeur, la bouche ouverte, les yeux ailleurs. Le médecin, dame Maheude et Mengeotte se sont détachés du cortège et sont venus se placer derrière la reine, les femmes chuchotant entre elles).

SCÈNE XI

LES MÊMES MOINS LE CORTÈGE
MAHEUDE, MENGEOTTE ET LE MÉDECIN

LE MÉDECIN, à Raimbaude.

Qu'y a-t-il donc, dame Raimbaude?

RAIMBAUDE

Je ne sais, elle est figée d'horreur.

LES VOIX, lointaines.

Alleluia! Pour madame la Reine
Nous implorons dans ton grand palais vert,
Forêt, le calme auguste du vieux chêne
Et la fraîcheur de la source au flot clair.

LA REINE, à elle-même.

Des larmes coulaient sur ses joues vertes, ses petites mains palmées m'imploraient... (Chantant tout bas.)

Ton œil rond qui pleure
Les remplit d'effroi,
La vie est un leurre
Et le cœur a froid.

L'ourlet de ma robe est trempé de sang, Raimbaude; l'ourlet de mon manteau aussi. Maheude, Mengeotte, courez, empêchez Rotterik, dites-lui que... (Avec un grand cri, tombant entre les bras de ses femmes.) Il est trop tard, la bête est prise. (On entend éclater l'hallali.)

RIDEAU



ACTE III

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une petite salle dans l'appartement de la reine. Aux murs, des cuirs peints et gaufrés, vers la gauche une table à un seul couvert encore servie, aiguières d'or, corbeilles d'argent ciselé remplies de fruits. La salle, très obscure, n'est éclairée que par des flambeaux posés sur la table. Dans une grande stalle blasonnée la reine est assise, les pieds sur des coussins; Mengeotte se tient accroupie à ses genoux. Une petite fenêtre à ogives éclairée par la lune se découpe dans l'épaisseur du mur derrière la stalle de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, MENGEOTTE

MENGEOTTE

Et cette racine était une mandragore, marraine?

LA REINE

Oui, l'âme d'un mort habitait en elle et la pauvre femme le savait; elle connaissait aussi tous les rites prescrits pour cultiver cette âme et la développer.

MENGEOTTE

Mais cette femme était très coupable, marraine, car c'était là de la pire sorcellerie, et notre sainte mère l'Église le défend.

LA REINE

Il ne faut blâmer personne à l'étourdie, petite fille. Comment juger la vie d'autrui, la vie, cette tapisserie mystérieuse dont nous ne voyons que l'envers? La pauvre femme avait eu de grands chagrins; elle avait perdu, tout jeune, un enfant et ne s'en était jamais consolée; elle croyait ou plutôt elle s'était laissée convaincre et nourrissait le fol espoir de retrouver la forme adorée du petit être dans la racine à apparence humaine.

MENGEOTTE

Tout cela est passionnant et vous donne la fièvre. Et comment cultivait-elle la racine magique, dites, oh! dites, marraine bien-aimée?

LA REINE

Enfermée dans une grande amphore de verre noir, la mandragore y flottait, baignée dans un liquide sans nom; une tête de mort la surveillait, et un grand sablier, retourné d'heure en heure, y versait le filet continu de son sable.

MENGEOTTE

Oh! ce devait être effrayant.

LA REINE

La nuit, la pauvre femme se levait pour exposer l'amphore aux rayons de la lune et, le jour, elle la gardait soigneusement loin de la clarté du soleil, dans un réduit obscur dont elle portait toujours la clef; des herbes magiques vendues par d'étranges mendiants macéraient dans son huile, et de jour en jour la tête de la mandragore s'arrondissait.

MENGEOTTE

Vraiment!

LA REINE

Oui, le charme opérait. (A part, à elle-même.) Mais pourquoi troubler le calme de cette enfant, et quel besoin de raviver ma plaie en me ressassant cette histoire à moi-même?

MENGEOTTE

Vous vous taisez... Qu'arriva-t-il, marraine?

LA REINE

La nuit, la pauvre femme laissait la porte de sa chambre entr'ouverte pour écouter la mandragore dormir, car la nuit la racine, pendant le jour inerte, s'animait et ronflait comme un homme!

MENGEOTTE

Quelle horreur!

LA REINE

Oui, une véritable horreur, car durant une de ces nuits...

(Une longue fanfare de trompe éclate, la reine s'arrête.)

LA REINE

Qu'est-ce que cela?

MENGEOTTE

On sonne auprès du pont-levis; on dirait qu'on demande l'entrée du château.

LA REINE

L'entrée du château, à cette heure?

(Seconde fanfare de trompe.)

MENGEOTTE, se soulevant à demi, à part.

C'est la manière de sonner de Rotterick.

LA REINE, qui a saisi son geste.

Oui, va voir à la fenêtre.

MENGEOTTE

Oh! il y a un tas d'hommes en bas, de l'autre côté des douves; ils ont des casques et des piques avec des torches.

LA REINE

L'entrée du château, dans un domaine royal? je ne vois que mon fils qui...

(La porte s'ouvre : entrent Maheude, Raimbaude, trois autres femmes qui viennent se ranger en silence derrière la reine, puis un intendant.)

SCÈNE II

Les mêmes, MAHEUDE, RAIMBAUDE, LES FEMMES, L'INTENDANT

LA REINE

Que signifie?

L'INTENDANT s'avance à trois pas vers elle et s'incline profondément.

Que Sa Majesté royale me pardonne et m'excuse : c'est monseigneur le prince Rotterick qui m'envoie. Il demande le gîte et le souper pour lui et son escorte.

LA REINE

Mon fils est toujours le bienvenu chez moi.

L'INTENDANT

Mais je dois cette fois l'entière vérité à Sa Majesté : le prince Rotterik n'est pas seul, il porte en croupe une fille.

LA REINE, se levant toute droite.

Une fille !

L'INTENDANT

D'une beauté merveilleuse et dont la robe de brocart luit étrangement dans la nuit.

LA REINE

Quelque ribaude ! L'audace de mon fils dépasse cette fois les bornes, et pour cette gouge le prince réclame à moi, sa mère, alcôve tiède et souper fleuri ?

(Silence.)

MENGEOTTE, qui est allée voir à la fenêtre.

Oh ! je ne peux pas la voir, le vent abat la flamme des torches.

(Une troisième fanfare éclate avec plus d'insistance.)

L'INTENDANT

Monseigneur attend le bon vouloir de Sa Majesté.

ence.

L'INTENDANT

Le froid est vif, cette nuit, les chevaux s'ébrouent et les hommes s'impatientent.

LA REINE

Est-ce à dire, maître Onfroy, que nous courons les dangers d'un assaut ?

L'INTENDANT

Que sa majesté me pardonne, mais je n'ai fait qu'obéir aux ordres de monseigneur.

LA REINE

Et vous avez eu tort, messire Onfroy, de croire que votre reine pût tenir auberge et réduit de luxure pour les proies de couchette de monseigneur son fils. Allez.

L'INTENDANT, la tête basse.

La fille est blessée et mourante, elle a du sang partout, c'est un suaire et un cercueil que demande le prince, bien plus que des draps et un lit.

LA REINE

Que ne le disais-tu plus tôt, inutile bavard? Une blessée; une agonisante? va dire au prince qu'il entre, nous l'attendons ici; (à Maheude) et toi, va m'enfermer ces jeunes filles (elle désigne Mengeotte et les trois autres jeunes filles); tu reviendras ensuite m'assister. Toi, demeure, Raimbaude.

Maheude sort avec les jeunes filles et Mengeotte; l'intendant est déjà sorti.

SCÈNE III

LA REINE, dame RAIMBAUDE

LA REINE, qui s'est assise, après un long silence.

Qui nous amène-t-il cette nuit?

RAIMBAUDE

Rien de bon sûrement.

LA REINE

Tu l'accuses toujours.

RAIMBAUDE

Votre cœur est bien de mon avis, consultez plutôt le passé, vos souvenirs.

LA REINE

Et mes souffrances... Il ne faut pas condamner d'avance, le hasard, Raimbaude, c'est le voyageur inconnu, il peut apporter dans son manteau couleur d'encre l'heur comme le malheur, la mauvaise comme la bonne fortune.

RAIMBAUDE

Il serait temps que le bonheur s'arrêtât ici.

(On entend un grand bruit, la porte s'ouvre toute grande et l'intendant bousculé laisse pénétrer le prince Rotterik. Il entre en coup de vent, casqué, corseté, ganté de fer. Une foule armée, casquée et cuirassée envahit la salle : les hommes se rangent le long de la muraille, quelques-uns portent des torches, quatre hommes arrêtés au seuil soutiennent entre leurs bras une femme échevelée, demi-nue, vêtue d'une robe de brocart vert.)

SCÈNE IV

Les mêmes, LE PRINCE ROTTERIK, LES HOMMES D'ARMES

ROTTERIK, aux hommes qui portent la femme.

Étendez-la ici.

(Il désigne la table, les quatre hommes s'avancent avec précaution et déposent la fille sur la table servie dont ils renversent les aiguières et les corbeilles de fruits. La fille pâle et les yeux fermés est secouée par un tremblement d'effroi. Elle a les mains et les pieds percés comme par des clous. C'est la princesse Ranaïde.)

ROTTERIK, désignant Ranaïde à sa mère.

Je l'ai trouvée crucifiée à un arbre, elle est en danger de mort. Veuillez la secourir.

LA REINE, demeurée assise et regardant Ranaïde.

J'ai déjà vu ces yeux-là quelque part. (Elle se lève lentement et se penche vers la jeune fille.) Elle est très belle. Comme elle est pâle ! (S'adressant à Ranaïde.) Vous souffrez, mon enfant? (Silence). Quelle épouvante dans ses regards! On dirait qu'elle a peur de vous, mon fils. (Prenant la main de Ranaïde.) Et cette pauvre main douloureuse et trouée et ces deux pieds percés comme ceux du Christ! (A Raimbaude.) Vite, des bandes, du vin d'aromates ; aidez-moi à panser ses plaies. (Rencontrant le regard de Rotterik fixé sur Ranaïde.) D'ailleurs, laissez-nous seules; retirez-vous, mon fils, retirez-vous, donnez-moi seulement deux hommes pour aider à porter cette enfant sur mon lit. Allez, je veillerai sur elle cette nuit.

(Deux hommes, sur un signe du prince, ont pris Ranaïde dans leurs bras, aidés par Raimbaude et Maheu le.)

(La reine, toute droite, montre la porte au prince, qui se retire à reculons.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre de la reine Godelive : elle est très haute, tendue de très vieilles tapisseries à personnages tissées de soie et d'or ; à gauche, un grand lit à colonnes aux épaisses courtines de soie violâtre éclairé par un immense vitrail qui s'ouvre au-dessus ; à

droite une porte ogivale à rinceaux sculptés. Au fond, une petite porte basse drapée de soie violâtre s'ouvrant sur un petit escalier intérieur.

C'est la nuit; on découvre la princesse Ranaïde étendue sur le lit royal, les courtines en sont relevées; elle ne dort pas. Les pieds et les mains bandés de linge, elle se tient immobile, les yeux fixes, au milieu des oreillers; sa chevelure éparse lui fait une auréole. A son chevet la reine Godelive est assise, accoudée à une table encombrée de fioles et de linge; la haute piece n'est éclairée que par une lampe à trois becs posée sur la table; lueur vacillante qui fait trembler de grandes ombres aux murs. La reine Godelive, elle, est assoupie. Une musique très douce joue en sourdine l'air de berceuse du premier acte.

Les tiens te dédaignent
Et tu meurs d'amour.
Tes grands yeux qui saignent
Riront-ils un jour?

etc., etc., etc.

LA REINE GODELIVE, rêvant.

Taïaut, Taïaut, sus à la bête! on eût dit une biche traquée. Elle a pleuré toute la nuit.

(La princesse Ranaïde se lève sur un coude et regarde attentivement la Reine.)

LA REINE, rêvant toujours.

Taïaut, Taïaut, c'est la chasse de Rotterik qui passe! On n'avait jamais crucifié la bête jusqu'alors... Tout enfant, il torturait déjà les oiseaux des volières et les cygnes du parc.

(La princesse Ranaïde joint les mains et regarde la Reine avec des yeux pleins de larmes.)

LA REINE, rêvant.

Taïaut, Taïaut, oh! la bête est prise, ne lui faites point de mal. Voyez, elle a des larmes plein les yeux... Ah!
(Elle s'éveille et se cambre en s'étirant les bras, ses regards tombent sur

la princesse en larmes.) Elle a des larmes plein les yeux, mais je rêve encore, ce sinistre cauchemar n'aura donc pas de fin? (Elle s'approche du lit et regarde fixement la princesse.) J'ai déjà vu ces yeux-là quelque part, tout mon passé revit dans ces prunelles. Mais réponds donc, chère et triste créature, dis-moi que tu me connais, dis-moi que je t'ai déjà rencontrée, mais où cela, où cela? (Elle lui saisit violemment les mains.) Mais réponds-moi, ton silence est comme un long reproche; il me torture, ton silence! oh! tes larmes et ton navrant regard! ..

LA PRINCESSE, en retirant ses mains.

Vous me faites mal, madame.

LA REINE, lâchant les mains.

C'est vrai, ces pauvres mains douloureuses et trouées!

LA PRINCESSE

On les a plus d'une fois pourtant tendues vers vous.

LA REINE

Tu dis?

LA PRINCESSE

Hélas! les temps sont proches et l'heure a sonné de tout savoir : les ordres du roi n'ont pas été exécutés, ma mère, et l'affreux avorton dont vous expiez injustement la naissance est là qui saigne, agonisant devant vous.

LA REINE, se redressant avec horreur.

Le monstre à tête plate, aux pattes sautelantes.

LA PRINCESSE

La bête qui hantait vos cauchemars et rôdait en pleurant

autour de vous la nuit, l'objet de votre effroi expie aussi le crime de vous avoir aimée.

LA REINE, *prenant la princesse entre ses bras et la regardant.*

Quoi! c'était toi qui... Toi si délicieusement pâle et touchante, toi si radieusement belle qu'une clarté t'environne, toi, tu aurais pu être autrefois ce monstre? non, tu me leurres, je suis encore le jouet des mauvais esprits.

LA PRINCESSE

Regardez bien mes yeux, ma mère, regardez-les bien, contemplez aussi ces tristes mains saignantes. La dernière fois que je les tendis vers vous, c'était en mai, dans la forêt fleurie.

LA REINE

Le jour de la procession... je me souviens, je me souviens! c'est le même geste. Et je n'ai pas su te défendre, oh! misérable que je suis!

LA PRINCESSE

Vous n'avez pas su me reconnaître, ma mère, j'étais laide.

LA REINE

Mon orgueil a eu honte de toi; pourras-tu me pardonner jamais, pitoyable et douce créature?

LA PRINCESSE

Les bêtes elles-mêmes avaient horreur du monstre, j'étais pour tous un triste objet d'effroi.

LA REINE, *baisant les mains de la princesse.*

Toi un objet d'effroi, ma belle petite princesse, mon

trésor, la clarté de ma vie, toi le miel de mes lèvres et la joie de mes yeux! Comme tu as dû souffrir quand toutes les créatures te reniaient et s'armaient contre toi, et je n'ai pas su deviner, moi, ta mère! Mais tout est fini, je t'ai retrouvée, tu es bien à moi, tu m'as pardonnée, n'est-ce pas? et nous allons désormais vivre tranquillement ensemble, rien qu'à nous aimer, à nous aimer pour tous les jours perdus, dans ce mélancolique château des Bois.

LA PRINCESSE, passant sa main dans les cheveux de la reine, bas à elle-même.

M'aimerez-vous encore dans une heure?

LA REINE

Tu dis?

LA PRINCESSE

L'horrible charme existe toujours, ma mère, et si je suis fille de la nuit tombante au lever du jour, dès les premiers rais de l'aube je redeviens le monstre effroyable et sautelant.

LA REINE, se redressant épouvantée.

Aux premiers rais de l'aube, toi que j'étreins dans mes bras et couvre de baisers?...

LA PRINCESSE

Et votre répulsion sera peut-être plus forte, je suis si hideuse à regarder!

LA REINE, se jetant sur elle.

Moi, te renier maintenant, ô cruelle enfant? je t'ai bien à moi, et quoi qu'il arrive, je saurai te défendre!

LA PRINCESSE

Alors, bien vrai, ma mère, vous n'aurez plus honte de moi, vous ne me renierez pas et vous empêcherez?...

LA REINE

Empêcher qui? (Regardant tout à coup les mains et les pieds bandés de la princesse.) C'est vrai, des hommes t'ont fait du mal, des hommes t'ont torturée. Est-il possible! Quelqu'un s'est trouvé sous le ciel pour mettre ma fille en croix!

LA PRINCESSE, prise d'un tremblement.

Il ne savait pas qui il crucifiait, ma mère, il ne croyait torturer que le monstre.

LA REINE

Il? que veux-tu dire?

(On heurte trois coups à la porte : la reine se redresse vivement ; la princesse, prise d'un tremblement, se serre avec effroi contre elle. Silence. On frappe encore.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROTTERIK

UNE VOIX, au dehors.

Holà! ouvrez. Dormez-vous, ma mère?

LA REINE

Rotterik! c'est lui qui... (La princesse fait signe que oui.) Crucifieur de femme!... Alors, quand il t'a amenée toute sanglante hier...

LA PRINCESSE

Il ne savait pas, lui non plus, il a torturé le monstre, il est vrai, mais il aime la fille.

LA REINE, joignant les mains et se levant toute droite.

Il t'aimait?... Il te désirait, tu veux dire... (La princesse fait signe que oui.) O ma honte!

(On refrappe encore à la porte.)

ROTTERIK, derrière la porte.

M'entendez-vous? c'est moi, Rotterik, votre fils. (Parlant à ses hommes d'armes.) Il faut que le froid l'ait rendue sourde. (Secouant la porte.) Ouvrez! je vais faire enfoncer la porte, je vous entends chuchoter, vous êtes là!

LA PRINCESSE, serrée contre sa mère.

Ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas seule avec lui, ma mère. Ah! tout mon sang se glace, l'horrible métamorphose est proche, le jour naît, je le sens. Cachez-moi, ne me regardez pas, vous allez avoir horreur de moi.

LA REINE

Mon enfant, mon enfant! (Elle ferme les rideaux sur la princesse qui se débat, tout en gardant ses mains dans les siennes, et prête l'oreille.)

ROTTERIK

Je vous préviens, ma mère : j'y fais mettre la hache si vous n'ouvrez pas.

LA VOIX DE LA PRINCESSE, de plus en plus faible derrière le rideau.

Vous ne me renierez pas, ma mère? vous ne m'abandonnerez pas?

LA REINE

Non, non, mon enfant.

Durant ces jeux de scène, la lampe s'est éteinte et le jour naissant lentement a illuminé le vitrail.

ROTTERIK, derrière la porte.

Allons, à vos haches les gars, enfoncez-moi cette porte.

(Raimbaude entre précipitamment par la porte du fond. Elle accourt au bruit avec Maheude et Mengeotte.)

SCÈNE III

LES MÊMES, RAIMBAUDE, MAHEUDE, MENGEOTTE

RAIMBAUDE, à la reine.

Mais ils vont tout briser, madame.

LA REINE

Oui, le chacal réclame sa proie, la luxure attise sa colère. Ah! ce fils incestueux et tortureur de femmes! (Elle ouvre les rideaux pour voir la princesse et les referme précipitamment avec un grand cri.) Oh, oh! la bête est là.

MENGEOTTE, à Raimbaude.

On dirait que ses visions l'ont reprise : elle se tait, raide et les yeux fixes.

(La porte commence à céder sous les coups de haches, les autres femmes sont accourues au bruit et sont groupées suppliantes autour de la Reine.)

MENGEOTTE

N'excitez pas sa rage, bonne marraine.

LA REINE, debout comme en rêve.

Oui, Raimbaude, il est temps, va tirer les verrous.

SCÈNE IV

Les mêmes, ROTTERIK, LES HOMMES D'ARMES

Entre en coup de vent Rotterik, tous les hommes d'armes derrière lui. Roterik s'arrêtant au milieu de la chambre, interdit devant la pâleur de la Reine.

ROTTERIK

Vous vous moquez, madame?

MENGEOTTE, bas à Roterik.

Son ancienne folie l'a reprise, ne la brusquez pas. Elle est en proie à quelque affreux cauchemar.

ROTTERIK

Oui, ce château est plein de spectres et j'y sens un vent qui me tourne la tête. (S'avançant vers la reine.) Eh bien, ma mère?

LA REINE, debout devant les rideaux.

Ah! c'est toi, Rotterik? écoute-moi... Tu sais de quel injuste exil j'expie ici le crime d'une naissance horrible?

ROTTERIK

Il ne s'agit pas de cela, ma mère, mais la fille d'hier.

LA REINE

Si, il s'agit de cela. Le misérable avorton dont le roi

ordonna aussitôt la mort, le monstre à tête hideuse qui m'a fait répudier, exiler, renier par tout un peuple, on m'a même accusée de sorcellerie, la bête que tu chassais il y a six mois dans cette forêt et que tu crucifiais si cruellement à un arbre...

ROTTERIK

Comment sait-elle? elle délire. (Il s'avance vers la reine et la prend par le bras.) Allons, ma mère, remettez-vous.

LA REINE, reculant.

Ne me touche pas, ne me touche pas. Oh! mon Rotterik, c'est ta mère qui t'en prie! épargne-la; ne lui fais pas de mal.

ROTTERIK, aux femmes.

Elle est complètement folle, emmenez-la.

(Les femmes font mine de vouloir emmener la reine.

LA REINE, se débattant.

Me séparer de ma fille! jamais, laissez-moi, laissez-moi!

ROTTERIK

Sa fille!

LA REINE

Oui, le monstre aux yeux verts, le pauvre petit être que je n'ai pas su défendre et dont les pattes tremblantes se tendaient vers moi, le monstre vit, et la belle fille aussi que tu pourchassais la nuit dans la broussaille, la triste fille que tu m'amenas saignante cette nuit, mes entrailles l'ont portée comme toi, Rotterik! un sort affreux pèse sur notre race, le monstre t'a pardonné à toi aussi, ne lui fais pas de mal. (Elle tombe aux genoux du prince.) Ne lui fais pas de mal!

ROTTERIK

Allons! J'ai trop écouté ses sornettes. (S'adressant aux femmes.) Occupez-vous de votre maîtresse! (Il repousse violemment la Reine, qui tombe à la renverse, et écarte brusquement les rideaux du lit. La bête monstrueuse apparaît gisante sur les oreillers à la place de la princesse : elle a les pattes bandées de linges.

(Tous, hommes et femmes, reculent avec horreur.)

ROTTERIK, les yeux fixés sur la bête.

Elle! le monstre que j'ai cloué moi-même à ce tronc de bouleau. Elle! elle aurait pendant six mois vécu crucifiée à cet arbre? il y a de la sorcellerie là-dedans. (S'avançant avec un grand cri vers le lit.) Et j'aurais convoité cette princesse de marécage? (S'adressant à la reine et lui montrant la bête.) Et nous serions tous deux sortis des mêmes entrailles, issus du même sang! Vous l'avez dit, madame, une race est maudite qui ne produit que des monstres ; la bête a trop vécu ! (Il tire sa dague et va vers le lit.)

LA REINE, se relevant et se précipitant devant le lit.

Rotterik, tu ne feras pas cela!

(Une lutte s'engage, la dague touche la reine au cou. Le prince, de colère, lance sa dague dans le vitrail qui se brise. La reine s'affaisse contre le lit, la tête posée près de la bête.)

MAHEUDE, se précipitant à genoux près de la reine.

Ah! monseigneur! monseigneur! (Elle se relève et se sauve en criant.) Il l'a tuée! il l'a tuée!

(Toutes les femmes se sauvent et disparaissent par la petite porte.)

UN HOMME D'ARMES

Il l'a tuée! La malédiction du ciel est sur nous! (Il se sauve et tous les hommes d'armes l'imitent, saisis d'une panique, et le prince reste seul.)

SCÈNE V

ROTTERIK seul

ROTTERIK

Elles ont fui comme un vol de corneilles! (La bête se soulève sur ses pattes et le regarde fixement.) Oh! ces yeux! veux-tu bien ne pas me regarder ainsi, monstre! (Il se prend la tête entre les mains.) Qu'ai-je fait? Dieu tout-puissant, qu'ai-je fait? (Il se sauve, heurte et renverse la table, se cogne aux murs et trouve enfin la porte qu'il laisse grande ouverte.)

(La reine et la bête restent seules. Rideau. Il se relève presque aussitôt sur le même décor. Silence de cinq à six minutes. La reine demeure toujours évanouie, au pied du lit, dans l'attitude où elle est tombée. La bête, elle, sur le lit. La neige se met à tomber, on la voit voler à gros flocons par le vitrail brisé et la porte que le prince, en fuyant, a laissée grande ouverte. Cette porte donne sur une terrasse déjà toute blanche. Le jour baisse : c'est le crépuscule.)

SCÈNE VI

LA REINE, LA PRINCESSE, PUIS UN CHŒUR

LA REINE, comme en rêve.

Et sa petite patte froide avait des douceurs infinies, quand j'errais avec elle sur le bord des étangs. (Silence.)

(La nuit devient de plus en plus obscure. Une femme accroupie, indécise, paraît sur la terrasse : elle s'avance lentement et s'arrête au seuil de la chambre. Silence.)

LA REINE

Quelle douce vie j'aurais vécue et menée avec elle dans

le calme et la mélancolie de ce château des bois! (Silence.)

(Une autre forme, également indécise, paraît sur la terrasse et entre un peu plus dans la chambre.)

LA REINE

Le doux matin! les pommiers étaient tout blancs de fleurs, et sous les aubépines de neige les enfants défilaient et chantaient.

VOIX, lointaines.

Alleluia! par la forêt fleurie
De givre pâle et de bel argent clair,
Nous apportons la fine orfèvrerie
Des bons cadeaux apaisants de l'hiver.

(Une autre forme indécise apparaît sur la terrasse et entre aussi dans la chambre, où elle s'arrête à distance du lit. Il neige toujours, et des flocons tombent sur le lit qu'ils duvètent de blanc.)

LA REINE, se ranimant peu à peu.

C'est comme un frôlement d'ailes glacées sur mes tempes! Où suis-je? J'ai froid, et pourtant jamais je ne me suis sentie si bien. (Elle fait un mouvement.) Aïe, et quelle cuisson subite! j'ai l'épaule toute engourdie; ne bougeons plus. J'étais si bien! Suis-je déjà morte?... ou bien vais-je mourir?

LES VOIX, s'approchant.

Alleluia! pour Madame la Reine,
Nous apportons, joyau de notre autel,
Un cœur de glace avec la paix sereine
Des nuits de lune et des matins de gel.

LA REINE, toujours affaissée.

J'aime ces voix qui chantent dans la nuit, elles tintent dans mon âme comme des clochettes de verre, et c'est autour de moi un parfum de petites violettes.

LES VOIX, s'approchant.

Alleluia ! pour endormir les plaies
De son chagrin, nous avons des colliers
De fin grésil et de petites baies,
Grains de corail des houx et des sorbiers.

(D'autres formes ont paru une à une, cette fois, portant des cierges allumés à la main, et c'est dans la chambre qu'elles envahissent et éclairent une foule de petits êtres encapuchonnés, laissant passer des oreilles de lièvre, des museaux de renards, de loups, de martres, de belettes, avec, çà et là, quelques silhouettes plus hautes de bûcherons et de bergers.

(Ils se tiennent tous agenouillés à l'entrée de la chambre, rangés contre les murs, et chantent en sourdine, tenant droits leurs cierges.

Et nous avons pour l'âme endolorie
De la princesse un soyeux oreiller
De mousse humide et de neige fleurie,
Et tour à tour nous venons la veiller.

(La chambre, très éclairée, laisse voir, à la place de la bête, la princesse Ranaïde étendue sur le lit.)

LA REINE

Et cette petite main à la chaleur humaine qui me ranime en se ranimant lentement dans ma main ! Comme une tiédeur m'enveloppe, je n'ose pas ouvrir mes yeux ; ce rêve est si doux ! Je suis si bien... serais-je morte ?

(Une musique joue en sourdine la berceuse du premier acte.)

Les tiens te dédaignent,
Et tu meurs d'amour, etc.

LA REINE, ouvrant les yeux et regardant de bas en haut Ranaïde.

Et ces longs yeux appuyés sur les miens, ce pardonnant sourire, et cette petite main, toujours entre mes doigts, comme une vivante caresse !

(La musique continue et Ranaïde chante à mi-voix.)

Mon œil rond qui pleure
Les remplit d'effroi.
La vie est un leurre
Et le cœur a froid.

LA REINE, se redressant à demi et baisant la main de Ranaïde.

Non, tu ne m'inspires plus d'effroi, délicieuse et chère créature. Mon cœur n'a plus froid, puisqu'il bat près du tien; la vie n'est plus un leurre, puisque je t'ai retrouvée?

DES VOIX dans la chambre.

La princesse Ranaïde va mourir.

LA REINE

Ranaïde?

RANAIDE

C'est mon nom.

LA REINE

Ranaïde?

LES VOIX, reprenant.

La princesse Ranaïde va mourir.

LA REINE

Que disent-ils?

LES VOIX

La reine Godelive est-elle pardonnée?

LA REINE

Qu'est-ce que tous ces cierges, tous ces êtres rampants chuchotant à mi-voix?

RANAIDE

Ecoutez-les, ma mère!

LES VOIX

La reine Godelive est-elle pardonnée?

DES VOIX

Le sang lave le sang.

D'AUTRES VOIX

La souffrance absout, la douleur purifie.

D'AUTRES VOIX

La neige est un doux linceul.

LA REINE

Un linceul, pour qui? Pour toi? Pour moi? Dis, il est pour nous deux, n'est-ce pas?

LES VOIX

La princesse Ranaïde va mourir.

LA REINE

Oh! ces fantômes, prophètes de malheur, ils viennent pour t'enlever à moi, je les hais!

RANAIDE

Ce sont les âmes de la forêt, ma mère! J'ai grandi, j'ai vécu parmi elles, elles m'ont protégée, nourrie au temps où, reniée par les miens, j'errais sous une horrible forme.

LA REINE

Ah! tais-toi? tu me déchires le cœur.

LES VOIX

C'est ainsi que l'orgueil d'une race s'expie.

RANAIDE

Écoutez-les, ma mère?

LES VOIX

Le ciel hait les superbes.

D'AUTRES VOIX

Le cœur des grands est dur.

RANAIDE

La pitié fleurit chez les humbles.

LA REINE, pleurant.

Ah! cruelle enfant!

LES VOIX

Trop d'arrogance enfante des monstres; mais la neige est un doux linceul.

(On entend de lointaines sonneries de cloches.)

TOUTES LES VOIX ENSEMBLE

La princesse Ranaïde va mourir.

RANAIDE

Et vous aussi, ma mère, ne pleurez plus.

LA REINE

Merci, mourir enfin; j'entends déjà les cloches. elles viennent nous chercher, n'est-ce pas?

RANAIDE

Non, ma mère, elles annoncent la naissance d'un Dieu c'est la nuit de Noël. (Elle meurt.)

LA REINE

Ranaïde! Ranaïde! tu ne dis plus rien!... tu ne bouges même plus!...

LES VOIX

La princesse Ranaïde est morte.

D'AUTRES VOIX

Et la reine Godelive va mourir. (La tête de la reine roule sur le corps de Ranaïde.)

DES VOIX

Alleluia! telle une orfèvrerie
De cathédrale et comme un maître-autel,
La forêt brune est aujourd'hui fleurie,
Noël! Noël! chantons le doux Noël!

RIDEAU

ENNOÏA

TRYPTIQUE

PREMIER ACTE

PERSONNAGES

LE CONTEUR
LE VIEILLARD
HILPERIG
HILDEBERT
MEROWIG
LUITPRAND
ENNOIA

Leudes et soldats francs.

ENNOÏA

TRYPTIQUE

PREMIER ACTE

Haute salle gothique aux voûtes soutenues par des piliers trapus. Assis au pied d'un pilier le conteur, un antique missel ouvert sur ses genoux.

LE CONTEUR, lisant.

Hilpérig, roi des Francs de Metz et de Neustrie,
Un soir qu'avec les siens chargés d'orfévrerie
Et de ciboires d'ambre étincelants d'émaux,
Il revenait, au pas morne et lent des chevaux,
De piller au lointain quelque riche abbaye,
Aperçut, au rebord de la route accroupie,
Les pieds nus et la face appuyée aux genoux,
Toute blême, une femme aux fauves cheveux roux
Qui dormait.
Auprès d'elle un vieillard au front chauve
Était debout, veillant.

Le fond du théâtre s'éclaire et laisse voir une route poudreuse longeant d'immenses champs de blé, tout l'horizon est occupé par de jaunes récoltes, au loin une fumée noire indiquant l'abbaye qui brûle.

Au bord de la route, à droite, une femme est accroupie au revers du talus, très pâle, à demi vêtue de haillons grisâtres, ses cheveux jaunes pendent en désordre sur son visage, elle paraît dormir. Auprès d'elle un vieillard vêtu d'une robe haillonneuse est debout; entre eux deux un grand vase en bronze au-dessus duquel une flamme bleue vacille.

De l'autre côté de la route, arrêtés, devant la femme, Hilpérig et ses leudes, Merowig, Hildebert et Luitprand; des soldats francs tiennent leurs chevaux en main.

SCÈNE PREMIÈRE

HILPERIG, HILDEBERT, MEROWIG, LE VIEILLARD, ENNOIA ET LUITPRAND

HILPERIG, bas, à Mérowig.

Jamais toison d'or fauve
N'a d'un plus vif éclat brillé sous le ciel pur...
Qui peut-elle bien être?

MEROWIG

Au fond d'un rêve obscur
Elle paraît plongée et garde le silence.

HILPERIG, inquiet.

Et cet homme auprès d'elle?

MÉROWIG, à Ennoia.

Allons, la fille, avance.
Le roi te veut parler.

(Ennoia ne bouge pas.)

Hé ! tu n'entends donc pas ?

(Haussant les épaules.)

Ces mendiants !

HILPERIG, les yeux fixés sur Ennoia.

Qu'elle est pâle !

MÉROWIG, au vieillard.

Hé toi, l'homme là-bas.
Tu n'es pas endormi, ni sourd ?

HILDEBERT, mettant la main à l'épée.

Ta tête grise
Est donc lasse de vivre et tu veux qu'on la brise ?

HILPERIG

Paix, Hildebert, holà, du calme ! et toi, vieillard,
Réponds-moi... cette femme ?

(Bas, à lui-même)

Oh ! ce morne regard
De songe !

LE VIEILLARD, immobile.

Elle est aveugle et n'entend pas, son âme
L'a quittée.

(Silence. Il fait un pas vers le roi et lui désigne le vase en bronze.)

Un esprit habite dans la flamme

Bizarre, que tu vois sous sa robe en lambeaux
Errer fine et bleuâtre, et la nuit des tombeaux
Depuis plus de mille ans la possède.

HILPERIG, impatienté.

La fille?
La flamme? ton discours est fumeux et vacille
Comme un follet nocturne au-dessus d'un étang.

(Désignant Ennoia.)

Quelle est elle? son nom?

LE VIEILLARD

Elle, c'est une enfant
Que j'ai prise avec moi, sire, étant sans famille.
Elle me suit partout depuis, la pauvre fille.
Elle et moi, nous errons ensemble désormais.

HILPÉRIG

Alors elle est aveugle et ne parle jamais?

LE VIEILLARD

Jamais? non. Quelquefois un an entier s'achève,
Elle demeure ainsi toute entière à son rêve,
Absente, ailleurs, très loin, sans parole et sans voix :
Puis elle se réveille et durant de longs mois
Elle débite alors des choses merveilleuses
Et le peuple la suit par les routes poudreuses.

HILPERIG

Fais-la parler.

HILDEBERT, bas à Hilpérig,

Seigneur, cet homme entre ses dents
Mâche un langage obscur, et sous ses crins ardents
Cette femme immobile à l'aveugle prunelle,
Seigneur, est bien étrange.

HILPÉRIG, songeur.

Étrange et solennelle
En effet, mais pourtant un charme caresseur
S'émane d'elle toute et comme une douceur
L'enveloppe.

HILDEBERT, désignant Ennoia.

Ses bras, seigneur, sont gris de fange,
Ses yeux meurtris de coups.

HILPERIG, à lui-même.

Mais son charme est étrange...
(S'adressant au vieillard.)
Fais-la parler.

LE VIEILLARD

Des maux endurés autrefois,
Je dois t'en prévenir, sanglotent dans sa voix
Et tu dirais l'écho d'une douleur humaine,
Tant cette voix d'enfant se lamente et se traîne
Lointaine et faible. Un soir, en l'entendant râler,
Des soldats prirent peur...

HILPERIG

Encor?... Fais-la parler!
J'ai dit.

LE VIEILLARD, résigné.

Parle, Ennoia, parle, dis-nous tes songes.

(Il la prend par la main, la fait lever, et l'amène lentement sous les yeux du roi ; de l'autre main il a pris le vase enflammé et le tient droit derrière elle.)

ENNOIA

Mes songes!... Cher Eden, ô terre du Mensonge!
L'arbre est là monstrueux, énorme, avec ses fruits
Merveilleux, dont l'éclat inonde par les nuits
Les tigres et les loups couchés dans ses racines.
Dans les rameaux légers vont les âmes divines,
Voltigeant et rayant l'azur de leur essor ;
Et moi, les yeux ravis, j'écoute la voix d'or
De l'archange invisible et doux qui me conseille.
Sa puissante harmonie enivre mon oreille ;
Et dans l'ombre odorante, au fond des grands bois sourds,
Je bois, le cœur trop plein, palpitante d'amours,
Sa parole adorable et forte...

HILPERIG

Mais c'est Ève,
La pécheresse Éva.

LE VIEILLARD

Ne troublez pas son rêve
Ou l'esprit se taira.

HILPERIG

Fais qu'elle parle encor,
Vieillard, fais-la parler.

Le vieillard touche l'épaule d'Ennoia.

ENNOIA

La rame sans effort

Courait, la voile au vent se bombait, la galère
Fendait l'écume et moi, craignant de lui déplaire,
J'écoutais souriante et les yeux dans ses yeux.
« Qu'importe si je perds l'âpre faveur des dieux?
Qu'importe si je trouble à jamais ma patrie,
Disait-il, et ma ville et l'Hellade fleurie?
Toi, tu m'appartiendras dans ma belle maison! »
Qu'elle était douce, ami, sous sa riche toison
De panthères d'Asie et d'Égypte, la chambre
Haute de ton palais... Les bras frais, sentant l'ambre,
Il venait se coucher doucement à mes pieds
Sur les tapis velus, et là, des jours entiers,
Loin des champs de bataille et des cris de victoires,
Caressant mes cheveux, il contait des histoires
Et le soir nous montions ensemble sur les tours.
Là, le long des créneaux, tous deux pâles d'amours,
Nous regardions au loin s'éclairer dans la brume
Les deux camps, les signaux et les feux qu'on allume,
Ulysse avec les chefs assemblés au dehors
De leurs tentes, ou bien Achille au casque d'or,
Qui conduisait un char armé le long des sables.

HILPERIG

Luitprand, te souvient-il qu'un soir autour des tables
Deux poètes errants, jongleurs musiciens,
Deux Romains sont venus chanter des vers anciens
Dont le texte parlait vaguement de ces choses?

LUITPRAND

Même entre les drageoirs pleins de sauge et de roses,
Je m'en souviens, seigneur, tu les as fait asseoir
Et manger jusqu'à l'aube.

ENNOIA

Ils m'ont frottée un soir
D'onguents et d'huile rose, et puis ils m'ont vendue
Pour amuser le peuple... Alors je fus perdue
A jamais et chacun me prit dans le chemin.
Une nuit que debout je faisais, cistre en main,
Danser des matelots au fond d'une taverne,
Une averse éclata sur le toit, la lanterne
Du bouge s'éteignit et moi, parmi les coups,
Les jurons et les cris de tous ces hommes souls,
Je pleurais, quand un homme entra dans la mêlée
Et me prit par la main.

LE VIEILLARD

C'est moi. Je l'ai trouvée
Buvant avec la lie et l'écume des ports.
Par pitié je l'ai prise avec moi ; depuis lors
Elle me suit, pauvre être arraché de l'abîme.
Tour à tour adultère, innocente et victime,
Elle fut Ennoia, Barbelo, Prounikos.
Elle est de tous les temps ; l'ancien dieu grec Éros,
L'Astarté de Sidon parfois l'étreint encore.
Hélène au temps de Troie, Homère et Stésichore
Ont maudit sa mémoire et le héros païen
L'avait pour concubine... A Rome un plébéien,
Qui l'aimait, l'égorgea vivante, échevelée ;
Et les rois sous Tarquin l'ont prise et violée
Dans le corps de Lucrèce... Elle fut Dalila
Qui coupait les cheveux de Samson... Attila
Fut par elle égorgé dans la chambre de noces.
Sous les tentes de cuir, où veillent les molosses,
Son ombre avec Judith errait dans Israël
Et bien des cous tranchés ont sous son bras cruel

Saigné.
Fausse, idolâtre, à tous prostituée,
Elle a traîné partout, de joie exténuée;
Chanté dans chaque bouge, au coin de tous les bourgs,
Baisé tous les passants, usé tous les amours.
Les voleurs ont connu sa grâce charmeresse.
A Sidon, en Syrie, elle était leur maîtresse
Et buvait avec eux l'âpre gain de sa nuit.
Le jour, elle cachait un prêtre dans son lit,
Dans son lit tiède encor des passants de la veille.
Alors moi, la voyant toujours grasse et vermeille,
Moi, je l'ai rachetée à prix d'or aux voleurs
Et si bien rétablie et mise en ses splendeurs,
Que les beaux jeunes gens et les vieillards avares,
Dont les bras sont serrés au poignet d'anneaux rares,
Quand nous passions ensemble auprès de leur logis,
Nous suivaient par la ville avec des yeux rougis
Et de l'or plein les mains.
Néron fut épris d'elle
Et la fit mettre à mort, il la trouvait trop belle
Et craignait de l'aimer; Caïus Caligula
La fit empoisonner; Titus, lui, l'exila,
Et le peuple affolé la prenait pour la lune,
Tant son front était pâle.
Et c'est là ma fortune,
Je l'emmène avec moi chez les rois, les puissants,
Et les crimes de fange et les crimes de sangs,
Toutes les trahisons d'un passé de folie,
Débordent sur le trône et la pourpre avilie
Et c'est là mon triomphe et tout ce que je veux :
Tout dissoudre.

MÉROWIG

Seigneur...

HILPÉRIC, à lui-même.

Oh! sous ces lourds cheveux
Éveiller ces yeux clos, à ce front morne et blême
Arracher le secret et l'énigme suprême,
Posséder ce mystère!

(Faisant signe d'approcher au vieillard, bas à son oreille.)

Amène-la ce soir
Au palais. Un valet viendra la recevoir
Au seuil.

(Il lui remet une bourse.)

LE CONTEUR

Et les chevaux, qui mangeaient en silence,
Ayant repris leur pas de rêve et d'indolence,
Le cortège harassé du roi franc disparut
Par le sentier des blés.

(Le fond du théâtre redevient obscur, tout s'évanouit.)

DEUXIÈME TABLEAU

La salle gothique, le lecteur assis à la même place qu'au premier tableau. Cette seconde scène doit être muette. A mesure que le conteur lira, le fond du théâtre s'éclairera et un à un les personnages mimeront dans le décor indiqué les vers soi-disant lus d'après le livre.

LE CONTEUR

Vers le soir, ayant bu
Trois cruches d'hydromel et deux de vin du Rhône,
Le roi franc fit venir Hildebert près du trône

Et lui transmit un ordre aimable assurément,
Car le valet sourit dans l'ombre.
A ce moment
Un homme, conduisant une étrange figure
Voilée, ayant trois fois du plat de sa chaussure
Heurté le seuil, la porte aux lourds battants de fer
Céda sans bruit et l'homme, avec un rire amer,
Ayant poussé la femme en avant dans la salle,
La veuve Frédégonde entra, sinistre et pâle,
Dans la chambre à coucher des rois Mérovingiens;
Et la guerre, la haine entre les rois chrétiens
Égorgés, le poison, le meurtre, l'adultère
Entrèrent avec elle, et sous la voûte austère
Frédégonde, attentive aux pas des rois des Francs,
Écoutait, les bras nus croisés sur ses seins blancs,
Se presser et monter du lointain encor sombre
Les désastres futurs et les crimes sans nombre,
Tous maux nés de la femme et laissés aux neveux
Par l'aïeul, et la joie éclatait dans ses yeux.

RIDEAU

ACTE II

PERSONNAGES

GENÈVRE, reine de Bretagne.
MOROLD, neveu d'Arthus, roi de Bretagne et mari de Genèvre.
GERYN.
UN CAPITAINE.
ONFROY, écuyer de Genèvre.
UNE SUIVANTE.

Chevalier de la garde royale,
barons, hommes du peuple, soldats.

DEUXIÈME ACTE

La salle gothique, le conteur assis, son livre sur le genou.

LE CONTEUR

Page vingt, tome trois du livre des légendes,
Comment, Arthus régnant sur les races normandes
Des bois de Carléon aux monts de Pen-Armor,
Ennoia, l'éternelle errante aux cheveux d'or,
Reparut, emplissant d'une coupable fièvre
Le cœur des rois.
Très blanche, on l'appelait Genèvre ;
Et très svelte et très souple avec de grands yeux purs,
On eût dit un beau lys en ces siècles obscurs
Ouvert dans la bonté, le calme et la lumière,
Comme une sainte éclose au cœur d'une verrière,
Elle vivait dans l'âme adorante des preux ;
Et routiers et soldats, par les chemins poudreux
Las et les pieds saignants, balbutaient : « Genèvre ! »
Elle était le doux nom invoqué par la lèvre
Des captifs effarés et des mornes blessés,
Et c'étaient sur leurs fronts des fraîcheurs de baisers,
Car, étant la blancheur, en elle était un rêve.
Un bruit joyeux d'or clair et d'oiseaux sur la grève

Sonnait dans le palais où vivait sa beauté;
Et le château royal, ainsi qu'un soir d'été,
Flamboyait nuit et jour, incendié de torches;
Une fête éternelle en riait sous les porches
Avec des nains sonneurs de trompe sur les tours.
Et la Bretagne heureuse, avec ses celliers lourds
De blé, de seigle et d'orge et ses tonneaux d'ors rares,
Rapinés, fer en main, sur les peuples barbares,
Bénissait et Genèvre et son beau roi guerrier
Quand, au preux couronné préférant l'écuyer,
La reine aux yeux de ciel, à la tresse vermeille,
Aux conseils du Mauvais ayant prêté l'oreille
Et de l'ami loyal ayant fait un félon,
Installa l'Adultère avec la Trahison
Sur le trône; et le Meurtre et la Peur et la Fièvre
Veillèrent désormais sur le lit de Genèvre;
Et la Honte enflamma les hommes de courroux.

(Le fond du théâtre s'éclaire et laisse voir une chambre du château royal de Carleon : une immense tapisserie mobile en occupe tout le fond donnant sur une galerie éclairée par la lune. A gauche, un lit de parade avec des étoffes précieuses, un amoncellement de coussins assis, presque étendu sur le lit Geryn en costume de cour... à ses pieds Genèvre, les coudes appuyés à ses genoux, c'est la nuit... des lampes à trois becs brûlent.)

SCÈNE PREMIÈRE

GENÈVRE, GERYN

GENÈVRE

Pourquoi désenlacer mes bras de tes genoux?
Avec tes grands yeux fiers et ta face d'aurore
N'es-tu pas l'homme aimé, que veut, possède, adore
Une reine un peu folle et lasse en vérité
De mensonge. Je t'aime!

GERYN

Oui, nous avons lutté
De longs mois cependant, mais, belle impérieuse,
Tu l'as voulu !

GENÈVRE, se redressant sur les genoux.

Je veux encore, insoucieuse
D'un vain renom d'honneur, descendre jusqu'à toi.
N'es-tu pas le plus beau, n'es-tu pas le vrai roi
Puisque je t'ai choisi, moi, la Dame et la Reine?
Vois, je mets à tes pieds la grandeur souveraine,
Le sceptre et le passé des aïeux triomphants...
Et ce baiser, que tout interdit et défend,
A des saveurs de neige et de fruit sur ta lèvre.

(Elle le prend dans ses bras et le baise sur la bouche.)

Je t'aime et je te veux ; toi, m'aimes-tu?

GERYN

Genèvre !

GENÈVRE, menaçante.

Oui, tu me dis Genèvre et je vois ton regard
Fixer une autre image. Il évite, hagard,
Les deux yeux de prière et d'amour qui t'implorent.
Va, je ne sais que trop quels chagrins te dévorent.

(Scandant les mots.)

Il est un cœur loyal et noble, un être fier
Et bon, qui croit en nous et nous aimait hier...

GERYN

Tais-toi.

GENÈVRE

Toi comme un frère et moi comme sa Dame...

GERYN

Genèvre!

GENÈVRE

Nos deux noms vivaient seuls dans cette âme :
Comment oser jamais reparaître à ses yeux!
Ah! cœur de lièvre! et moi, le don mystérieux
De mon corps jeune et pur à ta bouche, ma vie
En offrande à tes pieds et mon âme asservie
A tes moindres désirs ne sont plus rien pour toi?

(Ricanante).

Tu l'as pourtant trompé ce saint, ce preux, ce roi.
Va, la faute est commise, et si c'était un crime,
Il est irréparable et l'enivrant abîme
Où nous roulons tous deux te fait mon prisonnier.

GERYN

Arthur t'avait confiée à moi.

GENÈVRE

Ce roi boucher,
Arthus, ce lourd soudard, ce héros de carnages
Toujours à guerroyer dans ces Marches sauvages
De l'Ouest, hirsute et roux comme un païen du Nord,
A-t-il jamais daigné peser la soie et l'or
De mes cheveux, fixer la grâce solennelle
De ma marche et le bleu mourant de ma prunelle?
J'ai repris au butor le trésor ignoré.
Mon corps est un autel qui veut être adoré,
Et je t'aime, ô Geryn, d'en être le grand-prêtre!

GERYN

Ton orgueil est immense, ô Genèvre!

GENÈVRE (elle se lève.)

Peut-être;
Puis regarde-moi bien, n'ai-je pas tous les droits?

GERYN

Ta beauté t'affranchit de tes serments?

GENÈVRE

Les rois,
Leur lâcheté servile ont appris à mon âme
L'entier mépris de tout hors de l'amour.

GERYN

O femme!

GENÈVRE

Et la femme chez moi répugne à l'animal
Amour de ce soldat couronné. Le brutal
Embrassement d'un homme encor chaud de tuerie
M'exaspère. Il arrive et d'une orfévrerie,
Prise à quelque barbare ou d'un prince blessé
Et captif, croit payer ma couche et mon baiser.
Un Danois oint de suif traite ainsi son esclave;
Et je suis fière, oui, d'avoir rompu l'entrave.
Suis-je une proie inerte et le triste butin
D'un rapineur de nuit qui repart le matin,
Comme un chasseur d'élan repart dans la bruyère?
Puis je t'aime, je t'aime et tout est là.

GERYN

Sorcière!

GENÈVRE, tendrement.

Sorcière ensorcelée alors! l'envoûtement
Est dans ta voix, ta bouche et ton regard charmant;

Puis souviens-toi, Géryn, tout voulut notre perte.
Par les seigles en fleur et la colline verte
Nous descendions au pas ralenti des chevaux
Les Marches de Bretagne. Armor et ses châteaux
Déroulaient à nos pieds leur parure embaumée
Et les bourgs acclamaient en moi la bien-aimée,
La nouvelle épousée et la femme du roi.
Toi, preux casqué d'or fin sur un blanc palefroi,
Tu veillais sur ma marche et dirigeais l'escorte.
Arthus pour m'amener à lui t'avait mandé... qu'importe
Si, découvrant en toi le maître et le vrai roi,
Mon cœur était allé comme un enfant vers toi?
Or, tu m'as possédée au même instant que vue.
Ta voix, tes yeux, tes mains m'ont livrée à toi nue
Et je n'ai pas songé, Geryn, à résister.
C'était donc un péché, je venais d'exister;
Mon rêve commençait, je commençais à vivre.
Au-dessus de nos fronts le ciel était comme ivre.
Ce fut, pendant trois jours, dans les burgs paternels,
Des tournois de seigneurs et des jeux solennels,
Et les haltes partout chantaient mes fiançailles.
La cour me conduisit jusques en Cornouailles,
Et là ma mère en pleurs me remit dans tes bras.
Or, je quittais les miens et je ne pleurais pas;
L'ère s'ouvrait pour moi des folles chevauchées
Côte à côte avec toi par les routes jonchées
De sauge et la gaîté des hameaux querelleurs.
Les enfants nous criblaient au passage de fleurs
Et la reine dormait parfois dans quelque auberge,
Où l'aube retrouvait l'amoureuse encor vierge.

GERYN

Genèvre, il était doux, cet amour sans remord!

GENÈVRE

Le nôtre est un breuvage où tout sombre et s'endort.
Laisse-moi t'enivrer de l'ancienne folie
De ces dix jours vécus dans la mélancolie
Des matins de rosée et la splendeur des soirs.
Oh! ces grands ciels d'or vert pleins de vols d'ostensoirs,
Et ces haltes le jour au creux vert des clairières...
Et puis nous repartions par les roses bruyères,
Cabrés dans l'aventure et crispés dans le vent,
Et nous allions toujours vers le soleil levant!
Ce voyage de noce à petites journées,
Au pas lent et charmé de nos deux haquenées,
Mais c'est toute ma vie et c'est tout mon amour!

SCÈNE II

UNE VOIX

A l'aide!

UNE AUTRE VOIX

Arrêtez-les!

DES VOIX

A la garde!

UNE VOIX DE FEMME

Au secours!

GENÈVRE, se levant,

Qu'est-ce donc?

LA SUIVANTE

Ah! madame!

GENÈVRE

Eh bien?

LA SUIVANTE

La populace
Dans la cour du palais est entrée et menace.
Ils ont rompu la porte et déjà les degrés
Du donjon sont jonchés de gardes massacrés.

GERYN, mettant la main à son épée.

J'y vais.

GENÈVRE

Non, toi, demeure.

(A la suivante.)

Et le flot populaire
En veut à..... ?

LA SUIVANTE

Vous, madame, et leurs cris de colère,
Écoutez-les plutôt, proclament votre nom.

DES VOIX

A bas Genèvre, à bas!

D'AUTRES VOIX

L'adultère au balcon!

GENÈVRE

Ils ont dit?...

LES VOIX

Et Geryn avec elle, le traître !

GENÈVRE

Nos deux noms ?

(Un capitaine entre effaré en courant. Bruit de foule.)

LE CAPITAINE

Ah! madame, il en est temps peut-être,
Fuyez vite, prenez quelque escalier secret.
La foule est sur mes pas, elle me suit de près;
Ce sont des forcenés, de vrais chiens, une meute...
Et Morold, le neveu du roi, conduit l'émeute.

GENÈVRE

Morold, ah! tout s'explique en entendant ce nom!
Morold, face de traître et cœur de chien félon!
C'est le fauteur du trouble, hein ? et c'est lui qui guide
La plèbe révoltée.

LE CAPITAINE

Oui, madame.

GENÈVRE

Et l'égide
Des cent leudes royaux de la garde a donc fui ?

LE CAPITAINE

Leudes, gardes, seigneurs, la cour est avec lui.

LES VOIX, se rapprochant.

L'adultère au balcon !

GENÈVRE

Entendez-vous la bête
Populaire hurler!

LE CAPITAINE

Ah! sauvez votre tête,
Fuyez!

GENÈVRE

Moi, fuir! J'attends mon peuple et mon neveu.

(Des gardes entrent précipitamment et roulent à terre, tués: tumulte, cris. La tapisserie du fond s'ouvre toute grande, laissant voir une foule armée de piques, de faux, avec des torches : au premier rang, des chevaliers, des barons en armes; Morold est devant. On voit derrière la galerie éclairée par la lune.)

SCÈNE III

MOROLD, montrant au peuple Genèvre et Geryn.

Enfin, qu'avais-je dit? regardez tous. L'aveu
De la faute est flagrant, et la couche adultère
S'ouvre assez étalée à vos yeux! Le mystère
Est percé comme une outre et je n'ai pas menti :

(Désignant Geryn.)

Elle avait pour amant ce parjure.

GERYN, mettant la main à son épée.

Il a dit?

GENÈVRE, à Geryn.

Laisse donc le crapaud baver en paix sa bave.
Morold est un bâtard, sa mère était esclave.
Les coups jadis reçus excitent son émoi.

MOROLD, à Genèvre.

Et ma vieille rancune ulcérée a vers toi
Conduit ces gueux, ces preux, ces gens, cette canaille
Que ton stupide orgueil de femme affronte et raille.
Mais on te brisera, femme, comme un roseau !
Où donc est ta quenouille, où donc sont tes fuseaux ?
Ces étoffes de pourpre et ces coussins de soie
Sont le luxe insolent d'une fille de joie,
Et, tandis que mon roi, mon maître et ton époux,
Défend notre frontière, au milieu des bijoux
Et des vases d'agate et d'ambre diaphane,
Tu reçois un amant et fais la courtisane.

GERYN, se précipitant sur lui, l'épée haute.

Toi, tu en as trop dit.

(Morold, d'un coup de masse de fer, brise l'épée de Geryn. Des cavaliers entourent Morold de leurs boucliers.)

MOROLD, à Geryn.

Holà, bel écuyer,
Qui donc consentirait sans rougir à croiser
Son fer avec le tien, maintenant que parjure
A tes serments, félon et dégradé, l'injure
De mignon de couchette et de beau favori
Te sied comme un gant neuf ! En effet le mari,
Te croyant ami sûr, te l'avait confiée,
Car on vantait alors ta gloire irradiée,

Sans tache et ton honneur avec ta loyauté ;
Geryn, le fier, le chaste, était le preux cité.
Honneur aventureux, loyauté mal trempée,
Ame d'acier fragile ainsi que ton épée,
Trois mois avec la dame aux beaux yeux que voilà
Un regard, un sourire ont détruit tout cela !
Serments au roi ton maître, honneur, humeur farouche
Ont fondu comme neige au souffle de sa bouche,
Et maintenant, opprobre errant, honni de tous,
Ta pauvre âme engluée entre les cheveux roux
D'une femme infidèle et fausse, l'adultère,
Comme un vivant remords, dans ton cœur solitaire,
Tu vivras désormais méprisé, triste et seul,
Ton honneur à jamais cousu dans le linceul
Qu'auront tissé ces mains, ces yeux et cette bouche...
Et les femmes fuiront la honte de ta couche,
Car tu seras pour tous un traître renégat !
Mais va-t'en, j'ai pitié de ton front morne et las ;
Un autre châtiera ton crime et ta faiblesse.
Mais va-t'en, ta présence accuse ta maîtresse.
A ton tour aie pitié de ce corps accablé
De douleur, et devant ce peuple rassemblé
Ne crie pas plus longtemps et ta faute et la sienne.
Va, le passage est libre... et la demeure ancienne
Où tes vieux serviteurs ne te connaîtront plus
Attend et tes remords et tes pleurs superflus.

(La foule s'écarte en silence devant Geryn hésitant.)

GENÈVRE

Va, je te rejoindrai.

(Geryn sort.)

SCÈNE IV

MOROLD, GENÈVRE

MOROLD, railleur.

Toutefois, pas encore.
Son Altesse royale attendra bien l'aurore
Du retour annoncé du roi.

GENÈVRE

Comment, déjà
Tu l'as fait prévenir ?

MOROLD

Non, Ratbert que voilà,
Le courrier du palais va partir pour Scyone.

GENÈVRE

Qu'il parte.

MOROLD

Tu souris et, comme une lionne,
Tu rugis de sentir autour de ton orgueil
Les barreaux d'une geôle et le froid d'un cercueil ;
Car ce peuple en courroux, que regardent à peine
Tes yeux, réclamera, lui, la mort de la reine
Adultère. La reine, en trahissant son roi,
Trahit la dynastie, et le peuple a son droit
Qu'il n'abandonne pas, lui, fort de la rancune
De tant de maux soufferts jadis... Et ta fortune
Est toute entre ces mains de bâtard que tu hais,
Pauvre femme enfin prise aux mailles de nos rêts,

Car moi seul, entends-tu, de ton ignominie
Ai déchiré le voile, et si dans l'agonie
Tu te débats ici, c'est pour mon seul plaisir.

GENÈVRE

On dirait que ta voix défaille de désir!

MOROLD

Tu dis?

GENÈVRE

Que la luxure est une ardente lave!
Prends garde à toi, Morold... Mais que m'importe, esclave,
Ta présence et ce peuple à mon seuil entassés?
L'avenir ne m'est rien, puisque j'ai le passé.
J'ai connu les baisers de l'homme que j'adore,
Son souvenir m'étreint et me possède encore
Et ma chair frémissante est encore avec lui.
Depuis qu'il n'est plus là, tout est mort, tout a fui
Et mon rêve enivré n'est plus de cette terre.

MOROLD, la montrant au peuple.

Vous tous, vous l'entendez proclamer l'adultère,
Glorifier sa faute et, relevant le front,
Salir encore Arthus de ce public affront.

GENÈVRE, s'adressant au peuple.

Eh bien oui, tête haute et librement j'avoue
Et pas une rougeur n'empourprera ma joue.
Un homme s'est trouvé qui m'a plu follement,
Je l'ai pris devant Dieu pour maître et pour amant.
Subir l'affreux amour d'un homme qu'on abhorre,
Pour moi le crime est là, mais l'être qu'on adore,

Lui seul a droit sur moi de vie et de trépas.
J'ai trompé votre roi, mais je ne l'aimais pas.
Un seul homme a rempli, fleuri toute ma vie!
La cautèle rampante et la haineuse envie
D'un lâche ont sur mes pas dressé la trahison :

(Montrant Morold.)

Sans l'homme que voilà je serais sans soupçon
Et la gloire d'Arthus resplendirait sans tache.
Le peuple choisira de l'amante ou du lâche !

MOROLD, s'avançant vers elle.

Ah!

UNE VOIX, dans la foule.

Laissez-la parler.

UNE AUTRE VOIX.

A bas!

DES VOIX

Elle a raison.

UNE VOIX

Ce Morold est un fourbe.

MOROLD, menaçant à Genèvre.

Ah! langue de poison!

(Haussant les épaules.)

Et ce peuple idiot qui maintenant l'acclame!...

(Se tournant vers la foule.)

Tous hors d'ici, hormis vous quatre.

(Il fait signe à quatre hommes de rester. Murmures du peuple qui se retire. la tapisserie du fond retombe. Genèvre et Morold restent seuls avec les quatre hommes.

SCÈNE V

GENÈVRE, MOROLD

GENÈVRE

Sur mon âme,
Tu crains donc maintenant qu'ils prennent mon parti?

MOROLD

Ah! le courroux d'un peuple à peine appesanti
Sur ton front, la menace est déjà sur ta lèvre?
Je te reconnais bien, misérable Genèvre,
Bête impure, orgueilleuse, éternelle Hérodias!
Jadis ivre de sang, chez Hérode Antipas
C'est toi qui fis danser au milieu d'une fête
Ta fille Salomé pour obtenir la tête
D'un sage, et dans ses yeux tes doigts firent deux trous!
Puis tu fis, chez les Francs, par les grands leudes roux
Lier sur un cheval une reine burgonde
Et tuer à l'autel un prélat : Frédégonde
Était alors ton nom et puis, deci delà,
Toutes les trahisons des mornes Dalila,
Tu les as par ces temps obscurs renouvelées!
Mais dans mes mains de fer j'ai pris tes mains ailées,
Le masque de la goule est enfin arraché
Et l'époux outragé va punir ton péché.
Or cette grâce exquise et cette beauté blonde,
C'est moi, l'affreux bâtard, le nain, la bête immonde,
Qui d'un geste et d'un mot les anéantirai!...

GENÈVRE, railleuse.

Hâte-toi donc, Morold. Si le roi pardonnait?

MOROLD

Que dit-elle?

GENÈVRE

Je dis que j'ai palpité nue
Dans ses bras et j'attends sans terreur sa venue,
J'ai pour moi les puissants parfums du souvenir.

MOROLD

Il pourrait pardonner?

GENÈVRE

Comme il pourra punir.

MOROLD

Non, il aura pitié, j'en suis certain : le lâche !

GENÈVRE

Comme toi-même ici, si j'en prenais la tâche,
Pauvre infirme ignorant du baiser, triste amant!
Dans tes mains et ta voix pourquoi ce tremblement,
Pourquoi cette agonie en tes prunelles blêmes,
Quand j'approche de toi? Mais, malheureux, tu m'aimes!
La luxure te tient! Mais un autre souci
Te tourmente, Morold; je le connais aussi :
Si je suis le fantôme errant de l'adultère,
En toi sont les rancœurs du vaincu solitaire.
Toi, tu hais la nature et tout le genre humain
Des massacres hier et des meurtres demain,
Ton rêve est là. Ton but, sur le vieux monde en poudre,
Tout briser, tout noyer de sang et tout dissoudre!
Le mal pour le plaisir du mal, sombre, ingénu,
Te fait chaste et cruel. Je t'ai bien reconnu
Dans le trouble et l'émeute, ici, comme un fantôme
Tu rôdes en cherchant à détruire un royaume,

Mais le prince exécré que tu veux détrôner,
Où seraient tes projets, s'il allait pardonner?

MOROLD

Il te pardonnera.

GENÈVRE

Livre-moi donc la porte
Vite, et fais-moi gagner les champs sous bonne escorte.
Toi, la haine t'étreint, moi, je vais vers l'amour!
Mais fais vite, Morold, avant le petit jour;

(Le regardant dans les yeux.)

Belle comme je suis, le danger m'accompagne.

MOROLD, la regardant.

Et le malheur aussi.

(Aux quatre hommes de garde.)

Vous, en rase campagne
Conduisez celle-ci, menez-la hors des murs.

(Les quatre hommes entourent Genèvre, Morold lui donne son manteau, Genèvre s'en enveloppe et fait un pas vers la gauche.)

GENÈVRE, à Morold.

Je te laisse, Morold, à tes projets obscurs;
Puisses-tu réussir!

MOROLD, à Genèvre.

Toi, vers ton infamie
Cours, va, chienne impudique, éternelle ennemie!
Va, ma haine te suit : Nous nous retrouverons,

(Genève sort par la gauche, escortée des hommes d'armes. Morold remonte vers la tapisserie du fond, le dos tourné au public; le théâtre redevient obscur.)

LE CONTEUR

Et parmi les rumeurs du peuple et des barons,
Chacun de ses désirs partit suivant la meute :
Genève vers l'amour, et Morold vers l'émeute.

DEUXIÈME TABLEAU

LE CONTEUR

La Bretagne est en sang. L'époux, prince outragé,
A forcé dans son burg l'amant, il a vengé
L'injure faite au trône en traquant, comme un fauve,
Par les champs et les bois, le favori d'alcôve.
Geryn pour se défendre a rassemblé les siens,
Ses vassaux, à son aide appelé les païens,
Et, depuis six longs mois, la guerre et la famine
Dévastent le pays atterré, qu'illumine
Un reflet d'incendie à toute heure allumé.
On dit la reine au fond d'un cloître à tous fermé.
Entre Arthus et Geryn la haine âpre, acharnée,
Vient de livrer enfin sa dernière journée,
La panique est au camp de Geryn, tous ont fui
Et sur le champ des morts, où lente vient la nuit,
Pas un pleur ne se plaint, pas une ombre ne bouge.
A l'horizon tragique, au loin, saigne un ciel rouge.

(Le théâtre s'éclaire et laisse voir une plaine jonchée de cadavres. A droite, un monticule où s'entasse un monceau plus compact de morts ; un ciel rouge, tragique, enflamme tout l'horizon assombri ; au zénith, comme une lueur de sang baigne le champ de bataille.

(La scène est vide.)

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX TRAINARDS, PUIS GENÈVRE ET ONFROY

UNE VOIX éteinte.

A boire!

(Entrent deux traînards, l'un soutenant l'autre.)

PREMIER TRAINARD

Encore un pas, courage!

SECOND TRAINARD

Est-ce encor loin?

PREMIER TRAINARD

Marche toujours, allons.

SECOND TRAINARD

Ah! je meurs; mon pourpoint
Est tout trempé de sang. Laisse-moi.

(Il s'arrête.)

PREMIER TRAINARD

Mais encore!...

SECOND TRAINARD, s'affaissant à terre.

Laisse-moi mourir là!

PREMIER TRAINARD

Pauvre ami!

(Il sort. Silence.)

UN BLESSÉ, se soulevant sur les mains.

C'est l'aurore...
Le ciel est rose.

(Il retombe et meurt en râlant).

UNE VOIX

A boire!

(Entre Genèvre, enveloppée d'un grand manteau d'homme, suivie d'Onfroy.)

GENÈVRE. (Elle s'arrête à gauche.)

Ah! ne me quitte pas.
Mon vieil Onfroy, j'ai peur. Mes pieds à chaque pas
Trébuchent dans le sang! (Une pause.) Quel silence farouche!
Quelle affreuse stupeur a figé dans leur bouche
Le cri qui l'ouvre encor et leurs yeux! quelle horreur!
Ces morts, comme il y en a! ma honte et ma terreur
Grandissent en songeant qu'un baiser de ma lèvre
A jonché ce charnier et qu'une heure de fièvre...

UNE VOIX

J'ai soif.

GENÈVE, terrifiée.

On a parlé.

ONFROY

C'est quelque agonisant.

GENÈVRE

Où donc?

ONFROY

Bast, ils sont trop!

GENÈVRE

Du sang, toujours du sang!

(Elle piétine en reculant.)

Il rejaillit sur moi, partout il m'éclabousse.

UNE VOIX faible, chantant.

L'amie, ô gué, que j'aime est une belle rousse...

GENÈVRE

On appelle?

ONFROY

Oh! pas même, un souvenir d'amour
Dans un râle, un pauvre être en mourant qui...

GENÈVRE

Toujours
L'amour, fléau sinistre, aveugle qui dévore!
Ces hommes en mourant se souviennent encore!
Se souvient-il au moins, lui? Dans ce cloître obscur
L'amour hantait encor le cœur austère et pur
Des nonnes, et j'ai su... Mais, Onfroy, ta main tremble;
As-tu peur maintenant? Viens et cherchons ensemble.

ONFROY

Quelqu'un... ne parlez plus.

(Il lui montre trois hommes qui passent au fond de la scène en se penchant sur les cadavres.)

GENÈVRE

Ils ont des colliers d'ors
Entre leurs mains. Ce sont?

ONFROY

Des dépouilleurs de morts,
Des voleurs de cadavre.

GENÈVRE, les regardant.

Oh ! regarde, ils soulèvent
Un blessé dans leurs bras. Que font-ils?

ONFROY

Ils l'achèvent.

GENÈVRE, se serrant contre Onfroy.

Partons, Onfroy, partons! J'ai peur, c'est trop affreux.

ONFROY, montrant les morts.

Et si mon doux seigneur, madame, était entre eux?
(Genèvre s'arrête, les hommes ont disparu.)

GENÈVRE

Geryn parmi ces morts et ces blessés, ton maître
Agonisant dans l'ombre et m'appelant peut-être.
Qui sait? me maudissant?

ONFROY

Vous!

GENÈVRE

Moi. De tous ces morts
Monte un relent de crime, une odeur de remords
Et devant ce ciel rouge et ce vaste ossuaire
Je sens autour de moi s'épaissir un suaire.
Mon âme jamais plus n'aimera maintenant,
Une tombe est en moi béante.
(Morold, entré depuis quelque temps par la droite et qui l'observe, se place tout à coup devant elle.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MOROLD

MOROLD, railleur.

Un revenant,
En insistant un peu, y trouverait peut-être
Bonne table et bon gîte. Un homme est toujours maître
D'une femme.

GENÈVRE, reculant.

Morold !

MOROLD

Tu ne m'attendais pas ?
Je t'avais dit pourtant : à bientôt. Pas à pas
Je te suis depuis l'aube... oh ! dans l'ombre, à distance.
Je savais te trouver ce soir dans le silence
De ce champ de bataille, est-il assez peuplé ?
Tu peux en être fière et le bien contempler,
C'est ton chef-d'œuvre. Tous, pour l'amour de Genèvre,
Sont tombés, l'arme au poing et ton nom sur leur lèvre !
De ce rouge charnier tu peux t'enorgueillir.
Les râles des mourants que tu viens recueillir
Doivent charmer ton cœur et retremper ton âme,
Et c'est un vrai triomphe et de reine et de femme.

GENÈVRE, immobile, les yeux baissés.

Poursuis, accable-moi d'un inutile flux
D'insultes, raille et ris : je ne t'écoute plus.
Tu ne troubleras plus la tristesse infinie
De mon âme, Morold. Sur mon ignominie

Quelque chose de grand, de fier est descendu ;
Toute arrogance est morte en ce cœur éperdu.
La Genèvre adultère, orgueilleuse et honnie
Par son peuple, n'est plus, et c'est une agonie
Que tu viens outrager et tu ne peux savoir
A quelle profondeur pleure mon désespoir!

MOROLD

Vraiment. Or te voilà vivante ensevelie
Dans le regret stérile et la mélancolie
Pour avoir à la fois égaré ton amant
Et perdu ta couronne... Et ce regard charmant
Va s'éteindre à jamais dans le deuil et les larmes.
L'avenir, en effet, s'annonce gros d'alarmes.
Te voilà désormais errante et sans abri,
Sans un toit où poser le soir ton front meurtri,
Seule avec ta détresse et sans défense aucune,
Pauvre être à l'abandon, entre l'âpre rancune
D'un peuple qui te hait et le courroux d'un roi;
Et c'est la trahison et l'angoisse et l'effroi.
Les morts auprès de toi sont heureux, pauvre femme!
Ils ont cessé de vivre et de souffrir.

GENÈVRE, immobile, les dents serrées.

Infâme!

MOROLD, insinuant.

Mais pourquoi me traiter toujours en ennemi?
Regarde-moi, Genèvre. Un amour endormi
Peut délirer parfois et sembler de la haine.
Oh! le cruel tourment pour une âme hautaine
De se savoir infirme et vil et méprisé
Par celle qu'on adore... alors qu'un seul baiser...

Or à toi, pauvre femme errante et sans royaume,
Si pourtant j'apportais le salut!

GENÈVRE

Le fantôme,
Le vampire échappé du tombeau sauverait
La mourante?

MOROLD

Genèvre, écoute. Un sombre arrêt
Du destin nous attire à la fois l'un vers l'autre :
Si du mal pour le mal je suis l'obscur apôtre,
Toi, ta beauté divine, âpre et cruel tourment
Des hommes, dans mes mains est un sûr instrument.
Je t'ai toujours aimée, oui, maintenant j'avoue.
De la fatalité si j'ai poussé la roue,
C'est que tes froids dédains, ô reine au front doré,
M'avaient réduit, brisé, de rage exaspéré,
Et mon cœur ulcéré se croyait plein de haine.
Le trône te faisait si haute, si lointaine!...
Or, moi, le fils d'esclave, infirme et morne et seul,
Je me suis dit : « Mes mains tisseront le linceul
Où j'ensevelirai ce front, ce sein de neige,
Et je vais sur ses pas royaux creuser un piège
Où tout s'écroulera, son trône et son orgueil;
Puis, le sépulcre prêt, j'ouvrirai son cercueil,
Lui saisirai les mains sur le bord de la tombe
Et lui dirai : « Revis, sois ma reine ou succombe! »
Si je te fais horreur, n'accuse que l'amour!
Femme, je puis te rendre avant l'aube du jour
Un royaume, ton sceptre et ta gloire éclipsée;
Et toi, la veille encor l'opprobre et la risée
D'un peuple de mutins, tu peux sous ton talon
Fouler demain ce peuple imbécile et félon.

Je tiens entre mes mains le sort de ces provinces.
Geryn, est, tu le sais, vaincu ; les douze princes
Avec lui révoltés, morts, captifs ou blessés.
Trente mille des leurs en ce jour écrasés
Sont là gisants, c'était toute l'armée.
Quant à celle d'Arthus, sanglante et décimée
Par six mois de bataille et la fièvre et la faim,
Elle traîne à travers les labours ; son chemin
Se jonche de mourants que jamais ne relèvent
Leurs compagnons. Les gens du pays les achèvent,
Car toute la campagne est en proie aux bandits,
Aux rustres révoltés, fils de ces temps maudits,
Et des bandes de gueux dévastent la contrée.
Or cette troupe affreuse, à l'âme exaspérée,
De paysans pillards et de lâches routiers,
C'est mon armée à moi. Du fond noir des sentiers
Je puis d'un mot, d'un geste, en rassembler la foule,
Une foule innombrable et qui gronde et qui roule
Comme une eau débordée à travers le pays.
Un mot de toi, Genèvre, un mot et j'obéis.
Arthus et son troupeau d'ombres exténuées
Regagnent à pas lents, à travers les huées
D'un peuple ivre de faim, les murs de Pen Armor.
On peut les entourer sans un bien grand effort.
Veux-tu, pieds et poings liés, qu'on t'amène l'armée
Du vainqueur ? mais réponds. A ton âme alarmée
J'apporte tout un peuple ardent de défenseurs,
De conquérants aussi ; mais toi, la face en pleurs,
Tu te tiens immobile et muette. Un fantôme
T'obsède-t-il ? réponds, vois, je t'offre un royaume :
La Bretagne, l'Irlande et l'ancienne splendeur !

(Avec un cri.)

Ah ! l'amour de Geryn te tient donc bien au cœur ?

GENÈVRE

Je te l'ai déjà dit, laisse en paix l'agonie
D'une âme aux yeux enfin dessillés. L'infinie
Tristesse de mon être est insensible à tout.
Je n'ai plus dans le cœur ni désir, ni dégoût.
Qu'importe à ma détresse un sceptre, un vain royaume?
Que m'importe Géryn! le passé, faible arome
Évaporé déjà comme un léger encens.
L'abîme de douleur, où morne je descends,
M'enveloppe à jamais d'une mer de ténèbres
Et je ne vois plus rien qu'un vol d'oiseaux funèbres :
Les remords sur mon front pour toujours descendus.

MOROLD

Ah! je ne lis que trop dans tes yeux éperdus :
L'homme te fait horreur en Morold, et ta lèvre
Se refuse au bâtard, au boiteux? Ah! Genèvre,
La force aura raison de tes tristes refus.

GENÈVRE

Moi, l'horreur de quelqu'un! Seigneur! mon doux Jésus!
(Montrant le champ de bataille.)
Mais pour rendre la vie à ces yeux blancs de taies,
A ces morts, je boirais et baiserais leurs plaies;
Genèvre est morte en moi, je te l'ai déjà dit.
Une autre âme m'est née et, dans ce lieu maudit
Qu'était mon cœur hanté d'orgueil et de luxure,
Saigne, à jamais ouverte, une immense blessure.
Ressusciter ces morts, ranimer ces blessés,
Rouvrir leurs yeux éteints sous de pieux baisers,
Pouvoir rendre les fils à l'angoisse des mères
Et l'époux à la veuve, être aimée, ô chimères!
Des pauvres, des souffrants, se complaire avec eux,
Être le réconfort, l'espoir des malheureux,

Pouvoir d'un mot, d'un geste, exhausser hors du gouffre
Tout ce qui, loin du ciel imploré, rampe et souffre!
C'est là l'unique amour dont mes sens embrasés
Sont épris.

(Faisant un mouvement pour se retirer.)

Laisse-moi, Morold, à ces blessés.

MOROLD

Ah! pauvre folle, assez! je t'ai trop entendue.
Ton cœur à la pitié s'est pris, tu es perdue!
Tant que, sourde et murée en ton royal orgueil,
Tu méprisas le cri des races, à ton seuil
Se ruant et râlant, fange, meurtre et sanie,
Tu prospéras superbe à travers l'agonie
Des peuples et des rois et triomphas du sort;
Car ta puissance était dans l'appui de la mort,
La mort qui protégeait en toi la pourvoyeuse
De ces champs de bataille, ô funeste amoureuse!
Mais ton cœur, aujourd'hui, ton cœur purifié,
Tu le crois, saigne et pleure et s'ouvre à la pitié
Et ta chair s'émeut toute aux cris des misérables :
Les pauvres, les souffrants, engeances exécrables
De lâches et d'ingrats qui, secourus, n'auront
Pour toi que vile insulte, embûche et rouge affront!
La pitié dans ton cœur, la pitié, sombre éponge
Qui boit la force en nous inhérente et qui ronge,
Comme un chancre hideux, la vieille humanité?
La pitié, ce mensonge et cette inanité?
Un homme eut comme toi jadis pour la guenille
Et la plaie un amour aveugle et fou de fille,
Un homme des souffrants eut comme toi pitié!
Les souffrants l'ont frappé, vendu, crucifié.
Ces bons pauvres pour qui ton cœur s'émeut et pleure
Va, panse bien leurs maux, pauvre femme; à ton heure

Ils te tortureront, riront de tes effrois,
Et quand, par pur caprice, ils t'auront mise en croix
Et clouée au gibet, stupéfaite, indignée,
Tu me crieras à l'aide, ô pauvre illuminée,
Mais il sera trop tard quand tu m'appelleras !
Les bienfaits des mourants ne font que des ingrats.
Tu restes immobile et refuses d'entendre,
Mais tu les entendras hurler, dussé-je fendre
Et briser en éclats ce cœur pétrifié !

(Se tournant vers les morts et étendant la main sur le champ de bataille d'une voix forte :)

Allons, réveillez-vous, redressez-vous sur pied,
Vous qui dormez là-bas, debout, ouvrez l'oreille !
La reine aux yeux de ciel, à la tresse vermeille
Veut avoir votre avis et consulter la Mort.

GENÈVRE, épouvantée.

Que fais-tu?

MOROLD, toujours tourné vers le champ de bataille.

Renseignez Genèvre sur son sort.

GENÈVRE, se serrant contre Morold.

Le charnier a bougé... Dieu, quel horrible rêve !
Un cadavre a souri, cet autre se soulève !...

Le champ de bataille s'anime lentement, les morts et les blessés se soulèvent sur leurs poings, et, demeurés à plat ventre, la tête dressée, regardent du côté de Morold.

MOROLD, aux cadavres.

La reine est là, soldats, elle vous adorait,
Elle vous aime encor, bons morts. Elle voudrait...

UN MORT RANIMÉ

Genèvre l'adultère ?

MOROLD

Entends-tu?

UN AUTRE MORT

Cette infâme
Pour qui déjà le ver me ronge!

UN AUTRE MORT

Et moi, la flamme?

UN BLESSÉ, à Genèvre.

Que viens-tu faire ici, dis? caresser un mort
Ou le mordre? Vampire!

UN MORT, se soulevant et s'adressant aux autres.

Ohé, qui veut encor
Passer un bon moment? une prostituée
Est parmi nous.

TOUS LES MORTS DU CHAMP DE BATAILLE

Genèvre!

MOROLD, à Genèvre.

Entends-tu leur huée
Monter sous le ciel rouge et t'acclamer au loin?
Ces gens-là t'aiment bien, ce soir en est témoin.

GENÈVRE, blottie contre Morold.

Oh! Morold... oh! Morold!

UN BLESSÉ, à Genèvre.

Ah! c'est toi, bonne gouge?...
Laisse dormir en paix les cadavres .. Au bouge!
Retourne à ton palais.

LE MORT JOYEUX, qui a déjà hélé les autres.

Ohé, la reine est là
Qui cherche un homme, amis!

UN MORT

Elle en veut!

UN MORT, se dressant tout droit.

Me voilà.

(Genèvre chancelle en fermant les yeux et s'appuie à Morold.)

MOROLD, à Genèvre.

Genèvre, es-tu toujours farouche et décidée
A suivre la pitié?

GENÈVRE, les yeux fermés.

Mon âme suicidée
Préfère ce charnier et son immense affront
A mon ancien péché.

MOROLD, se reculant les bras croisés.

Leurs pareils te tueront,
Ils te feront souffrir.

GENÈVRE

La souffrance délivre.

MOROLD, s'écartant brusquement.

Ah! folle.

(S'adressant aux cadavres et leur montrant la reine.)

Aimez-la bien, bons morts, je vous la livre.

(Morold sort en laissant Genèvre au milieu du champ de bataille.)

DES VOIX

Genèvre l'adultère !...

UN IMMENSE MURMURE

Ohé, ohé, là-bas ?
La reine est parmi nous, réveillez-vous, les gas !

RIDEAU

ACTE III

PERSONNAGES

LORELEY
LE GOUVERNEUR
L'ÉVÊQUE
L'HOMME EN VERT
UN SOLDAT
PREMIER BOURGEOIS
SECOND BOURGEOIS
UN CAPITAINE DE REITRES
UN REITRE
DEUXIÈME REITRE
UN HOMME DU PEUPLE
UN ARTISAN
UNE FEMME DU PEUPLE
SECONDE FEMME DU PEUPLE
UNE VIEILLE FEMME
UN HÉRAUT D'ARMES
UN DIACRE
UN CLERC
PREMIER LANSQUENET
SECOND LANSQUENET
TROISIÈME LANSQUENET

Hommes du peuple, marchands, bourgeois, soldats, femmes du peuple, diacres et clercs.

ACTE III

PREMIER TABLEAU

LE CONTEUR lisant.

Lore était douce et blonde aux yeux comme le miel.
Sa beauté consolait et faisait croire au ciel
Et son regard troublait comme une aigue-marine
Vue au fond de la mer. Le long de sa poitrine
Ses cheveux roux coulaient en ruisseaux orfévrés,
Et tel était l'éclat de ses beaux seins nacrés
Qu'en la voyant passer on croyait voir l'aurore :
Et tous jusqu'aux plus gueux aimaient, désiraient Lore.
Elle obsédait les nuits des fils et des maris.
Son image hantait le sommeil des proscrits,
Et sous ses longs habits de brocart et de soie
Elle était le scandale et l'orgueil et la joie
De tout un peuple épris, fou d'amour, envoûté
De sa chair, de ses yeux, dévot à sa beauté
Comme un prêtre est dévot à la vierge Marie.
Lore était courtisane et sa robe fleurie
Pour un heureux amant s'entr'ouvrait chaque nuit :
Le jour elle versait à l'empire ébloui
L'ivresse de sa grâce et de sa beauté blonde;
Lore était le sourire et le printemps du Monde.

Le fond du théâtre s'éclaire ; la place d'un marché dans une vieille ville des bords du Rhin se découvre, noire de peuple : une houle de têtes humaines et de bras levés occupe toute la scène ; à gauche, sur le devant de la scène, l'escalier et les paliers de la maison de ville ; toits pointus et tourelles à pignons à l'horizon.)

DES VOIX

A mort! la gouge, à mort!

UN REITRE, à cheval.

Holà, les Brabançons,
Dispersez-moi ces gueux; sus aux mauvais garçons!

UN HOMME DU PEUPLE

A bas le lansquenet, à mort la belle gouge
Dont la porte est dorée et dont le seuil est rouge!

DES VOIX

Au gibet la sorcière! à mort!

UN BOURGEOIS

Ils vont charger.
Rentrons-nous, voisin?

SECOND BOURGEOIS

Moi? j'adore le danger.
Ça m'est plaisir de voir malmener la canaille.

PREMIER BOURGEOIS

Cela vous émoustille?

SECOND BOURGEOIS

Oh!

PREMIER BOURGEOIS

Ce peuple qui braille,
Moi, me glace d'horreur, un amas de bourreaux!...

UN ARTISAN

Sus aux soldats, amis!
(Lançant une pierre dans les fenêtres de Loreley.)
Tiens, toi, dans tes carreaux,
Gueuse!

DES VOIX

Sortiras-tu de ton antre, sorcière?
A mort!

LE REITRE

Dispersez-vous, ou gare aux coups; arrière!

PREMIER BOURGEOIS

Ça va chauffer, je rentre. Avez-vous vu les morts
De la nuit?

SECOND BOURGEOIS

Non.

PREMIER BOURGEOIS

L'un d'eux a dans son justaucorps
Jusqu'à vingt grands trous noirs, du noir saignant des mûres;
Un autre en a dix-sept, j'ai compté les blessures.
Mais les voici venir portés sur des brancards.
(La foule s'écarte avec des rumeurs; passent des civières chargées de cadavres.)

SECOND BOURGEOIS

Oh! c'est une pitié qui navre les regards :
Ces dix beaux jeunes gens pleins d'orgueil et d'ivresse
Hier, aujourd'hui froids.

UNE VIEILLE FEMME échevelée qui suit une civière.

Tous morts, et la drôlesse,

Elle, respire encore...

(Menaçant les soldats du poing.)

et les gueux que voilà!

(Elle se jette sur une civière et s'accroche à un cadavre.)

Mon fils, oh! mon enfant! Ludwig!

LE REITRE

Emmenez-la.

(Des reîtres emmènent la femme).

SECOND BOURGEOIS

Cela fait frissonner.

LA VOIX DE LA VIEILLE FEMME, au loin.

Mon enfant!

PREMIER BOURGEOIS

C'est la mère!

DES VOIX

A bas la troupe! à mort!

(Bruit de vitres cassées.)

PREMIER BOURGEOIS

Encore une verrière
Qu'ils font à coups de pierre éclater.

UN ARTISAN

Les bourgeois
Protégent Loreley, mort aux ventrus!

PREMIER BOURGEOIS

Je crois
Qu'il va falloir rentrer pour de bon.

UN HOMME DU PEUPLE

La Justice
Est avec la ribaude, et la troupe est complice...
Courons sus à la troupe!

SECOND BOURGEOIS

Un gros de cavaliers
Se range sous la halle et du haut des piliers
Déloge les gamins grimpés : une tuerie
Atroce se prépare.

PREMIER BOURGEOIS

A ce peuple en furie
Vous la livreriez, vous?

SECOND BOURGEOIS

Hé! quand on veut la paix,
Tous les moyens sont bons.

PREMIER BOURGEOIS

La lâcheté vous plaît!

DES VOIX

La voilà, la voilà!

SECOND BOURGEOIS

Quoi! le peuple l'acclame
Maintenant? Écoutez.

PREMIER BOURGEOIS

C'est que la foule est femme
Et tourne à tous les vents, et Lore et ses yeux d'or
Ont en souffle alizé changé le vent du nord.

SECOND BOURGEOIS

En effet, plus un cri.

PREMIER BOURGEOIS

L'orgie et le massacre,
Tous les ont oubliés devant les chairs de nacre
De ce corps adorable et le rose ingénu
De ses seins. La beauté, c'est le philtre inconnu,
Souverain et vainqueur qui corrompt tout au monde.

SECOND BOURGEOIS

Le fait est que la gouge est divinement blonde.

PREMIER BOURGEOIS

Aussi fixez-les tous, émeutiers et soldats!
Marchent-ils assez lents et le front assez bas
Derrière la captive à la rousse crinière?
On croirait voir mener au juge une sorcière?

SECOND BOURGEOIS

Une...

PREMIER BOURGEOIS

Coupable au moins. Songez, ils sont dix morts!
Grave est son cas. D'ailleurs, le conseil est dehors;

(Il montre du doigt le prévôt des marchands et des magistrats qui viennent de paraître assemblés sur l'escalier de la maison de ville.)

Et tout le grand portail est garni de tentures
De deuil.

UN HÉRAUT D'ARMES, (arrivant sur l'escalier)

Le gouverneur.

(Mouvement dans la foule : un vieillard en grand deuil, barbe et cheveux blancs, apparait sur l'escalier, les juges s'écartent.)

La cour.

(Les juges se rangent en cercle autour du gouverneur.)

UNE FEMME DU PEUPLE

Ces créatures!
Il leur faut des prévôts fourrés pour les juger!
Le Rhin n'est-il pas là pour les chiens enragés?
A l'eau la gouge, à l'eau!

UNE AUTRE FEMME DU PEUPLE

Dans ses tresses vermeilles
Pourquoi pas l'étrangler, elle avec ses pareilles?
Ce serait plus tôt fait. A mort!

LA FOULE

La gouge à mort!

SECOND BOURGEOIS

L'émeute se rallume...

PREMIER BOURGEOIS

Et fermente plus fort.
Elle a contre elle, hélas! les femmes de la ville.

LA FOULE

Justice! Qu'on la pende! Au gibet!

PREMIER BOURGEOIS

C'est la vile
Et sombre populace ivre des mauvais jours.

LA FOULE

Justice! A mort! A mort!

SECOND BOURGEOIS

Les juges semblent sourds.

PREMIER BOURGEOIS

Et le cortège est loin encore, il ne s'avance
Plus qu'à pas lents. On va jouer des fers de lance.

UN HOMME

Comme le gouverneur est pâle!

PREMIER BOURGEOIS

Hé! les amis,
On serait pâle à moins. Il n'avait qu'un seul fils,
Qui, pour l'amour de Lore, est mort dans la bagarre.

SECOND BOURGEOIS

Alors, elle est perdue.

PREMIER BOURGEOIS

Hélas! il se prépare
Ici quelque infamie atroce, j'en ai peur.

LA FOULE, s'écartant.

La voici, la voici!

La foule s'entr'ouvre, repoussée par les reitres. Au milieu d'une escorte apparait Lore: elle est en robe d'apparat de brocart pâle fleurie d'iris et d'anémones d'or vert; elle a les bras, et la gorge nus chargés de joyaux, et ses cheveux roux flottent très bas sur ses épaules, de dessous un escoffion brodé de perles.)

PREMIER BOURGEOIS

Oh! ces yeux de stupeur!

UN REITRE, poussant Lore devant lui, il s'adresse au gouverneur.

Seigneur, voici la fille. Or nous l'avons trouvée,
D'épouvante à demi folle et barricadée

Au fond de son logis que le peuple assiégeait.
On eût dit d'une morte, à peine elle bougeait.

(Se penchant sur Lore et la secouant.)

Va, parle, défends-toi, raconte ton affaire,
Il y va de ta vie..

DES VOIX

Au bûcher, la sorcière!

LE REITRE

Tu les entends gueuler? renfonce ton effroi!

(Lore, tombée sur les genoux, se tient immobile, stupide.)

Elle est morte ou se meurt.

(Le reître se retire.)

LORE. (Elle se traîne à genoux jusqu'aux pieds du gouverneur et essaie de lui saisir les mains.)

Seigneur, punissez-moi,
Frappez-moi, soyez juste et sévère. Un abîme
Est ouvert sous mes pas, où je roule, victime,
Entraînant avec moi dans l'opprobre et l'affront
Tous ceux qui m'ont aimée... et ceux qui m'aimeront!
Les cadavres saignants sont encore à ma porte...
Comme mes amis morts, faites que je sois morte.
Je le sais, mon trépas... ne saurait les guérir;
Mais au moins verront-ils que j'ai voulu mourir
Pour les suivre... Pourtant, sire, ayez remembrance
Que je suis femme, jeune et molle à la souffrance!
Mon bon sire et seigneur, qu'on me fasse périr...
Mais, au nom de l'Amour, sans me faire souffrir!

LE GOUVERNEUR, se dégageant de son étreinte. Il la repousse.

Allons, as-tu fini de traîner tes mains pâles
Sous les pieds des sergents et de prendre ces dalles

Pour un lit de luxure... Avec ses cheveux roux ?
Elle croit m'attendrir...

(S'appuyant d'une main sur un juge, au peuple.)

Holà ! quelqu'un de vous,
Bourgeois, noble ou manant, assistait-il au crime ?
Qu'il avance hardîment et cite la victime,
L'heure, le lieu. J'attends.

(Grand silence.)

Nul ne répond ? J'ai dit.

(Il s'assied, la face blême, sur le siège.)

LE BOURGEOIS

Comment ! pas un témoin ?

LE GOUVERNEUR, assis, entre ses dents.

Peuple idiot et maudit
Dont la brutalité s'attendrit à la vue
D'un escoffion de perle et d'une gorge nue !

(Au héraut d'armes.)

Sonnez les trois appels.

(Le héraut d'armes sonne trois fois ; silence de la foule.)

LE GOUVERNEUR

Pas un ne parlera !...

UN SOLDAT, déjà vieux, s'avance.

Si, moi !

LE GOUVERNEUR, se penchant vers lui hargneusement.

Qui donc es-tu ?

LE SOLDAT, fièrement.

J'étais à Montferrat,

Monseigneur, avec vous. Oh! la chaude journée,
La ville par trois fois reprise, abandonnée.
Mais mon front y reçut l'entaille que voilà.

(Il ôte son casque et montre une cicatrice qu'il a à la tempe.)

LE GOUVERNEUR

C'est bon!

(Désignant Lore affalée sur les degrés.)

Tu reconnais la fille qui gît là?

LE SOLDAT

Pauvre biche aux abois dont sonne la curée.
Je vous crois. J'assistais à leur échauffourée
De l'office, où j'avais soupé ferme avec ceux
De monsieur d'Alençon, comte français d'Evreux,
Car monsieur votre fils, pardon, si je le nomme,
En avait mené dix, comme lui gentilhommes
A souper chez l'enfant... Les brocs étaient vidés
Et l'on allait partir... Un maudit coup de dés
Qui devait décider de la nuit de la belle
Et de qui resterait, amena la querelle,
Car la fille est tournée à faire des jaloux.
De propos en propos comme on en vint aux coups,
Monseigneur le conçoit... or, comme la bourelle
S'épeurait, on sortit pour causer sans chandelle.
Ils vinrent tous les dix au pied de l'escalier.
Et chargèrent... Mort-Dieu! quel cliquetis d'acier!
J'en avais chaud au cœur... la fille à demi morte,
Elle, clamait à l'aide, au meurtre, à moi, main-forte...
Beaux cris... page et valets, léchant en haut les plats,
N'avaient cure en effet de courir au trépas!
Et voilà .. Qu'aujourd'hui la pauvre enfant s'accuse,
Je m'y perds : ses galants la tenaient fort recluse;

Elle vivait à l'ombre et ne sortait qu'aux jours
De fêtes... on la croit sujette au mal d'amours
Ou du moins les bourgeois le disent par la ville.
Pour moi, je la crois folle et de mœurs incivile,
Mais incapable, hélas! de chagriner autrui;
Bien au contraire... Enfin, qu'on l'accuse aujourd'hui,
Moi je l'ai toujours plainte et je la plains encore.

DES VOIX, dans la foule.

Ohé! le Gouverneur, rends-nous la belle Lore!
Rends-nous la belle fille!

D'AUTRES VOIX

Et toi, bravo, soldat
Qui parles sans trembler et dis vrai!

LE GOUVERNEUR, entre ses dents.

Rénégat
Dont quelque heureux amant a payé le génie
Inventif.

(Se penchant sur Loreley.)

Tu l'entends, fille d'ignominie,
Ce peuple affreux t'absout, le blasphème éclatant
De ta beauté lui plaît, retourne où l'on t'attend,
Mais non pas où tu crois, ribaude, pas au bouge
Où le sang frais versé fait ta lèvre plus rouge,
Tes yeux plus clairs, ton sein plus ferme et plus nacré!
Laisse enfin aux parents le troupeau massacré
Des frères et des fils; à nos larmes amères
Laisse enfin nos chers morts : le désespoir des mères
T'interdit de rester dans la ville un instant
De plus; relève-toi, retourne où l'on t'attend.
Tes crimes ne sont pas de ceux qu'un honnête homme
Peut juger; hors d'ici, sorcière! c'est à Rome,

Au fond des in-pace, sur un bûcher bénit,
Qu'il faut aller, pieds nus, purger ton cas maudit!
Va-t'en, ne croupis pas plus longtemps sur ces dalles.

LORE, à genoux.

Seigneur, ayez pitié, j'ai peur...

LE GOUVERNEUR

Les faces pâles
Des trépassés t'effraient.

(S'adressant aux reîtres.)

Allons, dispersez-vous.

(Les reîtres s'en vont et laissent Lore seule.)
(Le gouverneur s'adressant au peuple et lui montrant Lore :

Peuple, je l'abandonne à ton juste courroux.

(Il rentre dans la salle du conseil, suivi par tous les juges. Lore, qui s'est brusquement relevée, les yeux hagards, en proie à l'épouvante, est soudain entourée et appréhendée au corps par la foule.

DES VOIX, l'une après l'autre.

On te tient donc enfin! Au gibet la sorcière!

LORE

Par pitié...

UNE VOIX

Par pitié? me rendras-tu mon frère?

UNE AUTRE VOIX

Je n'avais qu'un seul fils, beau, jeune, aimant, heureux;
Qu'en as-tu fait?

LORE, grelottant.

Pitié!

PREMIER BOURGEOIS, à l'autre.

Partons, c'est trop affreux.

DES VOIX

Au bûcher !

D'AUTRES VOIX

Au gibet !

UNE VOIX, les dominant toutes.

Non, à la cathédrale !

UNE VOIX

Chez l'Évêque.

UN BOURGEOIS

Écoutez.

VOIX LOINTAINES

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla
Teste David cum sybilla.

LE BOURGEOIS

Silence. Comme un râle
Se traîne et pleure au loin.

UN HOMME DU PEUPLE

A mort !

LE BOURGEOIS

Êtes-vous sourds?
C'est l'office des morts, et, chapé de velours,
Mitré, larmé d'argent, en chasuble de moire,
C'est le seigneur Évêque avec le saint ciboire
Qui vient donner l'absoute...

UNE FEMME

A nos fils égorgés?
Qu'on lui livre la gouge, et...

UNE AUTRE FEMME

Non, non pas au clergé,
Elle est belle et ferait flamber le cœur des prêtres!

UN BOURGEOIS

Le sire Évêque est probe, honnête...

LA FEMME

Que les reîtres
La pendent au gibet des voleurs!

LORELEY

Par pitié!...

GROUPE DE GENS

Non, livrez la coupable au clergé séculier.

D'AUTRES GENS

Oui, justice, justice

UN HOMME DU PEUPLE

Et sans lâche indulgence
Qu'on la juge et condamne.

GENS DU PEUPLE

Oui, justice.

UNE FEMME

Et vengeance!

UN HOMME DU PEUPLE. Il prend Loreley par le bras et la force à se mettre à genoux.)

Et toi, fille de fange au cœur faible et transi,
A genoux, meurtrière, et demande merci !

(Durant toute cette scène les chants religieux se sont rapprochés, alternés de voix d'hommes et de voix de femmes.)

Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus.

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulcra regionum,
Coget omnes ante thronum

(Et des pénitents et des femmes en deuil, tout un cortège funèbre processionne lentement portant des bannières, des cierges et un grand crucifix ; ils envahissent la scène, la foule s'écarte devant eux : Loreley se trouve seule au milieu des diacres et des pénitents, elle est à genoux échevelée et hagarde.)

VOIX DE FEMMES

Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura,
Judicanti responsura.

LORELEY

Pourquoi ces chants d'église et ces cierges funèbres ?
J'ai peur ! J'ai toujours peur maintenant. Les ténèbres,
Que j'implorais de toi, mon beau Christ adoré,
Pour y baigner mon âme et mon cœur ulcéré,
Les voici donc enfin, et, brûlante de fièvre,
Ma chair reste épeurée et tremble comme un lièvre.

LES VOIX

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit
Nil inultum remanebit.

LORELEY, toujours immobile.

Que font autour de moi ces figures en deuil ?

(Elle se lève et va regarder dans le cortège au-dessus des épaules des prêtres et des femmes.)

Elles suivent un mort... un mort dans son cercueil !

(Comptant les bières entre les épaules des pénitents.)

Un cercueil, deux cercueils, un autre, un autre encore !...

(Poussant un grand cri et venant se précipiter sur le devant de la scène.)

Ah ! je comprends enfin... Impitoyable Lore,
C'est leur sang qui t'englue et te fait trébucher.

(L'Évêque paraît en ce moment sous un dais de velours noir porté par quatre clercs ; il est mitré de noir et en chape de deuil, des enfants de chœur soutiennent sa chape, d'autres agitent des encensoirs ; suite du cortège.)

VOIX D'HOMMES

Quid sum miser tunc dicturus ?
Quem Patronum rogaturus ?
Cum vix justus sit securus ?

VOIX de l'émeute, au loin.

Que l'Évêque décide et commande : Au bûcher !

D'AUTRES VOIX

Le gibet ou le Rhin !

L'ÉVÊQUE, s'arrêtant.

Le courroux populaire
Ose dicter à Dieu ses volontés ? Arrière !
A genoux, peuple impie !

(S'adressant aux prêtres.)

Et vous, prêtres mes fils,
Etendez sur ce corps l'ombre du crucifix.

(Le cortège s'arrête, des femmes s'agenouillent, le porteur du crucifix le penche sur Loreley et des prêtres l'entourent.)

VOIX de l'émeute.

Pas de pitié, prélat!

D'AUTRES VOIX

Prononce ta sentence :
La corde ou le bûcher.

D'AUTRES VOIX

Le Rhin ou la potence.

LORE, toujours à genoux.

Leur haine me poursuit et mon hideux passé
M'étouffe.

UNE VOIX DE FEMME

Non, la geôle aux lépreux, l'in-pace !
Qu'elle ait froid, qu'elle ait faim et que sa chair expie!

LORE, se laissant tomber à plat ventre avec un grand cri.

Oh!

L'ÉVÊQUE, se penchant sur Lore.

Que veux-tu, pauvre âme à mes pieds accroupie?

LORE, qui l'a entendu, se relève à demi.

Ce que je veux? La mort.
(Rampant à genoux et s'abattant aux pieds de l'Évêque.)
Frappe-moi, j'ai péché.
Le crime de ma vie à tous les yeux caché
Eclate au jour, mon œuvre est criminelle, atroce :
(Se tournant vers les fidèles.)
Tous vos fils ont saigné sous mon baiser féroce,

Braves gens.

(Avec un grand geste.)

J'ai comblé les bières que voici;
Frappez-moi, mais, de grâce, emmenez-moi d'ici!
J'étouffe...

(Marchant sur les genoux.)

Ces pas lents, ces cagoules, ces bières,
Ces cierges flamboyants, ces femmes en prières
M'épouvantent, j'ai peur... ces cantiques sacrés
Me font mal : j'ouvre en vain mes bras désespérés
Et veux prier encor; mais non, je suis sorcière,
Et suis maudite, hélas!... le ciel et sa lumière
M'exaspèrent et j'ai la même horreur de moi
Que ce peuple affolé, qui me conduit vers toi.
Évêque, écoute-moi, sauve la race humaine!
Frappe-moi, mais, de grâce, ordonne qu'on m'emmène :
Le sang me monte aux yeux, j'ai honte de parler...

(L'Évêque reste terrifié et curieux, le buste penché sur Lore).

UN DIACRE

Elle entre en agonie.

UN CLERC

Oh! ce souffle étranglé!
L'enfer l'étreint déjà.

L'ÉVÊQUE, penché sur Loreley.

C'est une visionnaire.
A-t-elle des parents?

LE CLERC

Seigneur, elle est sans mère.

L'ÉVÊQUE

Et sans frère ?

LE CLERC

Elle est seule et vit à l'abandon.
C'est Lore.

L'ÉVÊQUE, tressaillant.

Loreley.....

(Comme en prières, les yeux au ciel.)

Triste et douloureux nom...
Elle est donc éternelle, hélas! la courtisane
Pleurant aux pieds du Christ?

(Il s'avance vers Loreley et étend la main au-dessus d'elle.)

Qu'un autre te condamne.
Va-t-en, je ne saurais, moi, prononcer ta mort.
Va-t-en dans un couvent, rase ces cheveux d'or,
Dérobe à tout jamais ce visage de neige
Et l'éclat de ces yeux, où règne un sortilège...
Car j'y sens malgré moi la douceur d'un baiser.
C'est leseul châtiment que je puis t'imposer :
Le silence et la nuit sur ta beauté fameuse,
L'oubli sur le scandale...

(L'Évêque traverse la scène à pas lents ; tout le fond du décor redevient obscur et s'évanouit.)

LE CONTEUR

Et dans l'ombre fumeuse
Des cires, vers le Christ en larmes de l'autel,
L'évêque s'enfonça rêveur et solennel.

DEUXIÈME TABLEAU

LE CONTEUR, lisant.

Aux pieds de vieux remparts que le soleil calcine,
Cette femme au front morne et blême, qui chemine
En silence, un manteau de pauvresse entr'ouvert
Sur une robe pâle à grands rinceaux d'or vert,
Qui la reconnaîtrait sans la toison d'aurore
Éparse sur ses bras tachés de sang ? C'est Lore,
Lore, la blonde fille au pur et doux regard,
Qui, par l'âpre sentier qui longe le rempart,
Descend sous bonne escorte au milieu des gens d'armes
Le chemin de l'exil.

(Le fond du théâtre s'éclaire : on voit un sentier à travers les blés e des récoltes avec, à l'horizon, la nappe verte des eaux du Rhin. Un énorme rocher coupe la scène en deux, dominant à la fois le sentier et le fleuve ; au loin, de l'autre côté de l'eau, des tours et la silhouette effacée d'une ville. Ciel orageux, balayé de nuées aux formes étranges. On est au crépuscule.

(Entre Loreley, à pas très lents, le front baissé, un manteau de bure à trous jeté sur ses épaules, des mèches de ses cheveux pendantes.

(Trois grands lansquenets rouges, le dos arrondi sous leur pique, la suivent à distance.)

LORE, à elle-même.

L'Abbesse a vu mes larmes,
Et le divin asile est resté clos pour moi.
Elle m'a rejetée à l'opprobre, à l'effroi ;
Et, femme, à ces soudards, faible et désespérée,
Son chaste et dur refus m'a doublement livrée.

(Après une pause.)

Oh ! pour les malheureux l'abîme est seul ouvert.

(A ce moment un homme imberbe d'une grande beauté, cuirassé et casqué d'écailles vertes, surgit dans une lueur derrière elle.)

LORE, sans le voir.

Le monde inexorable aux innocents, qu'il perd,
N'a donc pour les déchus

L'HOMME EN VERT

Ni pardon, ni justice.
Tous et le Gouverneur et l'Évêque complice,
Tous, jusqu'au cloître obscur qui s'ouvre à l'assassin,
T'ont, comme un fruit pourri, jetée hors de leur sein,
Et, le front écrasé sous ton ignominie,
Toi qu'un évêque épargne et qu'un peuple renie,
Où t'en vas-tu, pauvre être errant et las de tout?
Le cœur gros de rancune ancienne et de dégoût,
Où vas-tu, maintenant, dans ta robe fleurie,
Loreley? Dans l'enclos d'une léproserie,
Et c'est là l'avenir atroce et douloureux
De tes vingt ans : vieillir au milieu des lépreux,
Panser des corps saignants et nettoyer des plaies!

LORELEY, arrêtée, les yeux fixes.

Et les nids cependant gazouillent dans les haies.

L'HOMME EN VERT

Et les coquelicots flambent dans le blé mûr.
Ce fin parfum d'œillets qui flotte dans l'azur,
Dans l'azur frémissant de vagues sonneries,
Dis, sais-tu quel vieux pan de murailles fleuries
L'a semé dans l'espace et pourquoi les yeux roux
De ces soldats dans l'ombre en ont brillé plus doux?
Ce parfum, si le cœur des gens de ton escorte
Tressaille en l'aspirant, c'est que le vent l'apporte
D'un vieux petit pays cher à leur souvenir.
Quand le passé nous fuit, qu'importe l'avenir!

Leur enfance a grandi là, parmi ces tourelles
Et ces clochers déjà lointains, les tourterelles
De leurs premiers amours y roucoulaient le soir.
La ville où l'on est né, c'est le dernier espoir
Qui soutient et ranime au chevet d'agonie!
Et les tiens sans, pitié, Lore, t'en ont bannie.

LORE

Hélas!

L'HOMME EN VERT

Pour le proscrit plus de bleu lendemain.
Tes yeux ne verront plus au tournant du chemin
S'allumer et flamber, sous les couchants de cuivre,
La ville avec sa tour où veille un vol de guivre,
Ses toits de tuile rose et verte, ses remparts
Croulants, les souvenirs de ton enfance épars
Demeurés suspendus aux lis fleuris des flèches!
Comme un grinçant essaim de pâles fleurs sèches,
Le cortège attristant des beaux jours envolés
T'enveloppe. Debout dans le sentier des blés,
En vain t'efforces-tu dans tes rêves sans nombre,
D'évoquer à tes yeux le logis frais et sombre
Perdu dans le faubourg bruyant et populeux,
Où tu grandis; l'aïeul et ses gestes frileux
Toujours blotti dans l'âtre entre les deux Gorgones
Du foyer, et la chambre aux vitraux hexagones
Ramagés d'iris pourpre, autant de feux vermeils,
Dont l'aube à son hiver égayait tes réveils.

LORE

Tais-toi, ta voix m'enivre et me déchire toute;
C'est un poison subtil qu'on verse goutte à goutte
Dans mon âme, et ma force est morte en t'écoutant.

L'HOMME EN VERT.

Lore, te souvient-il du retour du printemps,
Du basilic en fleurs au coin de la fenêtre,
De ton premier amant, du fier et jeune reître
Qui t'emmenait, les soirs de lune, aux chemins creux ?
Celui-là t'aimait bien, Lore. Un autre amoureux
Lui succéda pourtant, un svelte capitaine
De lansquenets, poils roux, œil noir, mine hautaine ;
Puis, après le soldat, maint riche et beau seigneur.
Où gisent maintenant les lis de ton honneur,
Fille de tous maudite et de tous reniée !
T'ont-ils assez longtemps d'amour suppliciée ?
Car si tu leur cédais, toi, c'était par terreur,
Et leurs affreux baisers t'ont toujours fait horreur.
Et c'est toi qu'on bannit comme on chasse un homme ivre !
Trop belle pour mourir et trop belle pour vivre !

(Il disparaît ; Lore, avec un grand cri, s'avance en avant.)

LORE

Je t'ai trop entendu.

(Regardant effarée autour d'elle.)

Rien que mes trois soudards
Grondant entre leurs dents et las de mes retards.

(Prenant ses colliers entre ses mains.)

Vous, mes lourds colliers d'or, toi, pauvre aigue-marine,
Dont j'aimais voir briller l'œil vert sur ma poitrine,
Et vous, joyaux d'amour oubliés à mes doigts,
Réveillez-vous, vivez de l'éclat d'autrefois,
Faites-moi belle encor ! Lore vous en supplie.

(Elle se retourne et se dirige lentement vers les trois estafiers. Tout en parlant elle détache lentement les colliers de son cou et retire les bagues de ses doigts.)

LORE

Mes doux amis d'exil et de mélancolie,
Laissez-vous attendrir, soyez bons tous les trois !
Laissez-moi contempler une dernière fois
Les murs de ma Cité, de ma chère patrie.
Ces quelques vieux joyaux et cette orfévrerie
Vous dédommageront du retard apporté.

(Elle leur met ses bijoux dans les mains.)

C'est le dernier adieu, l'extrême volonté
D'une exilée... Avant que le soleil décline,
Je voudrais m'arrêter un peu sur la colline
Qui surplombe le fleuve et là, dans mes regards,
Emporter avec moi le pays dont je pars,
Mon enfance, ma vie... un caprice de folle
Qui, vous, vous fait sourire et dont l'âme frivole
Des femmes se nourrit ou meurt ! le voulez-vous ?

PREMIER REITRE, goguenard.

Tu veux donc nous quitter ?

SECOND REITRE, brusque.

Va, tes yeux sont trop doux ;
Ne nous regarde pas dans les yeux.

TROISIÈME REITRE

Sur mon âme,
Fritz, je suis comme toi, j'ai la fressure en flamme
Rien qu'à l'entendre.

(S'adressant au Premier Reitre.)

Et toi ?

PREMIER REITRE, à Lore.

Nous t'attendons au pied
De la roche.

LORE, s'inclinant.

Merci.

PREMIER REITRE

Prends le petit sentier
Qui tourne vers la gauche, il domine le fleuve.

(Lore se retire à pas lents vers la gauche et disparaît.)

PREMIER REITRE, la regardant s'en aller.

Pauvre fille, une nuit l'a faite pauvre et veuve.

SECOND REITRE

Veuve de dix maris.

PREMIER REITRE

Elle a des yeux mouillés
Qui font qu'on les envie... Hé ! voyons les colliers.

(Ils vont s'asseoir et s'installer tous les trois au pied de la roche et font couler les bijoux dans leurs doigts.)

TROISIÈME REITRE, maniant les bijoux.

S'ils sont tous en or fin, ils pèsent.

PREMIER REITRE

Tu délires!
C'est du bel et bon or.

(Levant un collier en l'air.)

Le prix d'un des sourires,
Qu'à nous trois tout à l'heure elle adressait gratis.

TROISIÈME REITRE, lui tendant une bague.

Et ça?

PREMIER REITRE, regardant la bague.

Ce gros saphir? un baiser de jadis.

(Faisant ruisseler mélancoliquement les bijoux.)

Tout un passé d'amour dont le reflet enivre!

(Ils continuent à manier et à estimer les joyaux à voix basse. Lore vient d'apparaître à mi-hauteur du rocher, elle monte lentement vers le sommet.)

LORE

Trop belle pour mourir et trop belle pour vivre!
La voix qui me parlait disait vrai; le soleil
Ne brille plus pour moi : les couchants d'or vermeil
Et les aubes d'argent flambent, vaste incendie,
Pour le noble en son burg et le gueux qui mendie.
La sauge et la lavande embaument les matins
Du voyageur hâtant son pas vers les lointains
Hameaux de la vallée; et les oiseaux des haies
Charment le vagabond absorbé par les plaies
De ses pieds nus, le dos au revers du talus.
Mais, pour moi, triste enfant de la honte, il n'est plus
Ni fleurs, ni gais matins, ni chants d'oiseaux. Honnie
De tous, j'erre et je rôde avec l'ignominie
De mon passé, traînant comme un affreux linceul
Sur mes pas. Le proscrit partout est toujours seul.
Je marche en un désert, la haine et l'épouvante
M'isolent; dans la nuit je suis morte et vivante
Et les derniers degrés du gouffre, où je descends,
Vers ces blêmes lépreux et leurs corps pourissants,
Baignent dans un cloaque effrayant d'immondice
Et de fange glacée où, quoiqu'il se raidisse,

Tout mon être défaille et ne veut pas glisser.
(Après une pause.)
Le mot qui m'eût sauvée, nul ne l'a prononcé.
(Marchant droit vers l'abîme.)
Puisqu'il n'est plus pour moi ni pardon ni justice,
Je te quitte et t'absous, monde infâme et complice,
Et je m'en viens à toi, refuge souverain
Des malheureux, à toi, glauque et vieux fleuve Rhin,
(Elle se jette.)
(Le fond du théâtre redevient obscur et tout disparaît.)

LE CONTEUR

Et croisant sur son cœur ses bras nus de victime,
La belle se pencha rêveuse sur l'abîme
Et s'y laissa couler, le front extasié.
Les trois estafiers roux, eux, accroupis au pied
De la roche, estimaient les joyaux de la belle.
Et le fleuve emportait au loin la criminelle.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. 15909.

